

COMPTES RENDUS

L'histoire des moines, chanoines et religieux au Moyen Âge. Guide de recherche et documents, sous la dir. d'André VAUCHEZ et Cécile CABY. Turnhout, Brepols, 2003, 372 p. (L'Atelier du médiéviste, 9). – 35 €.

On connaît bien à présent la collection de Jacques Berlioz et Olivier Guyotjeannin, qui nous offrent aujourd'hui un neuvième volume de « L'Atelier du médiéviste ». Après le guide pour la recherche des sources et des citations, on a vu paraître deux guides pour la diplomatique et l'épigraphie, en attendant la sigillographie et l'héraldique, puis quatre guides dans les langues allemande, anglaise, italienne et latin médiéval, en attendant les langues ibériques et le français, enfin une introduction à l'économie et une à la numismatique. Au long des années, les productions ont pris du volume, les deux avant-dernières frôlant les 400 pages. Celle qui traite des ordres religieux a une longue histoire qu'André Vauchez relate dans l'avant-propos : décidé en 1994, lancé en 1995, le volume s'est traîné jusqu'à ces derniers temps. La formule est nouvelle puisque le nombre des auteurs est anormalement élevé : au lieu d'un ou deux responsables, ce sont ici dix-sept noms qui figurent sur la page intérieure de titre. On sait le travail que représente la direction d'un tel nombre. 1994-2004 : à laisser les choses aller durant dix ans, le risque était grand d'avoir une distorsion, un décalage, des retards dans la mise à jour. A. Vauchez reconnaît quelques défauts dans la fabrication ; nous y reviendrons. Cette anomalie est expliquée : le livre publie en réalité, revus et corrigés, les actes d'une journée d'études à Orléans de l'ancien groupe de recherche dit GERSON (octobre 1994) et de la Société Mabillon.

De quoi est-il question d'abord ? Le titre de l'ouvrage est en apparence clair : « L'histoire des moines, chanoines et religieux au Moyen Âge » ; il est différent sur la quatrième de couverture et dans le texte initial, où l'on trouve « moines, chanoines réguliers, frères mendiants ». Cette dernière formulation est plus exacte, comme on le voit à la lecture. D'une part, ce sont les chanoines réguliers qui sont intégrés, non pas tous les chanoines ; d'autre part, il était bon de mettre les frères en pendant aux moines et aux chanoines. Pourtant un titre portant sur « les ordres religieux », comme l'écrit A. Vauchez, aurait été plus conforme à la réalité. En effet cette terminologie n'est pas ambiguë et, derrière elle, on entend, sans qu'il y ait de doute, les « réguliers ». Autre remarque : tout ce qui ne se trouve pas incorporé dans un ordre est laissé de côté, ce qui est le cas pour les plus vieilles abbayes bénédictines qui ne se retrouvent pas dans l'ordre clunisien. La mention d'ordres surprend moins quand on constate que l'assiette du guide couvre essentiellement les quatre derniers siècles du Moyen Âge, même si on remonte à 910 avec Cluny, et l'on sait qu'à partir de Latran IV, les ordres embrigadent toutes les institutions régulières. En réalité, cette publication confirme bien que le Moyen Âge « régulier » doit être partagé en deux : le haut Moyen Âge jusque vers 1050 et le bas Moyen Âge qui commence avec la création des chanoines réguliers et des cisterciens. Cette orientation explique mieux la place importante prise par les mendiants.

Suivons le guide : le contexte historiographique et l'histoire de cette histoire viennent bien à leur place et nous apprennent, ou rapprennent beaucoup. Ils sont et seront précieux, aussi bien que le chapitre 2, fait de répertoires, atlas et autres guides, dans une rubrique trop souvent négligée. Ce sera une aide importante pour les enseignants qui peuvent y renvoyer leurs élèves, comme ils le font déjà sans doute avec les autres volumes de la collection. Dans la liste des ordres religieux énumérés, selon les sujets abordés, on rencontre plus ou moins d'ordres et de congrégations, avec la

mention rare de « seconds rôles » après la mention obligée des clunisiens, des cisterciens, des chartreux, des prémontrés, des franciscains et des dominicains : pointent alors ici les vallombreusains, les célestins, les carmes et les augustins, et quelques autres parfois peu connus. On s'étonnera à certains endroits de voir les chanoines réguliers un peu vite expédiés, tout comme les ordres hospitaliers et militaires, privés des teutoniques, tandis que les mendiants ont une place royale. É. Lopez a été chargée de ce dernier groupe et leur consacre quarante-cinq pages (chap. 5). Pour les autres ordres, les chapitres sont conçus différemment puisqu'ils se partagent entre les règles et coutumiers d'une part, la gestion d'autre part. Cette présentation est originale en fait et souligne la spécificité de l'ouvrage.

Le chapitre d'O. Guyotjeannin sur « les rapports avec les instances supérieures » est inattendu et bienvenu ; la large place faite à la vie culturelle et spirituelle, aux genres littéraires et aux bibliothèques, par de bons spécialistes, démontre que le temps est passé où les historiens ne regardaient guère dans cette direction. Encore un regret : aucune référence au fait que les ateliers d'écriture livraient les chartes en abondance ; il est vrai que cet aspect est abordé par le deuxième volume de la collection. Un peu plus tôt, le chapitre sur les règles, les coutumes, la liturgie a encore oublié les chanoines réguliers, même si « chanoines » figure là aussi dans le titre du chapitre ; pourtant les travaux ne manquent pas sur leurs congrégations. C'est la même absence qu'on regrette pour les bénédictins qui vivent hors des nouveaux ordres, on l'a dit déjà : trouverait-on facilement les derniers travaux, nombreux et importants, sur Saint-Denis ?

C'est dans les décalages entre les chapitres qu'on voit l'inconvénient d'une œuvre collective par opposition à un guide pensé par un ou deux auteurs seulement. Même regret devant la place irrégulière réservée aux autres pays que la France, tantôt large, tantôt nulle. Que dire des religieuses, une fois encore sacrifiées, pour des raisons identiques. Si je suis flatté que soit cité dans l'index mon vieil article sur le bullaire lorrain, je regrette l'absence des chanoines séculières et autres « nonnes », bien servies par la récente bibliographie allemande et anglo-saxonne. Faut-il comprendre que les ordres féminins, comme Fontevraud, n'appartiennent pas à l'Église régulière ? Il y a là une lacune des plus regrettables.

On ne saurait oublier que ce guide est accompagné de documents. Les amateurs de beaux textes sauront les trouver et tirer profit des commentaires. Si on connaît déjà l'élection abbatiale d'Hugues de Cluny en 1050, on est moins familier du prologue du cartulaire de Saint-Chaffre, du chapitre général d'Assise en 1354, de la visite des moniales de Mollégès en 1307, du colophon de la bible de Bonne-Espérance en 1132-1135. On n'a jamais assez de tels beaux textes, surtout quand ils sont accompagnés d'une traduction toujours élégante.

Remercions les éditeurs de nous donner une table des matières détaillée, qui permet d'avoir une vue d'ensemble de l'entreprise et d'en retrouver rapidement le détail. L'index bibliographique répond aux impératifs de la collection, en mêlant les auteurs anciens et les historiens actuels. Un rapide sondage a montré que des publications récentes ne sont pas oubliées, malgré les longs délais de la parution.

Ce livre, dont le titre aurait dû être limitatif, va rendre d'éminents services et, comme toujours, on va le piller en regrettant qu'il ne donne pas davantage ; ce qui n'aurait pas été le cas si les directeurs du volume n'avaient pas été priés impérativement de restreindre les textes pour entrer dans le format de la collection. Disons-le tout crûment : il aurait fallu deux volumes pour couvrir une matière aussi riche, en reconnaissant que la chrétienté tout entière est bien vaste et vouloir la couvrir bien risqué.

MERCURI (Chiara). *Corona di Cristo, corona di re. La monarchia francese e la corona di spine nel Medioevo*. Roma, Edizioni di storia e letteratura, 2004, x-246 p. (Centro alti studi in scienze religiose, 2). – 30 €.

Après un premier chapitre introductif sur « les reliques comme objet historique », l'A. brosse à grands traits la « préhistoire d'un culte », entre Jérusalem et Constantinople (chap. 2). Au plus tard, en 350, existait un culte des reliques de la Passion, fêtées le 14 septembre, jour de la dédicace des deux basiliques fondées par Constantin sur les lieux de la mort et de la résurrection du Christ ; à la fin du v^e siècle, la Croix était fêtée en Occident à cette même date. La légende de l'invention des reliques par l'impératrice Hélène, mère de Constantin, est attestée pour la première fois à la fin du iv^e siècle, dans un sermon prononcé par saint Ambroise à l'occasion de la mort de l'empereur Théodose, mais il semble bien que ce soit dans le but d'assurer au jeune Honorius la succession. Plus que les liens du sang, c'était en effet la piété exceptionnelle de Constantin, manifestée par la découverte, par sa mère Hélène, des reliques de la Passion, qui avait rendu légitime son pouvoir : l'insistance sur Hélène renvoyait sans doute au rôle joué par l'impératrice Galla, mère d'Honorius et seule garante de sa légitimité. On retrouve ensuite la légende de la découverte des reliques dans une lettre de Paulin de Nole à Sulpice Sévère (403) et dans l'*Histoire ecclésiastique* de Rufin (avant 410), puis chez les historiens byzantins de la seconde moitié du v^e siècle. Quant à la Couronne d'épines, une autre lettre de Paulin de Nole, en 409, la signale à Jérusalem à cette date ; dans le courant du vi^e siècle, plusieurs mentions dans les itinéraires à destination de Jérusalem rapportent le culte qui lui est rendu. En Gaule, Grégoire de Tours évoque lui aussi l'existence de la Vraie croix, preuve à ses yeux de la vérité évangélique ; la reine Radegonde, nouvelle Hélène, en rapporte un fragment déposé dans un monastère fondé pour l'occasion à Poitiers (et dénommé évidemment Sainte-Croix). Au siècle suivant, cependant, les guerres perses (la Vraie croix est prise en 614) puis l'invasion musulmane (occupation de la Palestine en 634) la mettent en péril. Une partie de la Vraie croix est à Constantinople depuis le v^e siècle ; la Couronne d'épines y est adorée au plus tard à la fin du xi^e siècle, sans qu'on sache grand-chose des modalités de son transfert. Quand ils prennent la ville, en 1204, les Latins s'emparent naturellement aussi des reliques, fort nombreuses, déposées au palais impérial. C'est là que l'empereur latin Baudouin de Courtenay les trouvera pour les mettre en gage auprès des Vénitiens.

Aux temps carolingiens, des reliques du Christ circulaient en Occident, et le chapitre 3 étudie les rapports entre le souvenir de Charlemagne et les reliques de la Passion. A Saint-Denis, dans la seconde moitié du xi^e siècle, pour faire honte à Henri I^{er} de sa tiédeur à l'égard de l'abbaye, on composa un *Iter hierosolimitanum Caroli Magni* qui affirmait que Charlemagne possédait une partie de la Couronne d'épines et un clou de la croix : transférées de Jérusalem à Aix-la-Chapelle par Charlemagne, les reliques auraient été ensuite déposées à Saint-Denis par Charles le Chauve. Cette tradition est liée au mythique voyage de Charlemagne à Jérusalem, un thème qui connut un réel écho dans la production littéraire des xii^e et xiii^e siècles ; elle semble avoir disparu après l'arrivée de la Couronne en France en 1239, d'autant plus que la figure de Charlemagne avait été en quelque sorte annexée par les Staufen après que Frédéric Barberousse en a obtenu la canonisation d'un antipape complaisant (1164).

Le chapitre 4 est le cœur du livre. A partir du dossier bien connu de la translation des reliques de la Passion sous Saint Louis, qui construisit la Sainte-Chapelle pour les accueillir, l'A. montre comment le prestige de la monarchie capétienne en a été durablement exalté. Dotée de la Couronne d'épines, Paris rivalise avec les autres capitales de la Chrétienté, Jérusalem, Constantinople, Rome. L'*Historia susceptionis Corone spinée* n'a plus grand-chose à nous apprendre (contrairement à ce qu'avance l'A., p. 105-106, le fait que ce texte parle de Gautier Cornut à la troisième personne n'empêche nullement que l'auteur en soit bien ce dernier). En revanche, les offices

composés en l'honneur des reliques, l'un par l'archevêque de Sens, Gautier Cornut, le principal ordonnateur de la translation après le roi, et l'autre par les dominicains, se révèlent très riches et l'A. en tire tout le parti possible, notamment grâce à l'étude directe des manuscrits (BNF, lat. 1028 et 1052 pour l'office de Sens, lat. 1023 pour l'office dominicain). On notera avec intérêt la dimension « nationaliste » de l'office de Sens, exaltant la *Gallia* identifiée à Israël : nouveau peuple élu, les Français ont le privilège d'accueillir les insignes reliques de la Passion. C'est peut-être, en retour, cette exaltation de la monarchie française qui explique la faible diffusion du culte de la Couronne. Les privilèges attachés à la Sainte-Chapelle par les papes, qui ne manquaient pas de rappeler sa dimension œcuménique, n'avaient d'ailleurs rien d'exceptionnel (une indulgence d'un an). La fête commémorant la translation des reliques fut fixée au 11 août mais, si le chapitre des chanoines de la Sainte-Chapelle était le centre du nouveau culte, en dehors de la province de Sens elle ne fut célébrée que par les ordres religieux, bénédictins, cisterciens, dominicains et augustins (et non les franciscains). L'office dominicain est, à l'image de l'ordre, plus intellectuel ; il se caractérise selon l'A. par « una logica rigorosamente sillogistica, la densità della riflessione dottrinale, le numerose citazioni scritturistiche » (p. 135) ; et aussi par une mise en accusation assez poussée des Juifs, que l'A. relie à l'affaire du « brûlement du Talmud », contemporaine de la translation des reliques et dans laquelle les dominicains jouèrent un grand rôle. En insistant sur la Passion et non, comme dans l'office de Sens, sur la translation des reliques en France, l'office dominicain mettait les Juifs dans une position délicate. On notera le fait que Saint Louis semble avoir délibérément privilégié les dominicains, en leur donnant une place particulière dans la fête de la Couronne d'épines, au détriment des franciscains qui, peut-être comme compensation, se virent attribuer la célébration des autres reliques venues de Constantinople (p. 123-124).

Le chapitre 5 est une étude bienvenue, enrichie d'un dossier iconographique précieux (p. 167-179 et 212-213) de la représentation de la Couronne d'épines, qui fut à l'origine d'un nouveau modèle iconographique, le Christ en croix coiffé de la Couronne d'épines (qui ne s'imposa toutefois qu'aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e s.). Le chapitre 6 est une réflexion conclusive sur les rapports entre sacralité et pouvoir vus à travers l'exemple de la Couronne d'épines. L'identification de la couronne des rois de France avec celle du Christ fut une arme supplémentaire fournie à la propagande royale, déjà dotée du sacre et du toucher des écrouelles.

De manière générale, on saura gré à Chiara Mercuri de cette étude souvent passionnante des rapports entre les rois de France et la Couronne d'épines. Certes, c'est avant tout la haute figure de Saint Louis qui en est au cœur, et on peut regretter que ses successeurs soient expédiés en quelques lignes (p. 209-211), car, moins connus, ils auraient pu donner lieu à des développements intéressants. On appréciera cependant l'exploitation du dossier relatif à Charlemagne et aux premiers Capétiens, d'autant plus que l'A. a sagement résisté à la tentation d'établir entre les deux cultes (à Saint-Denis d'abord puis à la Sainte Chapelle) un lien de toute évidence artificiel ; malheureusement, le choix du terme « préhistoire », pour caractériser cette première époque, n'est peut-être pas le mieux choisi – la transition entre les chapitres 3 et 4 est de ce fait rendue quelque peu abrupte, mais y avait-il moyen de procéder autrement (à moins, comme nous l'avons dit plus haut, de rééquilibrer l'étude en considérant également les successeurs de Saint Louis) ? Peut-être aurait-il fallu s'attacher moins à certains aspects déjà bien connus ou secondaires (la relique comme objet historique, l'histoire des reliques de la Passion avant leur arrivée en France), qui sont parfois longuement traités (et de seconde main), pour se consacrer au véritable apport de l'étude (les chap. 4 et 5). Mis à part ces défauts de construction, la seule réelle critique qu'on puisse adresser à l'A. concerne sa maîtrise de la bibliographie, particulièrement française. Passons sur les nombreuses coquilles et fautes de frappe concernant les citations de textes en français. En revanche, la bibliographie présente quelques béances regrettables. A titre d'exemples, on ne trouve ni le livre de Jean Richard sur Saint Louis, pendant indispensable de celui de J. Le Goff, ni l'étude de Robert-Henri

Bautier sur les sacres et couronnements des rois de France, ni encore le livre récent de Robert Morrissey, *L'empereur à la barbe fleurie. Charlemagne dans la mythologie et l'histoire de France*. Quant au maître-livre de Colette Beaune, *Naissance de la nation France*, il est cité (d'ailleurs inexactement), mais l'A. n'y recourt peut-être pas suffisamment. Ces critiques sont cependant de peu de poids en comparaison de l'intérêt que représente cet ouvrage bien informé qui s'impose comme une étude incontournable, non seulement du culte de la Couronne d'épines, mais également de la propagande royale et de son rôle dans l'élaboration du sentiment national français au siècle de Saint Louis.

Xavier HÉLARY

Alcuin de York à Tours. Écriture, pouvoir et réseaux dans l'Europe du haut Moyen Age, sous la dir. de Philippe DEPREUX et Bruno JUDIC (= *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, t. 111/3). Rennes, Presses universitaires de Rennes / Tours, université de Tours, 2004, 507 p., fig., cartes. – 26 €.

Le colloque consacré à Alcuin, qui s'est tenu du 4 au 6 mars 2004 à Tours, a débouché sur une publication d'ampleur, autant par le nombre des communications (vingt-neuf) que par la variété des thèmes abordés et l'aspect international du groupe de chercheurs convoqué pour le douzième centenaire de la mort d'Alcuin. Ce beau livre ne se résume pas en effet à un énième réexamen du rôle joué par le chef de l'École palatine dans la « Renaissance carolingienne », comme le montrent les titres des cinq parties qui forment le volume : « Environnement et cadre de vie », « L'abbaye de Saint-Martin et son gouvernement », « Alcuin et les enjeux de l'écriture », « Exégèse biblique et réflexion sur le pouvoir », « Les réseaux d'Alcuin et la formation d'une culture européenne ». On trouvera en annexe la traduction par Christiane Veyrard-Cosme de la lettre 136 d'Alcuin à Charlemagne, à laquelle se réfèrent plusieurs auteurs du recueil en raison des liens qu'elle met en évidence entre méditations sur les Écritures et réflexion sur le pouvoir. La bibliographie générale de trente-sept pages n'est pas centrée sur Alcuin lui-même mais sur l'ensemble des points abordés par les communications. Mis à part deux articles publiés en allemand, l'ensemble des textes est en français. Chaque article est suivi d'un résumé en français et d'un autre en anglais. Le fait que Philippe Depreux et Bruno Judic, éditeurs du volume, aient réussi à publier les actes de ce colloque dans l'année même où il fut tenu n'en est que plus remarquable.

Deux grands colloques Alcuin s'étaient déjà tenus : en 1998 à York et en 2004 à Saint-Gall. Les organisateurs du colloque de Tours se sont donc attachés en particulier à la période tourangelles de la vie d'Alcuin, replaçant l'activité de celui-ci dans le cadre administratif, juridique, politique et économique de l'abbaye de Saint-Martin. Dans cette perspective sont présentées indépendamment de la figure même d'Alcuin les exploitations rurales de Touraine, au regard des exceptionnels documents administratifs conservés pour le très haut Moyen Age, la topographie religieuse, funéraire et l'occupation des sols dans la région, grâce aux recherches archéologiques dont on connaît l'importance à l'université de Tours, les liens entretenus par l'abbaye de Saint-Martin avec les chancelleries carolingiennes, et le corpus musical martinien. Si Alcuin vécut auprès de Charlemagne de 782 à 796, il passa la dernière partie de sa vie à Tours. Il souffrit alors d'une relative marginalisation vis-à-vis des pouvoirs dirigeants. Son activité abbatiale ne mérite pas d'être négligée pour autant, même si les traces de son administration de Saint-Martin et des cinq autres abbayes dont il eut la charge sont toujours indirectes. Bien sûr, son action est visible surtout au travers du dynamisme du scriptorium tourangeau à son époque. Dans le domaine de la diplomatie, la période correspondant à l'abbatit d'Alcuin correspond également à un moment de dynamisme particulier. L'examen de la tradition manuscrite des « Formules de Tours » permet à ce sujet de tirer des conclusions bien plus variées que la glose

juridique habituellement appliquée à ce recueil. À côté des célèbres Bibles produites par le scriptorium, les manuscrits contenant tout ou partie de cette collection furent un témoignage important de son activité du point de vue de la production mais aussi de la politique de diffusion et des dispositions favorables à la réception de ces formules. Les auteurs de ce volume appellent ainsi à de nouvelles études, consacrées à chaque manuscrit pour lui-même et aux variations entre les différents recueils de formules, plutôt qu'à la recherche d'archétypes.

La réflexion d'Alcuin sur l'écriture et sur le pouvoir n'est pas omise malgré cet intérêt novateur porté à ses années tourangelles. Ni l'écolâtre ni le grammairien ne sont oubliés. L'étendue de sa culture est réappréciée : les études menées grâce à l'outil informatique permettent en particulier de repérer des emprunts qui démontrent que ses connaissances grammaticales dépassaient de loin les seuls Donat et Priscien. Le *Quadrivium* n'est pas laissé de côté. Les *Propositiones ad acuendos iuvenes* exposent des processus de calculs complexes qui mettent Alcuin aux prises avec les limites imposées par l'usage des chiffres romains. Elles démontrent la capacité d'Alcuin à innover non seulement en arithmétique mais aussi dans le domaine de la pédagogie. Des centres d'intérêt qu'on lui attribue assez rarement sont également explorés, telle l'histoire, le *Poème sur la ville d'York* pouvant être compris comme une véritable réécriture de l'histoire northumbrienne. Le corpus alcuinien est réévalué en qualité mais aussi en quantité : un *Commentaire sur l'Épître des Hébreux* et des *Interprétations des noms hébreux des ancêtres de Jésus-Christ* lui sont ainsi nouvellement attribués. Toutefois, le traité relatif aux règles de succession royale connu sous le nom de *Capitula quae tali conuenit in tempore memorati* doit lui être retranché.

L'influence d'Alcuin sur Charlemagne s'exprime au travers de ses lettres mais aussi de ses œuvres d'exégèse. Dans celles-ci, le pouvoir royal se caractérise par la double fonction de justicier et de prédicateur. Alcuin soutient ainsi la politique d'expansion de Charlemagne, qui permet de christianiser une population toujours croissante. Ils ne s'accordent cependant pas sur les méthodes employées : Alcuin se singularise par son insistance à faire primer sur la violence l'enseignement, qui seul peut mener le païen à une véritable conversion. Les rapports entre Charlemagne et le maître de l'École palatine ne furent d'ailleurs pas toujours sans nuages. Après 800, Charlemagne semble ne plus se soucier des avis d'Alcuin dans ses capitulaires et lui donne tort dans un conflit l'opposant à Théodulf d'Orléans. L'exemple de ce jugement en sa défaveur permet de tirer des conclusions plus générales sur la « Renaissance carolingienne » : les documents qui se rapportent à cette affaire ne montrent ni une volonté de retour à la loi romaine, qui ne fait pas figure de modèle, ni une nouvelle conception du monde liée au sacre impérial. Dans ce cas précis, les normes législatives sont forgées à partir de la pratique pour améliorer l'usage de la justice. Le concept de « Renaissance » ne semble pas devoir être appliqué à tous les domaines de l'écrit, et singulièrement pas au droit.

Les actes du colloque Alcuin de Tours remettent ainsi en cause plusieurs idées reçues à la fois sur le personnage d'Alcuin et sur la « Renaissance carolingienne ». Les Bibles alcuiniennes n'ont finalement pas eu l'influence considérable qu'on leur a reconnue. L'influence du maître de l'École palatine sur Charlemagne ne fut sans doute pas aussi étendue qu'on l'a dit, même si son rayonnement exceptionnel amena ceux qui copièrent la *Vita Karoli* à la lui attribuer parfois. L'aspect le plus remarquable d'Alcuin tient finalement sans doute dans son réseau de disciples et de correspondants. Les élèves d'Alcuin jouèrent sans nul doute un rôle essentiel dans la formation d'une culture européenne.

Comme le souhaitent les éditeurs au début du volume, ces actes de colloque sont non seulement une présentation novatrice, sinon exhaustive, du personnage d'Alcuin mais aussi un témoin de « la qualité des recherches en cours, la complémentarité des disciplines et l'efficacité des réseaux européens et internationaux d'aujourd'hui ».

ADSO DERVENSIS. *Opera hagiographica*, cura et studio Monique GOULLET. Turnhout, Brepols, 2003, LXXVIII-366 p. (Corpus Christianorum. Continuatio Mediaevalis, 198). – 200 €.

Adson, écolâtre à Toul, puis abbé de Montier-en-Der dans le diocèse de Châlons-sur-Marne, au x^e siècle, est surtout connu comme auteur d'un traité sur l'Antéchrist (CCCM, 45). Toutefois, cet ouvrage ne représente qu'une partie de son œuvre littéraire contenant aussi plusieurs textes relatifs à des saints locaux. Ces écrits-là – accessibles, jusqu'ici, seulement dans des éditions anciennes, notamment celles de J. Mabillon et des bollandistes – ont maintenant fait l'objet d'une nouvelle édition critique et commentée, réalisée par M. Goulet. Ce travail constitue une partie du dossier qu'elle a présenté en 2001, à l'université Paris X-Nanterre, en vue de l'obtention d'une habilitation à diriger des recherches. En même temps, il complète ses travaux précédents dont une partie a déjà porté sur l'œuvre hagiographique d'Adson et les textes relatifs aux saints de Toul.

Les éditions de textes sont précédées d'une importante introduction générale dont la première partie est consacrée à la biographie d'Adson. M. Goulet y évoque d'abord les incohérences de la chronologie traditionnelle, dite 'longue', pour ensuite proposer une nouvelle chronologie 'brève' : en effet, nous ne pouvons pas être sûrs qu'Adson était réellement arrivé à Montier-en-Der, déjà en 935, comme on le pense habituellement à cause d'une charte rapportant qu'en cette année, Albéric, accompagné d'un certain Adson, s'est rendu à Montier-en-Der pour réformer l'abbaye. Car rien ne nous prouve que cet Adson-là, sans doute né entre 910 et 920, est le même que celui qui succéda, plus tard, à Albéric à l'abbatit : Adson était, à cette époque, un nom très fréquent. Selon la chronologie 'brève', Adson serait né seulement vers 930. Peu de temps avant 950, il serait devenu écolâtre à Toul où il aurait peut-être déjà rédigé sa première œuvre, le traité sur l'Antéchrist. Il aurait ensuite quitté cette ville, après quelques années seulement, afin de se rendre à Montier-en-Der. Son accès à l'abbatit de ce monastère aurait eu lieu, au plus tard, en janvier 968, moment où la nouvelle chronologie rejoint la chronologie traditionnelle. Celle-ci se heurte surtout au problème de devoir expliquer un vide d'environ trente ans dans la biographie d'Adson, entre son arrivée à Montier-en-Der et son accès à l'abbatit. Dans la deuxième partie de l'introduction, M. Goulet cherche à déterminer le corpus de textes hagiographiques d'Adson et à préciser le moment de leur rédaction. Elle a finalement retenu cinq Vies, rédigées toutes durant son abbatiat, à savoir celles de Frodobert (*BHL* 3178), de Walbert (*BHL* 8775), de Mansuy (*BHL* 5208-5209), de Basle (*BHL* 1034-1035) et de Berchaire (*BHL* 1178). Sa critique d'attribution peut être considérée comme un modèle du genre, discutant de manière minutieuse tous les éléments externes et internes. Tout particulièrement l'examen de la méthode de travail de l'hagiographe apporte ici des arguments très convaincants. Ils nous paraissent bien plus fiables que ceux obtenus par l'analyse stylistique ou l'étude du contexte historique, approches qui ne sont pourtant pas négligées. C'est ainsi que M. Goulet a pu réexclure du corpus la Vie de Clothilde (*BHL* 1785) dont K. F. Werner a voulu, récemment, faire une œuvre d'Adson.

Ensuite, chacune de ses éditions est introduite par une analyse à la fois philologique et historique de la Vie. On y trouve aussi une présentation de l'ensemble des manuscrits connus et des éditions anciennes qui s'avère particulièrement méritoire pour l'histoire des textes : M. Goulet s'applique ici à décrire, à dater et à localiser tous les manuscrits, elle mentionne les témoins perdus dont nous avons connaissance et, en ce qui concerne les éditions anciennes, elle essaie de retrouver le ou les manuscrits à l'aide desquels elles étaient faites. Ses propres éditions s'appuient sur la quasi-totalité des manuscrits qu'elle a classés selon la méthode stemmatique. La base de l'édition est le manuscrit qu'elle a considéré comme le meilleur grâce à sa position sur le stemma. Il a été corrigé seulement en cas de faute évidente. En évitant ainsi la reconstruction assez artificielle d'un archétype, M. Goulet a réalisé des éditions de textes sans doute très proches des versions qui ont réellement circulé dans les monastères médiévaux.

De même, l'apparat critique et les annotations sont faits avec beaucoup de lucidité : M. Goullet a d'abord établi trois appareils distincts destinés à signaler les sources, les variantes des manuscrits et les traditions textuelles. En effet, les copies médiévales et les éditions anciennes représentent les écrits d'Adson souvent de manière lacunaire. Ensuite, elle a évité de surcharger l'apparat des sources et donner, par-là, l'impression, souvent fautive, que l'hagiographe avait utilisé des sources écrites en grande quantité : toutes les traditions sous-jacentes à des passages d'Adson et les *loci similes*, dont on ignore si l'hagiographe les a réellement connus, se trouvent dans les annotations à la fin de chaque édition. Celles-ci renseignent aussi le lecteur sur tous les autres problèmes historiques et philologiques, par exemple l'identification des personnages et des lieux évoqués dans le texte.

Pour conclure, nous pouvons donc constater que la présente édition critique des œuvres hagiographiques d'Adson de Montier-en-Der remplace non seulement les éditions précédentes de ces textes, mais que, grâce à des commentaires très détaillés, elle est aussi la base de toute future recherche sur cet abbé. Et finalement, elle constitue un modèle à suivre pour toute édition de texte médiéval qui se veut utile à la fois pour les philologues et les historiens.

Klaus KRÖNERT

BOUREAU (Alain). *La loi du royaume. Les moines, le droit et la construction de la nation anglaise (XI^e-XIII^e siècles)*. Paris, Les Belles Lettres, 2001, 359 p. – 26 €.

L'A. commence son livre en affirmant/constatant que « l'Angleterre est un pays bien étrange ». L'histoire de ce pays présente en effet une « avance » dans un certain nombre de domaines, à savoir la mise en place d'une monarchie forte dotée d'instruments de gouvernement, l'instauration d'un parlement, un mouvement de réforme religieuse antérieur au xvi^e siècle (le « lollardisme »), enfin, au-delà du Moyen Âge, une révolution antimonarchique et une industrialisation pionnière. Peut-on, à partir de quelques dossiers juridiques concrets, datés pour l'essentiel du moment où se met en place la « singularité anglaise », pointer au moins quelques-unes des raisons expliquant cette précocité ? Tel est le pari de ce livre dont l'objet, on le voit, dépasse largement le champ spécifique, soit les moines et le droit en Angleterre, *grosso modo* de 1066 à 1215 (date de Latran IV mais aussi de la *Magna Carta*).

En ce qui concerne, à cette époque, les relations entre monachisme et droit(s), la matière est abondante. On a, d'une part, un grand nombre de sources, chroniques, actes de procès, coutumes, etc., d'autre part, un foisonnement juridique caractérisé par l'A. comme une « surabondance des références normatives » (droit romain, droit canonique, Common Law, droits féodaux). Ce foisonnement, ainsi que la multiplication des causes, reflète un processus d'« abstraction judiciaire », fondamental pour l'A. qui le définit comme « un accord généralisé pour formaliser les situations complexes et infiniment diverses qui donnent lieu à des conflits ». Ce « processus dynamique » participerait d'un mouvement plus large, parallèlement constitué par une « abstraction monétaire » et une « abstraction scolastique ». On comprend ainsi un peu mieux, lorsque l'on connaît les précédents travaux de l'A., comment cette recherche sur les usages du droit prend place dans une interrogation générale sur les modes d'abstraction à partir du xii^e siècle.

Sept chapitres composent le volume. Le premier rappelle la situation d'un monachisme anglais appelé à devenir « le creuset même de l'improbable unité anglaise ». Le deuxième approfondit ce point à partir de l'adage *Vox Dei, vox populi*, depuis Alcuin jusqu'à Eadmer, qui écrit l'*Historia novorum* vers 1125. Il est alors temps de passer à l'étude des cas concrets. Le chapitre III traite l'affaire Guillaume de Saint-Calais, évêque de Durham, engagé dans un interminable procès avec le roi Guillaume le Roux (1088-1091). La « rencontre des moines anglais avec la Common law » est décrite dans

le chapitre IV, grâce à plusieurs affaires concernant le monastère de Saint Albans au début des années 1160, celui de Battle dans les années 1170, enfin celui de Crowland à la fin du siècle. Le chapitre V montre comment les moines se servirent souvent d'un droit « syncrétique », recourant à la fois à la Common Law, au *jus commune* et au droit canon. C'est la communauté d'Evesham qui est ici étudiée. Le chapitre VI fait un détour par les coutumes monastiques alors rédigées en Angleterre, puisqu'elles témoignent d'une insertion dans la Loi. Retenons la formule selon laquelle « le coutumier, c'est l'hommage rusé de la coutume à la Loi ». Le dernier chapitre, enfin, aborde la « construction monastique du politique » au début du XIII^e siècle à Bury Saint Edmunds.

Les conclusions d'A. Boureau et surtout sa démarche pourront, comme d'habitude, séduire ou irriter. Elles ne laisseront en tout cas pas indifférent, tant ce petit livre brillant fourmille d'idées originales. A cet égard, les derniers mots, qui reviennent sur l'idée que « l'Angleterre est décidément un pays bien étrange », nous semblent en deçà des développements qui précèdent.

Patrick HENRIET

MÉHU (Didier). *Paix et communautés autour de l'abbaye de Cluny (X^e-XV^e siècle)*.

Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002, 636 p. (Coll. d'histoire et d'archéologie médiévales, 9). – 35,06 €.

Il faut un certain courage pour s'engager dans une thèse sur Cluny, cette « lumière du monde » qui du XI^e siècle (c'est Urbain II qui la qualifie ainsi) à nos jours n'a jamais cessé d'attirer les regards : ceux des historiens, notamment, comme l'attestent les travaux aussi nombreux et divers que prestigieux, ceux de G. Duby, bien sûr, mais aussi de J. Wollasch, B. Rosenwein et D. Iogna-Prat pour ne citer que quelques noms. Or le livre de D. Méhu montre à l'évidence que Cluny et sa riche documentation (en grande partie publiée, à l'exception des archives de la communauté d'habitants des XIV^e et XV^e siècles) restent un objet historique fécond pour peu que l'on prenne la peine d'embrasser le temps long (X^e-XV^e s.), d'interroger simultanément des sources de typologies variées (présentées dans le cadre d'un parcours documentaire soigné aux p. 19-36) et d'explorer de nouvelles pistes problématiques.

L'objet principal de ce livre est la façon dont les « moines doctrinaires » de Cluny, défenseurs par la plume d'une conception de l'ordre social désormais bien connue, exerçaient dans la réalité leur domination seigneuriale et organisaient concrètement leurs rapports sociaux. L'enquête se divise en deux temps, correspondant d'ailleurs à deux échelles d'analyse : si la première partie englobe l'ensemble du Clunisois de façon à « dégager les aspects fondamentaux de la structure seigneuriale de Cluny » ; la seconde partie se polarise, à partir de l'apparition des bourgeois au seuil du XII^e siècle, sur le bourg de Cluny, pour tenter de comprendre la façon dont les moines se sont adaptés à la montée en puissance de ce nouveau groupe social, alors même que leur domination était menacée par la revendication de la papauté à contrôler juridiquement toute forme de vie religieuse et par les prétentions du roi de France à inclure l'Église clunisienne dans son royaume.

La première partie qui foule les terrains les plus labourés réussit pourtant à innover au gré de nombreux développements thématiques, dont certains reprennent des dossiers historiographiques lourds qui en sortent non seulement éclairés dans leur profondeur historiographique, mais parfois profondément renouvelés (ainsi le dossier de l'immunité, réinterprété dans sa réalité spatiale, celle des « cercles de la domination clunisienne »). Mais c'est très clairement dans sa volonté de rendre compte globalement de l'idéologie et du fonctionnement concret des rapports entre moines, évêques et *populus* (principalement des *milites* jusqu'à l'abbatiat de Pons) sous le signe de la « paix clunisienne » que cette première partie offre une contribution nouvelle à la compréhension des premiers siècles clunisiens.

Or, les *burgenses*, héros de la seconde partie, constituent précisément un élément perturbateur de cette paix et détermineront d'ailleurs la définition d'une nouvelle paix, adaptée à l'émergence de cette « force nouvelle, laïque et bigarrée ». De cette redéfinition, l'une des victimes est l'abbé Pons (dont le schisme est très efficacement revu) tandis que le principal artisan est Pierre le Vénérable grâce à l'élaboration d'un discours incluant les laïcs à la société idéale clunisienne mais aussi à la négociation concrète sur les marchés, les finances monastiques... Au total, pendant le XII^e et jusqu'au premier tiers du XIII^e siècle, il semble régner une entente cordiale entre l'Église de Cluny et ses hommes qui n'hésitent pas à prendre les armes voire à mourir pour la défense du bien commun. Mais, en réalité, qu'est-ce que cette Église à une date où Cluny n'est plus qu'un ordre parmi tant d'autres, que son *dominium* ne peut certes plus prétendre égaler celui du pontife romain, et que le roi de France, par le biais de la justice et des finances, s'immisce à partir du milieu du XIII^e siècle au cœur des affaires clunisiennes, faisant éclater le rapport direct et fusionnel entre les moines et la communauté des bourgeois ? Et, de fait, l'enquête de D. Méhu s'achève dans la rébellion et la révolte des habitants contre les moines, de la communauté clunisoise contre la communauté clunisienne : en 1306, un soulèvement violent des habitants contre les officiers monastiques chargés du temporel donne le ton d'un XIV^e siècle de revendications et de prétentions à l'émancipation, contre lesquelles les discours monastiques résonnent comme l'écho d'un âge révolu. Dans les années 1430-1460, une série de procès, sur la nomination d'un capitaine de ville, la construction d'un hôtel de ville, la réparation des enceintes et l'exemption fiscale du convent, préservent encore, par le biais du compromis et du discours, la façade du pouvoir abbatial mais « l'inclusion rêvée du *burgensis Cluniacensis* dans la communauté idéale de l'*ecclesia Cluniacensis* n'est plus qu'un vieux souvenir ».

Cécile CABY

Consuetudo Camaldulensis. Rodulphi Constitutiones. Liber Eremitice Regule. Edizione critica e traduzione a cura di Pierluigi LICCIARDELLO. Florence, SISMEL / Edizioni del Galluzzo, 2004, cxxxii-146 p. (Edizione Nazionale dei testi mediolatini, 8. Serie II, 4). – 50 €.

Saluons d'emblée ce travail qui ajoute au corpus des coutumes monastiques deux textes, curieusement absents des éditions du « Corpus Consuetudinum » et de la plupart des études récentes (qui ont démontré toute la richesse de ces sources) sur les coutumiers monastiques. L'ouvrage propose en effet la publication, et la traduction italienne, des deux premiers textes normatifs mis par écrit à Camaldoli alors que l'ermitage, fondé au nord du diocèse d'Arezzo, par Romuald de Ravenne, dans la deuxième décennie du XI^e siècle, assume peu à peu la direction d'un véritable réseau monastique, prélude au futur ordre camaldule.

Le grand mérite de cette édition, soutenue par une recherche exhaustive des témoins manuscrits fondée sur une appropriation de l'historiographie camaldule au fil des siècles (p. IX-XIX et LXXV-CXI), est d'abord de proposer, et selon moi de régler définitivement, la question de la datation et de l'attribution de ces textes, objet de débats discordants dans l'historiographie. Sans entrer dans le détail de ces débats ni dans la discussion des arguments avancés par P. Licciardello, contentons-nous de rappeler ses conclusions : le premier texte, connu comme *Rodulphi Constitutiones*, est une charte coutumière datant des années 1076-1081/2, œuvre du prieur Rodolfo I de Camaldoli ; le second, connu comme *Liber Eremitice Regule*, est l'œuvre d'un autre Rodolfo, prieur de Camaldoli à deux reprises en 1152-1158 puis en 1180 (ce qui est la cause de son dédoublement dans la tradition historiographique), mais qui rédige le texte *iubente priore*, alors qu'il n'occupe pas cette fonction, entre 1158 et 1176. Cette datation et surtout cette attribution, qui constitue la principale découverte de l'éditeur (p. XXI-XLVI), s'appuient entre autres sur la confrontation du *Liber Eremitice*

Regule avec d'autres textes attribuables à ce même Rodolfo, notamment un dossier hagiographique (BHL 626-631) concernant l'évêque de Ravenne Apollinaire, composé dans le cadre des conflits opposant le monastère périurbain de S. Apollinare in Classe, réformé par Camaldoli, et le monastère ravennate de S. Apollinare Nuovo (signalons d'ailleurs, du même auteur, le récent article « Lineamenti di agiografia camaldolese medievale XI-XIV secolo », *Hagiographica*, t. 11, 2004, p. 1-65).

Le reste de la très riche introduction s'attache à préciser les contours de ces textes dans le cadre de la spiritualité du nouveau monachisme, ce qui ne donne pas lieu à des développements très neufs, sinon quand l'A. s'attache à mettre en évidence la richesse des sources du *Liber Eremitice Regule* qu'il est le premier à identifier avec une telle précision et exhaustivité, et à replacer dans le contexte intellectuel du XII^e siècle : il en ressort l'impression d'un texte très en phase avec les débats théologiques et exégétiques de son temps (la source du chap. 10, sur l'exemplarité des philosophes pour les ermites, serait ainsi le second livre de la *Theologia Christiana* d'Abélard composé entre 1120 et 1125 ; son exégèse s'appuie de façon traditionnelle sur les Pères mais aussi sur Bernard de Clairvaux et Bruno de Segni). Compte tenu de l'importance de ce travail, on s'étonne d'autant plus de certains choix éditoriaux, comme d'avoir réservé l'usage des notes infrapaginales aux seules variantes textuelles, tandis que l'identification des citations et des références est traitée globalement aux p. LVII-LXXVI, ou point par point dans un ensemble de notes de nature composite (on y trouve également des commentaires plutôt historiques ou bibliographiques), numérotées chapitre par chapitre et repoussées à la fin du texte (p. 83-107), ce qui en rend la consultation assez fastidieuse. Le soin porté aux index (subdivisés à l'extrême) permettra sans doute, à l'usage, de compenser ce choix malheureux.

Mais revenons pour finir, sinon à l'édition du texte latin, dont je laisse aux spécialistes le soin d'apprécier la qualité philologique, du moins à sa traduction italienne présentée en regard. Quiconque l'a pratiquée, sait combien la traduction est un exercice délicat : celle-ci, aidée il est vrai par la structure de la langue italienne, colle précisément au texte tout en concédant à un public plus large une lecture agréable et un accès aisé à un texte qui mérite de gagner sa place parmi les sources communes de l'histoire du monachisme et de la renaissance intellectuelle du XII^e siècle. Or, si tel est le cas, c'est bien à la rigueur scientifique et à l'érudition historique de P. Licciardello qu'on le doit.

Cécile CABY

CHAUVIN (Benoît). *Vauxbons, abbaye cistercienne au diocèse de Langres (...1175-1394...)*. *Étude historique et édition du chartrier*. Devecey, L'Hermitage, 2005, 160 p., 12 ill. – 30 €.

L'ouvrage que publie Benoît Chauvin présente un triple intérêt. C'est d'abord une monographie consacrée à une abbaye peu connue, celle de Vauxbons, près de Langres, dont les effectifs, tout comme le temporel, demeurèrent toujours modestes. On peut croire qu'il y eut bien des monastères de ce type – on les entrevoit par exemple dans le registre des visites d'Eudes Rigaud. Forcément mal connus, parfois desservis par une historiographie ancienne et peu scrupuleuse sur ses sources, ces établissements méritent pourtant qu'on rassemble à leur propos la documentation subsistante, parfois moins squelettique qu'on ne pourrait le penser au premier abord – et le travail de B. Chauvin a valeur exemplaire à cet égard. Le deuxième intérêt de cet ouvrage, c'est la reconstitution et l'édition d'un chartrier, à partir du fonds original de Vauxbons, versé, au moment de son incorporation à l'abbaye voisine d'Auberive, dans les archives de cet établissement (déposées aux Arch. dép. de la Haute-Marne). L'A. a complété ses investigations dans les fonds des abbayes de Longuay et du chapitre cathédral de Langres, qui furent tous deux en rapport avec Vauxbons. Fort d'une soixantaine de pièces, ce chartrier retiendra l'attention des diplomatistes, tant pour

les documents publiés (une intéressante pancarte par exemple, délivrée *ca* 1190 par l'abbé de Saint-Bénigne de Dijon agissant comme vicaire de l'évêque de Langres parti à la croisade) que pour l'exploitation qu'en fait l'A., qui connaît parfaitement les fonds des autres établissements de la région. Le chartrier donne non seulement la composition du temporel de l'abbaye (une ferme que l'A. est réticent à qualifier de « grange », quelques autres terres, ainsi que des droits seigneuriaux et de patronage ; dix porcs, dix vaches, un taureau, une jument et un petit troupeau de moutons) ; mais il éclaire de plus les relations entre les moniales et leur environnement : le rayonnement de Vauxbons étant resté local, c'est la petite société féodale des environs qui constitue le gros de ses bienfaiteurs. Enfin, Vauxbons fut un de ces monastères féminins relevant de l'ordre de Cîteaux, à l'étude desquels l'A. a déjà consacré plusieurs gros articles. On signalera notamment un travail similaire qui portait sur Belfays, une abbaye de même nature que Vauxbons et dont le destin présente bien des ressemblances avec cette dernière. En publiant cette monographie sur Vauxbons, l'A. nourrit donc une œuvre de plus grande ampleur.

Fondée dans la seconde moitié du XII^e siècle, sans qu'on puisse déterminer la date exacte, l'abbaye de Vauxbons a connu des débuts difficiles et obscurs. Le « beau XIII^e siècle » lui profita, sans pourtant que la précarité de la communauté disparaisse totalement. Les nombreux procès que lui intentèrent les établissements voisins ou le clergé séculier, et surtout les calamités du XIV^e siècle, la guerre et la peste, lui portèrent un coup fatal : la suppression, prononcée en 1394 par le chapitre général, ne fut effective que dix ans plus tard : l'abbaye fut alors réunie au monastère proche d'Auberive, qui y installa un prieuré masculin, réduit par la suite à l'état de simple maison curiale. Restée à l'écart, l'ancienne abbatale largement remaniée servit d'église paroissiale jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Il n'en reste plus rien aujourd'hui.

« Maison sans grands soutiens, à petit temporel, faiblement peuplée, ses fondements étaient beaucoup trop vulnérables pour traverser les catastrophes de la seconde moitié du XIV^e siècle », conclut l'A., p. 62. De fait, le monastère de Vauxbons semble n'avoir jamais été en mesure de sortir de sa faiblesse initiale. Si on ne sait rien de la vie qui y était menée, il semble bien que les moniales y furent toujours peu nombreuses, sans doute moins d'une dizaine, et seulement deux en 1394. Après avoir longtemps végété, le monastère fut donc finalement supprimé : ce fut sans doute le destin d'un assez grand nombre d'établissements de ce type. De ce point de vue, il est assez significatif que, de tous les documents réunis dans ce « cartulaire factice », les plus frappants soient les derniers (la décision du chapitre général de 1394, la confirmation de Benoît XIII en 1405 et surtout le long procès-verbal relatant la prise de possession de Vauxbons par l'abbé d'Auberive, le 1^{er} août 1405). Au total, cette monographie de l'abbaye de Vauxbons méritait donc d'être publiée : on ne peut que regretter qu'elle l'ait été à compte d'auteur.

Xavier HÉLARY

[PSEUDO]-GRÉGOIRE LE GRAND (PIERRE DE CAVA). *Commentaire sur le Premier Livre des Rois*, éd. et trad. d'Adalbert DE VOGÜÉ, t. VI ([livre VI], 1-116). Paris, Le Cerf, 2004, 263 p. (Sources chrétiennes, 482). – 24 €.

Avec ce volume nous est livré le sixième et dernier livre de l'édition révisée et de la traduction du *Commentaire sur le Premier Livre des Rois* par Adalbert de Vogüé, qui en avait publié le premier volet en 1989. Le texte complet correspond donc aux numéros 351 (t. I : Préface - l. II, 28), 391 (t. II : l. II, 29 - l. III, 37), 432 (t. III : l. III, 38 - l. IV, 78), 449 (t. IV : l. IV, 79-217), 469 (t. V : l. V, 1-212) et 482 (t. VI : l. VI, 1-116) de la collection des « Sources chrétiennes ».

Jusqu'à la découverte en 1956 par Patrick Verbraken d'un manuscrit inconnu de cette œuvre, conservé au monastère de la Trinité de Cava, on ne disposait que d'une tradition imprimée. Le témoin le plus ancien, daté de Venise en 1537, ne faisait

mention d'aucune source. Les éditions suivantes, jusqu'à celle des mauristes (Paris, 1705), reproduite dans la *Patrologie latine* (t. 79, col. 17-468), ne furent vraisemblablement établies qu'avec le secours des précédentes. Le texte revu par P. Verbraken pour la *Series latina* (t. 144, Turnhout, 1964, p. 47-614) du « Corpus Christianorum » marqua donc un progrès considérable : les éditions de Venise (*v*) et des mauristes (*m*) furent amendées avec la version du manuscrit de Cava (*C*). S'appuyant sur cette nouvelle édition (*t*), A. de Vogüé a encore révisé le texte en reprenant dans le détail la collation de *C*, *v*, *m* et *t*, avec des choix parfois différents de ceux de son prédécesseur.

Mais ce n'est pas là le plus grand bouleversement qu'ait subi le *Commentaire sur le Premier Livre des Rois*. Il s'agit du changement d'attribution de cette œuvre, dont Grégoire le Grand ne serait pas l'auteur. Le mérite en revient entièrement à A. de Vogüé, qui fit état de cette découverte dans son article « L'auteur du commentaire des Rois attribué à saint Grégoire : un moine de Cava ? » (*Revue bénédictine*, t. 106, 1996, p. 319-331) et au début du troisième tome de la présente édition. Une chronique du monastère de Venosa (Basilicate), récemment mise à jour par Hubert Houben, relate qu'un de ses abbés, Pierre II (1141-1156), avait composé un traité d'exégèse sur les Livres des Rois allant jusqu'à l'onction de David. Cette mention correspond exactement au signalement de notre *Commentaire* ; et si l'on se rappelle que le seul manuscrit qu'on en a conservé date du XII^e siècle et appartient à la bibliothèque du monastère de Cava, la coïncidence devient écrasante : avant d'être envoyé réformer l'abbaye de Venosa, Pierre, surnommé Divinacellus, était justement moine de Cava. De plus, H. Houben lui a récemment restitué la paternité des *Vitae quatuor priorum abbatum Cavensium* (éd. L. Mattei Carasoli, Bologne, 1941), autre pastiche grégorien, imité des *Dialogues*. Sans compter que la version des psaumes cités dans le *Commentaire* s'apparente à celle du Psautier mozarabe conservé à Cava depuis le début du XII^e siècle. Face à quoi, les arguments soutenant l'attribution du *Commentaire* au grand pape deviennent inconsistants, puisqu'ils dépendent entièrement de l'édition de Venise de 1537, sans doute étayée par une allusion tirée d'une lettre de Grégoire, datée de 602, à son agent à Ravenne, le sous-diacre Jean, selon laquelle le commentaire oral du pontife sur les Proverbes, le Cantique des cantiques, les Prophètes, l'Heptateuque et les Livres des Rois aurait été transcrit par Claude, abbé de Saints-Jean-et-Pierre à Classis. C'est sans doute pour se conformer à cette nouvelle tradition, née d'un postulat et du talent d'imitateur de Pierre de Cava, que l'autorité de Grégoire est mentionnée dans les éditions imprimées de la *Glose ordinaire* du *Premier Livre des Rois*, postérieures à celle de Strasbourg de 1480. Dès le XVII^e siècle, l'attribution à saint Grégoire avait fait l'objet de contestations. Mais on pouvait encore expliquer les écarts de style à l'intervention de Claude de Classis dans la rédaction de l'œuvre. Force est désormais de reconnaître la paternité de Petrus Divinacellus, moine de Cava, devenu abbé de Venosa en 1141 et mort en 1156. On trouvera une notice complète sur le personnage et sa production littéraire dans le quatrième tome du présent ouvrage (p. 9-23).

Aussi ne peut-on qu'être reconnaissant à l'A. d'avoir mené son travail à terme, malgré son légitime désappointement de patrologue à devoir poursuivre l'édition et la traduction d'une œuvre secondaire du XII^e siècle. Mais sa découverte, éliminant définitivement une attribution erronée, est bien une contribution majeure à la patrologie et riche de conséquences. Pour n'en mentionner qu'une, elle diffère de beaucoup la date de la première citation caractérisée de la Règle de saint Benoît dans les textes.

On en regrette d'autant plus vivement qu'un ouvrage fournissant à la fois l'état le plus complet des recherches et une édition de référence souffre de tant de négligences formelles, qui compliquent la tâche du lecteur. Dans aucun des six tomes des « Sources chrétiennes » n'apparaît la cote modernisée du *Codex Cavensis*, 9, qu'on aurait aimé voir désigner au moins une fois par une référence complète : « Cava dei Tirreni, Biblioteca della Badia dalla Santa Trinità, ms 9 ». Du fait qu'aucune liste d'abréviations ne soit fournie pour rendre explicite la syntaxe de l'apparat critique, il est, par exemple, nécessaire de comparer celui du présent ouvrage avec celui de P. Verbraken pour saisir le sens des sigles « *C^{ac}* » et « *C^{pc}* ». Il semble en effet qu'une

interversion ait eu lieu entre eux : « *C^{ac}* », qu'on imaginait devoir résoudre en « *C ante correctionem* », désigne en réalité les leçons dues à l'intervention de différentes mains qui ont porté des corrections sur le manuscrit de Cava, et qu'il aurait logiquement fallu signaler par l'expression « *C post correctionem* ». Dans le présent volume (p. 138), « sinuntur : non *praem. C^{ac}* » correspond, dans le texte établi par P. Verbraken (p. 582), à « sinuntur] non *praem. C 1m* » (*praemisit C prima manu*). Et comme le tome 144 de la *Series latina* du « Corpus Christianorum » ne traite pas davantage de la syntaxe employée dans son appareil critique, on peut hélas prévoir que le précieux travail d'amendement du texte par A. de Vogüé restera totalement fermé à un lecteur novice et gênera jusqu'à l'utilisateur aguerri. Pareillement, alors que le présent volume compile les dernières nouveautés bibliographiques sur l'attribution du *Commentaire* à Pierre de Cava (p. 24-25), les titres abrégés de certaines revues ne sont développés nulle part, pas plus ici que dans les tomes antérieurs.

Heureusement, les conclusions justifiées et très clairement exprimées d'A. de Vogüé sur l'origine du texte offrent au moins de solides certitudes sur l'emploi qu'il convient de faire de ce Pseudo-Grégoire. Les éditeurs de textes en quête de sources exégétiques de la période patristique sur le Premier Livre des Rois doivent retourner à leurs références habituelles : l'*Interprétation des noms hébreux* de saint Jérôme, l'homélie d'Origène sur le début des Livres des Rois, le dix-septième livre de la *Cité de Dieu* et les *Enarrationes in Psalmos* de saint Augustin, les *Quaestiones in Vetus Testamentum* d'Isidore de Séville, les commentaires de Bède le Vénérable et de Raban Maur, etc. Seuls les spécialistes des œuvres postérieures à la mi-XII^e siècle auront intérêt à se pencher sur l'ouvrage de Pierre de Cava et à en découvrir l'éventuelle postérité. Enfin, et même si sa très faible diffusion semble en faire une œuvre mineure, le *Commentaire sur le Premier Livre des Rois* demeure un témoin intéressant de la vision du clergé par un moine de la première moitié du XII^e siècle et un exemple caractérisé de l'imitation du style patristique et de ses méthodes exégétiques en plein Moyen Âge.

Jean-Baptiste LEBIGUE

BERNARD DE CLAIRVAUX. *Sermons pour l'année*, trad. Marie-Imelda HUILLE, introduct. Marielle LAMY, notes par Aimé DE SOLIGNAC, t. I-1 (Avent et Vigile de Noël), t. I-2 (De Noël à la Purification de la Vierge). Paris, Le Cerf, 2004, 335 et 321 p. (Sources chrétiennes, 480-481 ; Œuvres complètes [de Bernard de Clairvaux], XV-1 et XV-2). – 24 € chaque.

La collection des « Sources chrétiennes » donne un autre sujet de se réjouir à qui s'intéresse aux textes monastiques du XII^e siècle, avec les deux premiers tomes de la traduction des *Sermones per annum* de saint Bernard. Cette publication s'insère dans l'entreprise de traduction des œuvres complètes de l'abbé de Clairvaux, dans laquelle Marie-Imelda Huille s'était déjà engagée en participant aux volumes consacrés aux homélies *In laudibus Virginis Matris* (SC, 390) et aux traités *De diligendo Deo* et *Liber de gratia et de libero arbitrio* (SC, 393).

Le texte sur lequel s'appuie la traduction est toujours l'édition critique des *Opera sancti Bernardi*, établie par dom Jean Leclercq avec l'aide d'Henri Rochais et Charles H. Talbot. Les présents volumes correspondent aux p. 161-344 du quatrième tome (Rome, 1966), moins l'apparat critique, mais en intégrant les *errata* compilés par dom Leclercq lui-même dans le tome IV de son *Recueil d'études sur saint Bernard et ses écrits* (Rome, 1987, p. 409-418) et les corrections apportées à l'occasion de l'élaboration du *Thesaurus sancti Bernardi Claraevallensis* (Turnhout, 1987) et de la traduction des *Sermones per annum* en langue allemande par dom Denis Farkasfalvy (Innsbruck, 1990).

Le commentaire de Marielle Lamy fournit un utile résumé des conclusions de dom Leclercq et l'état sommaire des recherches sur ces sermons, exposant ce qui les

différencie des autres témoins de la prédication de saint Bernard. Non seulement les *Sermones per annum* ont formé dès le XII^e siècle un embryon de collection, mais ils sont unis par le soin qu'a porté leur auteur à mettre en forme plusieurs strates successives de textes pour en tirer un ensemble organisé et de facture plus littéraire. Il est dommage que le titre, choisi pour cette nouvelle entreprise, de *Sermons pour l'année*, ne rende qu'imparfaitement compte de leur nature, tout en étant la transposition maladroite du terme latin *Sermones per annum*, désignation pratique utilisée par dom Leclercq, qui signifie plutôt : sermons au fil de l'année, répartis sur l'année (liturgique). Mieux aurait valu recourir à la formulation de « sermons liturgiques », la seule qui, en français, ait été utilisée dans les *Opera sancti Bernardi*. Elle eût plus clairement exprimé la destination de ces textes, censés être prêchés au chapitre lors des solennités les plus marquantes du temporel et du sanctoral, à la différence de la prédication de type purement exégétique ou marial, ou des sermons généraux (*de diversis*).

Jean-Baptiste LEBIGUE

HUGO DE SANCTO VICTORE. *De archa Noe. Libellus de formatione arche*, cura et studio Patricii SICARD. Turnhout, Brepols, 2001, 288* et 206 p. (Corpus christianorum. Continuatio mediaevalis, 176). – 200 €.

HUGO DE SANCTO VICTORE. *Libellus de formatione arche. Figurae I-XI*, cura et studio Patricii SICARD. Turnhout, Brepols, 2001, 12 p. (Corpus christianorum. Continuatio mediaevalis 176 A). – 75 €.

Avant cette édition de deux traités de Hugues de Saint-Victor († 1141), Patrice Sicard en avait déjà publié le commentaire : *Diagrammes médiévaux et exégèse visuelle. Le 'Libellus de formatione arche' de Hugues de Saint-Victor*, Paris-Turnhout, 1993 (Bibliotheca Victorina, 4). Le présent ouvrage propose l'édition critique du *De archa Noe* et du *Libellus de formatione arche* qu'il faut ranger non pas dans les traités d'exégèse de Hugues, mais plutôt dans ceux de spiritualité. C'est, en effet, dans le *De archa Noe* et le *Libellus*, sa traduction graphique, que Hugues rassemble un enseignement spirituel disséminé en plusieurs opuscules et de nombreuses sentences.

À l'origine, une forme de *collatio*, un libre entretien dans le cloître de Saint-Victor où le maître répond aux questions des religieux étudiants. Pour que ceux-ci puissent lire ce qu'ils ont entendu, Hugues met par écrit un choix de considérations qui conservent une trace d'oralité, malgré le caractère très structuré de l'élaboration finale. C'est le *De archa Noe*. Au cours des entretiens, afin que les auditeurs visualisent son enseignement, Hugues avait exécuté devant eux des dessins de l'arche. Plutôt que d'annexer au *De archa* une représentation aussi complexe, Hugues a choisi de publier à part l'ensemble des directives concrètes qui en permettent la réalisation : c'est le *Libellus de formatione arche*, longtemps connu sous le nom de *De archa mystica* que lui avaient donné les éditions.

Il faut souligner la nouveauté et l'originalité de la pédagogie hugonienne et de son exégèse visuelle. L'image jouit d'une puissance sémiologique supérieure à celle du mot. À la charnière de la nature corporelle et spirituelle de l'homme, l'imagination, à partir de ce qu'elle a vu, peut accéder à un degré supérieur : *per uisibilia ad inuisibilia*. De l'œil du corps, on passe à l'œil intérieur, puis à la vision mystique. L'arche de Noé renvoie à l'arche de l'Église (allégorie), mais aussi à celle de la sagesse (tropologie). Le progrès dans la connaissance est fruit de la *lectio* selon l'histoire et l'allégorie ; le progrès dans la charité et dans la vertu est fruit de la *lectio* selon la tropologie. L'exégèse visuelle du dessin concourt à la restauration de l'homme blessé par l'ignorance et la convoitise. Restauration consommée dans la *contemplatio*, au terme des lectures allégorique et tropologique facilitées par le dessin. *De archa Noe* et *Libellus* vont connaître l'un et l'autre une vaste diffusion sous leur forme d'origine et sous celle consécutive aux corrections apportées par Hugues.

Le lien étroit qui unit *De archa Noe* et *Libellus* explique que la tradition manuscrite les présente souvent ensemble : ainsi dans quatre-vingt-cinq témoins. Le *De archa Noe*, seul, est contenu dans cinquante-huit autres manuscrits. Trois témoins ne proposent que le *Libellus*. A ces cent quarante-six manuscrits on peut en ajouter trente-trois qui, pour des raisons de tradition textuelle ou du fait de lacunes matérielles, n'offrent que des textes largement incomplets. Au total, l'éditeur a repéré cent quatre-vingt-sept manuscrits et il a pu atteindre et décrire brièvement cent soixante-dix-neuf d'entre eux.

La tradition manuscrite du *De archa Noe* se répartit en six familles, plus quelques témoins indépendants. Le *Libellus* a deux versions : la première, longue ; la seconde, brève, qui constitue un abrégé. Deux versions qui correspondent non à deux états provisoires du texte, mais à deux éditions successives. Le manuscrit victorin Paris, BNF, lat. 14870, fol. l-63v est le témoin privilégié dont dérive l'ensemble de la tradition manuscrite du *De archa Noe*. Le manuscrit, victorin lui aussi, Paris, BNF, lat. 14506, fol. l-31r, a servi de base à l'édition de base, Paris, 1526, du *Libellus*. Le *De archa Noe* et le *Libellus* n'avaient jamais fait l'objet d'une publication séparée. On ne les rencontre que dans les éditions générales de Hugues, dont celle de Migne (*PL*, 176-177) réalisée en 1854 par Flavien Hugonin et reprise en 1879, 1968, 1983.

S'appuyant sur la totalité accessible de la tradition manuscrite, la méthode d'édition est d'une grande fécondité, faisant apparaître les recensions successives de Hugues qui remanie ses propres ouvrages. Un austère mais beau travail de codicologie et d'édition.

Jean LONGÈRE

PETRUS CANTOR PARISIENSIS. *Verbum abbreviatum*. Textus conflatus cura et studio Monique BOUTRY. Turnhout, Brepols, 2004, LXXIV-992 p. (Corpus Christianorum. Continuatio Medieualis, 196). – 395 €.

Né entre 1127 et 1147, Pierre le Chantre est issu d'une famille de chevaliers dont le nom patronymique est attaché à Hordenc-en-Bray, village du Beauvaisis à la frontière entre l'Ile-de-France et la Normandie. Il fait ses études à Reims, où il a comme maître Robert de Camera qui enseigne entre 1149 et 1165, avant sa nomination à l'évêché d'Amiens. Pierre le Chantre obtient une prébende de l'église de Reims, qu'il conserve lors de son départ à Paris, vers 1170. Nommé chantre de l'église cathédrale en 1183, il doit veiller au bon déroulement des offices liturgiques. Comme juge délégué ou arbitre, il intervient souvent dans des affaires ecclésiastiques d'Ile-de-France. Sa participation au III^e concile de Latran (1179) est fort probable. Il aurait refusé en 1190 le siège épiscopal de Tournai. La charge de doyen de Reims étant vacante depuis août 1196, l'archevêque Guillaume aux Blanches-Mains insiste pour qu'il l'accepte. Mais il n'assure pas sa fonction : de passage à l'abbaye de Longpont, il prend l'habit cistercien et y meurt le 25 septembre 1197.

L'œuvre littéraire de Pierre le Chantre est assez abondante. Il a commenté la totalité des livres bibliques et écrit deux traités d'exégèse : *Summae quae dicitur Abel*, collection d'interprétations allégoriques de mots de l'Écriture ; *De tropis loquendi*, étude de grammaire et de vocabulaire scripturaires. Outre quelques sermons, on lui doit un *De penitentia et partibus eius*, dont les derniers livres constituent un *De oratione et speciebus eius*. Ses ouvrages les plus connus relèvent de la théologie morale : *Summa de sacramentis et animae consiliis*, ed. J.-A. Dugauquier, 5 vol., Louvain-Lille, 1954-1967, et *Verbum abbreviatum*, accessible jusqu'ici, sous la forme brève (*PL*, 205, col. 527-554).

On le voit : déjà, par cette édition de la Patrologie, se pose le problème d'au moins deux recensions à propos du *Verbum abbreviatum*. En fait, elles sont encore plus nombreuses puisque la version brève se répartit elle-même en trois sous-catégories et que la version longue se subdivise aussi en texte complet et en texte légèrement abrégé

(celui dit *textus alter*). Versions qui se distinguent par la longueur et le contenu. Se pose donc le problème de la chronologie des trois traditions principales : version brève, *textus alter*, version longue. Premier éditeur du *Verbum abbreviatum* en 1639, le R.P. Georges Galopin s'orientait vers une antériorité de la version brève qui, par la suite, aurait été surchargée de notes primitivement situées dans les marges, puis incorporées au texte : notes dues à Pierre le Chantre ou à ses élèves.

La Patrologie latine a repris l'introduction de l'édition du R.P. Galopin, dont la position resta communément admise jusqu'au moment où J. W. Baldwin a proposé une hypothèse inverse : l'antériorité de la version longue sur la brève, selon un sondage sur le chapitre des ordalies réalisé à partir de la Patrologie et de trois manuscrits représentant chacun une version (*Masters, Princes and Merchants : The Social View of Peter the Chanter and his circle*, Princeton, 1970, t. 2, Appendix II, p. 256-261).

Pour son édition, M. Boutry est naturellement partie de la position soutenue par J. W. Baldwin, ce qui l'a conduite à éditer le texte long du *Verbum abbreviatum*. Mais, peu à peu, elle a découvert que trop d'éléments allaient contre l'hypothèse d'une antériorité de la tradition longue : répétitions fréquentes dans le texte long qui s'accordent mal avec le souci de brièveté affirmé par Pierre le Chantre, leçons erronées, corrections interlinéaires visant à reprendre les mots des traditions brèves, faible diffusion de la version longue par rapport à celle de la version brève.

Nous voici donc revenus, mais de façon clairement établie cette fois, à la position ancienne. L'édition du texte long a été faite d'après les quatre témoins connus : Paris, Sainte-Geneviève 250 ; Paris, Bibl. Mazarine 772 ; Vatican Reg. Lat. 106 ; Arras, BM 571 (643). Proches l'un de l'autre, ces deux derniers manuscrits procèdent certainement de la même source. Plus de cinquante manuscrits proposent la version brève. Entre eux existent de notables différences : nombre de chapitres, mention ou non du nom de l'auteur, présence ou non d'un prologue, variations dans l'explicit. Le *textus alter* n'existe que dans un seul manuscrit connu à ce jour : Melun, BM 17 (18), IV, 122 fol., en provenance de l'abbaye de Barbeaux, proche de la ville. Encore est-il amputé de quelques folios. Une douzaine de manuscrits contiennent des extraits divers du *Verbum abbreviatum*.

Pour une datation précise de l'œuvre, une étude de la tradition manuscrite de la version brève s'impose préalablement. Mais on peut fixer dès maintenant quelques dates repères. Ainsi Pierre le Chantre fait maintes allusions à Latran III (1179), à la mort de Grégoire VIII au très court pontificat (21 oct.-17 déc. 1187), à la prise d'Achon (Saint-Jean-d'Acre) par Saladin (1187). L'année 1187 peut donc être considérée comme *terminus a quo* du *Verbum abbreviatum*. Dans la *Summa de sacramentis* dont le *terminus a quo* a été fixé par J.-A. Dugauquier, son éditeur, en 1191/1192, Pierre le Chantre fait plusieurs allusions à un ouvrage antérieur, de même orientation, sans doute le *Verbum abbreviatum*. Celui-ci aurait donc été composé, au moins dans sa première version, entre 1187 et 1191/1192. Mais les remaniements n'ont pas manqué, on l'a vu. Certains ont pu être apportés au-delà même de la mort de Pierre le Chantre (1197) : un récit absent de la version brève donne à penser qu'au moment où le rédacteur du texte long l'introduit, Pierre le Chantre n'est plus de ce monde. Va dans le même sens le passage de la première à la troisième personne de l'indicatif présent, selon que l'opinion du maître est rapportée par les traditions, brève ou longue.

Si la rédaction et la composition de la version longue dans son ensemble ne sont pas de la main de Pierre le Chantre lui-même, il n'en reste pas moins que ce texte, tel qu'il vient d'être édité, porte sa marque et demeure son œuvre, notamment par l'utilisation massive de la version brève et le recours fréquent à la pensée et à l'autorité du maître.

En sa version longue, le *Verbum abbreviatum* est divisé en deux livres de longueur inégale : le premier compte quatre-vingt-huit chapitres (p. 3-605) ; le second soixante (p. 606-852). Le premier livre est surtout énumération et description de péchés. Après une introduction sur l'étude de l'Écriture et le devoir d'y éviter tout bavardage, des vices (orgueil, envie, avarice) et des comportements peccamineux sont analysés, la

simonie sous différentes formes y étant longuement traitée. On revient à une série de défauts plus sobrement analysés : taciturnité, bavardage, affections charnelles, inconstance, gourmandise, luxe ostentatoire, prodigalités.

Le second livre est plus positif avec une étude des vertus théologales (foi, espérance, charité) et cardinales (prudence, force, tempérance, justice). Autres vertus analysées : aumône, pureté de cœur, obéissance, magnanimité, miséricorde et œuvres de miséricorde (une dizaine de chapitres), la pénitence et ses divers éléments (contrition, confession, satisfaction). Avec la pénitence revient l'analyse de la gourmandise et de diverses formes de fornication. Le livre s'achève par quelques considérations eschatologiques : brièveté de la vie terrestre, peines de la géhenne, béatitude éternelle et joie des élus.

L'enseignement oral et écrit de Pierre le Chantre marqua le début du ^{xiii}^e siècle : Robert de Courson, Étienne Langton, Foulques de Neuilly, Thomas Chobham, Jacques de Vitry s'inspirent à des titres divers de sa théologie morale et pastorale. L'étude de son influence sera grandement facilitée par la présente édition d'une de ses œuvres majeures.

Après une vie professionnelle qui n'avait rien à voir avec l'histoire, Monique Boutry a repris et brillamment terminé par un doctorat ses études antérieures. Qu'elle soit félicitée et remerciée pour son patient et beau travail d'édition d'un texte à la tradition textuelle fort difficile. L'identification des sources est tout à fait remarquable, comme en témoignent, outre les notes infrapaginales, le récapitulatif de l'introduction (p. LIX-LXXIV) et les *Indices* (p. 863-90). On ne peut que l'encourager vivement à continuer... en éditant la version brève dont, répétons-le, elle a magistralement démontré l'antériorité et l'intérêt comme première mise par écrit du *Verbum abbreviatum*.

Jean LONGÈRE

LOBRICHON (Guy). *La Bible au Moyen Age*. Paris, Picard, 2003, 247 p. (Les médiévistes français, 3). – 34 €.

Ce volume rassemble quatorze études, parues entre 1984 et 2001. Trois d'entre elles, publiées d'abord en italien, sont pour la première fois accessibles en français. On saluera le choix de la jeune collection des « Médiévistes français » qui, au-delà de toute connotation nationaliste, rend déjà d'insignes services aux lecteurs d'expression française. Accompagné d'une bibliographie dite 'sommaire' et d'index (noms propres, citations bibliques, manuscrits), l'ouvrage est organisé autour de trois actions : lire la Bible, en user, la gloser. L'A. aborde différentes conjugaisons de cette trilogie, cueillies du ^{viii}^e au ^{xv}^e siècle, non sans prédilection pour la période haute. Malgré le caractère quelque peu artificiel de la répartition qu'ils imposent, ces verbes illustrent un triple rapport du Moyen Age à la Bible : polysémique, elle demande à être *lue* et appelle un effort d'intelligence ; 'poly-pratique', elle influence plusieurs domaines de la vie médiévale : l'art, le droit, la politique, la rhétorique *utilisent* la Bible à des fins autres que la transmission du message religieux ; enfin, la Bible est *glosée*, au sens le plus large, servant d'occasion à la transmission d'un message culturel qui l'intègre et la dépasse, la traduit, l'illustre et la diffuse sous des formes littéraires ou artistiques originales : ainsi les catéchèses en images de la *Bible des Pauvres* ou les paraphrases versifiées de Pierre Riga, autant que la célèbre Grande Glose des écoles.

Il faut attirer l'attention sur l'importance de l'avant-propos où sont discutés l'objet et la méthode de l'ouvrage. Par le choix même de la Bible comme objet du travail historique, l'A. reconnaît à cette dernière un rang prééminent parmi les fondamentaux de la culture médiévale. En préconisant une lecture historique des exégèses médiévales (le choix du pluriel est un programme, ici revendiqué), il entend montrer comment elles sont révélatrices, dans leur diversité, des attentes et des mécanismes idéologiques des sociétés qui les secrètent. En fait, c'est moins de la Bible, comme

forme écrite de la révélation chrétienne, dont il est question dans ce livre, que de l'image des groupes humains qui se forme en son miroir. Entre les pages de la *Sacra Bibliotheca* ont fleuri des littératures, des théologies, des versions du texte canonique, des images et des concepts qui sont autant de codes porteurs des intentions de ceux qui les forgèrent.

Cette insistance sur la validité de la littérature biblique, comme catalyseur d'une histoire à écrire, répond à ceux qui opposent, aujourd'hui encore, l'approche théologique du Moyen Âge, qualifiée de non historique, et son étude politique, économique ou sociologique, seule jugée digne des faveurs de Clio. En termes vigoureux, l'A. dénonce comme une « erreur » et un des « pires manquements à l'éthique de l'historien » le rejet de la littérature théologique hors du champ de l'histoire (p. 11-12) ; il rappelle qu'écarter la *Theologia* des anciens au nom de la science des modernes revient à se priver par *a priori* de quelques-uns des principes explicatifs de la réalité même, sous prétexte qu'ils s'écarteraient des modèles conceptuels de notre univers familier. Faut-il préciser que l'A. traite son objet avec une vraie liberté critique et évite sans peine les travers de l'apologétique dont il cherche précisément à dévoiler les ressorts intimes. Mais entraîné par la belle plume qu'on lui connaît, trempée par instants dans l'encrier de Georges Duby, il arrive qu'il se prenne à trop théâtraliser les situations décrites. Est-il besoin, par exemple, d'agiter l'ombre d'Ockham dès qu'un document rappelle qu'Adam aurait pu ne pas pécher (p. 236 : « On verse en plein Ockhamisme ») ? L'hypothèse fut envisagée bien avant le franciscain dont la marque est moins dans l'affirmation de la contingence des actes humains que dans celle de la relativité de leur valeur morale face à l'absolu de la puissance divine et à la dissolution des essences.

Qu'importe. A la brosse comme au pinceau, la fresque est vivante et solide. Elle contribuera à dissiper un malentendu : il est non seulement possible mais encore nécessaire de faire une analyse vraiment historique de la littérature théologico-biblique du Moyen Âge, sans réduire approches et méthodes à celles de la philologie ou à l'exposé d'un dogme, sorti de son contexte et de ce fait anachronique. C'est pourtant parce qu'elles font appel aussi à l'ensemble des paramètres de la science historique que ces études constituent une réussite qui force l'admiration et stimule l'émulation.

Martin MORARD

La memoria dei chiostrì. Atti delle prime Giornate di studi medievali. Laboratorio di storia monastica dell'Italia settentrionale, Castiglione delle Stiviere (Mantova), 11-13 ottobre 2001, a cura di Giancarlo ANDENNA, Renata SALVARANI. Brescia, CESIMB / Genova, Marietti, 2002, xi-306 p. (Studi e documenti / CESIMB, 1). – 14 €.

La pubblicazione, esito di una valida iniziativa attuata dal Centro Studi per la Storia degli Insediamenti Monastici Bresciani (CESIMB), è introdotta dagli interventi di Attilio Bartoli Langeli e Nicolangelo D'Acunto, « Gli archivi come fonti. Considerazioni sul metodo », in cui viene metodologicamente sottolineata la necessità di una descrizione sempre più capillare e sistematica dei fondi archivistici, soprattutto bassomedievali (edizioni, registazioni), finalizzata a incrementare nuove acquisizioni scientifiche nel campo della storiografia monastica. In calce è dunque allegato un adeguato *Questionario* ricognitivo, cui i giovani studiosi si sono ispirati per la stesura dei loro articolati e originali contributi.

Secondo partizioni geografiche generali, la prima sezione, riservata a « L'antica area subalpina », è aperta da A. Piazza, « *Custos cartarum omnia monasterii provideat movimenta*. Consapevolezze archivistiche e difesa della tradizione a Bobbio tra IX e XII secolo », dove emerge una diversa consapevolezza diacronica della comunità bobbiese, legata al glorioso fondatore san Colombano, rispetto alle potenzialità e alla

funzionalità dell'archivio, interpretato come fonte di memoria collettiva, oltre che meramente patrimoniale. Prosegue Cr. Sereno, « Il monastero femminile cistercense di san Michele d'Ivrea », che affronta varie tipologie di documenti, depositati in prevalenza presso l'Archivio di Stato di Torino. Sul versante canonico Cr. Andenna, « L'archivio di Santa Croce di Mortara : una difficile, quasi impossibile, ricostruzione », sottolinea un caso di difficile ricomposizione archivistica, determinato dai passaggi di osservanza, e aggravato dal trasferimento agli Archivi di Stato di Milano e Torino, posteriore alle secolarizzazioni napoleoniche.

Nella sezione « L'area Lombarda », A. Albuzzì, « Il *tabularium* delle benedettine di San Vittore nell'archivio privato Antona Traversi di Meda », prospetta uno dei rari esempi in cui, grazie all'acquisizione privata, avvenuta dopo le Soppressioni del 1798, sia stata ridotta la dispersione di un fondo monastico organico. Con P. Merati, « L'antico archivio del monastero dei Santi Cosma e Damiano di Brescia », viene proposto il fondo documentario di una istituzione femminile bresciana, sorta forse in epoca carolingia, che dopo il 1797 fu smembrato tra l'Archivio di Stato di Brescia e Milano. Lo studio di A. Baronio, « Documenti per la storia del monastero di San Benedetto di Leno », delinea sinteticamente alcuni percorsi di ricerca, documentari e archeologici, connessi con la fondazione longobarda di Leno, completamente demolita nel 1783. G. Gardoni, « Due monasteri benedettini della città di Mantova : Sant'Andrea e San Giovanni Evangelista nei secoli XI-XV. Un primo sondaggio », definisce una prima ricognizione presso l'Archivio di Stato di Milano e di Mantova e l'Archivio Storico Diocesano della medesima città, in relazione a due monasteri del sec. XI : quello maschile di S. Andrea, e quello femminile di S. Giovanni evangelista. E. Filippini, « Monastero e città : San Pietro al Po di Cremona », con una sottile analisi patrimoniale e prosopografica, affronta la situazione dei fondi appartenuti a un cenobio, sorto verso la metà del sec. XI, attualmente divisi in prevalenza tra gli Archivi di Stato di Cremona e Milano. R. Salvarani, « Santa Maria di Maguzzano : una comunità gardesana fra San Benedetto in Polirone e i vescovi di Verona », evidenzia il corpus documentario, disperso dopo il 1797 tra gli Archivi di Stato di Mantova e Milano, e la Biblioteca Civica Queriniana di Brescia. M. C. Rossi, « Prime note intorno al monastero di San Martino al Corneto e al suo archivio », mediante l'analisi di un inesplorato blocco di documenti dell'Archivio di Stato di Verona, tratteggia alcuni aspetti di una comunità di Umiliati, prima mista e poi femminile. L. Casazza, « Il fondo documentario del monastero di Santa Giustina di Padova. Composizione e caratteristiche », esamina la consistenza documentaria del prestigioso ente monastico che, dopo la Soppressione nel 1810, finì all'Archivio di Stato di Padova.

Nella terza sezione geografica, riservata a « L'area centro-meridionale », Fr. Salvestrini, « L'esperienza di Vallombrosa nella documentazione archivistica (sec. XI-XVI) », evidenzia come l'archivio della casa madre dell'ordine sia per lo più reperibile presso l'Archivio di Stato di Firenze. M. Intini, « La memoria di donne potenti : Conversano », sulla base di materiale edito, ricostruisce rapidamente le tappe di una fondazione femminile altomedievale, le cui badesse giocarono sempre un ruolo preponderante, soprattutto nel sec. XVII. V. De Fraja, « Un caso calabrese : l'archivio disperso di San Giovanni in Fiore e l'indagine di Nicola Venusto », inquadra infine la consistenza archivistica della comunità fiorentina attraverso il riordinamento settecentesco riportato in un registro della Biblioteca Provinciale di Matera.

L'ultima sezione, intitolata « Un'esperienza europea », è riservata a B. Bombi, « Gli archivi dei procuratori dell'Ordine Teutonico », che affronta la dispersione dell'originale archivio dell'ordine, trasferito nel sec. XIV da Roma ad Avignone presso la curia pontificia.

Nelle conclusioni di Giancarlo Andenna, « Problemi del ricordare nella storia dei monasteri "lombardi" de Medioevo », l'A., oltre a riconoscere validità dei recenti strumenti elettronici, insiste sull'ineludibile apporto dell'interpretazione storica per il progresso di una conoscenza storica, poliedricamente sfaccettata. Nelle due *Appendici* (p. 277-280) riferisce quindi, in forma esemplificativa, i risultati di una iniziale ricerca presso l'Archivio di Stato di Novara.

Nella confezione del volume sarebbe comunque stata auspicabile una cura maggiore nella redazione degli *Indici* (p. 283-306), in realtà ridotti a un unico elenco di nomi, luoghi e categorie istituzionali, in cui sono peraltro malamente incorporate anche le fonti archivistiche. Si segnalano infatti numerose omissioni, e una certa difficoltà nell'indicazione formale e univoca delle singole voci.

Simona GAVINELLI

TOOMASPOEG (Kristjan). *Les Teutoniques en Sicile (1197-1492)*. Rome, École française de Rome, 2003, x-1011 p., 38 tabl., 28 fig., 16 pl. h.t. (Coll. de l'École française de Rome, 321). – 83 €.

L'histoire des ordres militaires connaît un renouveau marqué. La publication de la thèse de Kristjan Toomaspoeg en est certainement un des témoignages les plus forts, qui fait honneur à la fois à son auteur et à son maître Henri Bresc. Consacré à la commanderie sicilienne de l'ordre teutonique, cet ouvrage de plus de mille pages est une somme exhaustive sur le sujet et riche de perspectives sur un plan plus général, particulièrement sur la Sicile médiévale et sur l'ordre lui-même, sur lequel l'A., en 2002, a livré, avec la collaboration d'Annliese Nef, la seule synthèse en français : il n'y a plus de raison que l'ordre teutonique demeure méconnu en France, surtout si l'on y ajoute les travaux récents de Sylvain Gouguenheim et ceux, à venir, de Mathieu Olivier.

Le livre est classiquement divisé en trois parties, correspondant aux trois grandes périodes que l'A. distingue dans l'histoire de l'établissement teutonique en Sicile (1197-1291, 1292-1391, 1391-1492). Cet établissement prit la forme institutionnelle d'un bailliage de l'ordre ; le nom sous lequel son siège de Palerme est connu, la *Magione* (c'est-à-dire la Maison), a servi à le désigner : ici comme sous la plume de l'A., les termes de « bailliage » et de « Magione » sont entendus comme renvoyant à l'établissement tout entier.

Fondé à Acre en 1190 par des marchands de Brême et de Lübeck, l'hôpital Sainte-Marie des Allemands ne prit son autonomie par rapport à l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem qu'en 1198. Entre-temps, en juillet 1197, l'empereur Henri VI, roi de Sicile par son mariage et sur le point de s'embarquer pour la Terre sainte, avait doté l'ordre teutonique encore embryonnaire du monastère de la Sainte-Trinité de Palerme retiré aux cisterciens. Son intention était certainement de créer une base pour les croisés et un relais pour sa propre autorité en Sicile. Sa mort précoce (septembre 1197) laissa son fils mineur. Devenu l'empereur Frédéric II, celui-ci ne s'appuya sur l'ordre teutonique qu'après son départ pour l'Allemagne : c'est lui cependant qui établit les bases juridiques et économiques de la Magione, alors que les papes s'en préoccupaient assez peu. La période d'instabilité qui suivit la mort de Frédéric II (1250) montra la souplesse des teutoniques siciliens dans leurs rapports avec les autorités. Même la substitution de Charles d'Anjou à Manfred ne leur causa aucun dommage, le nouveau maître de la Sicile confirmant à son tour leur patrimoine. Le véritable choc fut la chute d'Acre en 1291 : replié à Venise puis à Marienburg (1309), l'ordre teutonique se trouva une nouvelle mission en Prusse et en Livonie, et abandonna peu à peu ses possessions de Méditerranée (bailliages de Sicile, de Pouille, de Chypre, de Roumanie), privées de leur rôle de base arrière de la Terre sainte. Assuré par des visites apparemment régulières, le contrôle du bailliage de Sicile fut néanmoins rendu de plus en plus difficile au fil du temps. Dépendant à partir de la décennie 1360 du maître d'Allemagne (dans le cadre du *Welschland*), lui-même soumis au grand maître de l'ordre, les teutoniques siciliens semblent en effet avoir connu un isolement croissant. C'est assez logiquement que, dès le début du xv^e siècle, les rois aragonais de Sicile essayèrent de s'approprier leurs possessions. Les pages très vivantes que consacre l'A. à la fin de l'ordre en Sicile et au rôle du sulfureux dernier commandeur, Heinrich de Hoemeister, sont parmi ses meilleures (p. 300-314). Avec la

complicité active des papes Innocent VIII et Alexandre VI et sans véritable résistance de la part des autorités de l'ordre, la Magione fut intégrée en 1495 dans le patrimoine royal, tout en y gardant un statut particulier qu'elle conservera jusqu'à l'unification de l'Italie au XIX^e siècle.

L'intérêt principal du livre est cependant ailleurs, dans la reconstitution minutieuse du patrimoine des teutoniques en Sicile et aux modalités de sa gestion. Implantés à la fois dans les grandes villes (Messine, Agrigente et surtout Palerme, où ils possèdent un véritable quartier), ils détiennent également un grand nombre de possessions rurales, aussi bien des maisons dans les bourgs que de grandes entreprises agricoles. Ce patrimoine considérable est constitué dans les premières décennies du XIII^e siècle et enrichi au siècle suivant ; c'est encore en gros celui qui est réuni au domaine royal (sept fiefs, cinq domaines agricoles, seize groupes de possessions urbaines). L'A. a remarquablement étudié sa mise en valeur, à travers notamment les contrats de location qui ont survécu en assez grand nombre. Au XIII^e siècle, la seule culture bien attestée est la vigne, confiée à des métayers moyennant d'abord une partie de la récolte puis, devant l'impossibilité à l'écouler, un loyer en argent. Le siècle suivant, mieux documenté, montre des ressources importantes en matière de céréaliculture et d'élevage. Au fond, conclut l'A., la Magione se présente comme une entreprise de perception de rentes, combinant la location emphytéotique des terrains urbains et suburbains et, à partir du XIV^e siècle, la concession des installations agricoles à des entrepreneurs contre des cens en argent. L'objectif ne semble pas avoir été le profit (le bailliage de Sicile ne contribuait que fort peu aux finances de l'ordre) mais l'autosuffisance.

À partir d'une documentation forcément inégale, l'A. a étudié avec bonheur le personnel teutonique de Sicile. La chute d'Acre constitue évidemment une nette césure. Jusque-là principale base arrière de l'ordre, la Magione abrite alors sans doute entre sept et neuf frères. En 1290-1291, on dénombre une vingtaine de frères, mais ils sont en transit vers Acre. Mis à part pour les commandeurs, la durée de séjour est brève, généralement moins d'un an ; les frères proviennent surtout de Hollande (à la fin du XIII^e s.) puis de Rhénanie et de Hesse. Aux XIV^e et XV^e siècles, le nombre des frères diminue, jusqu'à se révéler insuffisant (de trois à cinq). Insuffisant à tous points de vue : les dépravations du dernier commandeur semblent partagées par ses rares subordonnés et n'auraient pas déparé dans les accusations lancées contre les templiers : de ce point de vue, le dernier chapitre, consacré à la vie quotidienne des teutoniques en Sicile, n'est pas le moins intéressant. La gestion du patrimoine se trouve influencée par cette pénurie d'hommes : elle est de plus en plus complètement confiée à des personnes extérieures. À cet égard, on admirera la façon dont l'A. étudie l'entourage de l'ordre : aux XIII^e et XIV^e siècles, une confrérie réunit les personnes liées aux teutoniques (particulièrement des notaires). Étant donné la faiblesse numérique des frères, la confrérie est une nécessité incontournable, et ses membres, autorisés à porter sur leurs vêtements une demi-croix, sont appelés à participer à la gestion du patrimoine. À partir de la fin du XIV^e siècle, la confrérie perd son importance, mais les employés locaux demeurent un rouage essentiel de l'organisation teutonique en Sicile. Par ailleurs, la constitution d'un réseau d'églises locales, confiées à des chapelains indigènes, et les activités de charité de l'ordre, propriétaire de plusieurs hôpitaux, assurent la continuité des rapports entre les frères et la population sicilienne.

Le cœur de la thèse (régulièrement illustrée de cartes) est suivi d'une ample bibliographie (p. 435-451) et d'une liste prosopographique des frères ayant séjourné en Sicile (p. 455-484), qui compte 261 notices. Une vingtaine de documents « retenus comme représentatifs de l'histoire diplomatique de la Magione des Teutoniques » sont présentés et publiés, de façon remarquable (p. 487-553). Plus de 1 100 documents, datant de 1116 à 1796 (mais dont la quasi-totalité de la fin du XII^e à la fin du XV^e s.), sont analysés sous forme de régestes (p. 555-905) et témoignent de l'ampleur des investigations de l'A., aussi bien dans les fonds siciliens que dans les archives de l'ordre, partagées entre Vienne et Berlin. Un cahier photographique apporte au propos de l'A. un complément bienvenu.

En dépit de quelques maladresses de style ponctuelles et de coquilles un peu trop nombreuses pour une publication de cette qualité, cette somme magistrale laisse évidemment dans un état de profonde admiration. Le seul point sur lequel le lecteur sera peut-être en désaccord avec l'A. concerne l'appréciation du rôle joué par les teutoniques dans l'histoire du royaume de Sicile : il ne semble nullement acquis en effet qu'ils aient eu une grande importance dans le domaine politique et militaire (p. 429-430). Leur action est très rarement signalée et leurs rapports avec la royauté sont le plus souvent inexistant : comment, d'ailleurs, un si petit nombre de frères, d'origines variées et animés par la perspective d'un séjour très bref en Sicile, auraient-ils pu s'impliquer fortement dans la vie troublée du royaume, sinon dans le but de préserver leur patrimoine, ce qu'ils surent au demeurant parfaitement réaliser ? A cet égard, l'A. aurait pu esquisser, avant sa conclusion générale, une comparaison avec les autres ordres, notamment les hospitaliers qui, à certaines époques, comme sous Charles d'Anjou, jouèrent, eux, un véritable rôle ; il est vrai que l'A. a publié, en 2003, une étude sur les templiers et les hospitaliers en Sicile, à laquelle on se reportera. Ce n'est en rien, cependant, critiquer son travail exemplaire que de tirer à ce sujet des conclusions différentes de la riche documentation qu'il a si généreusement mise à la disposition de tous : tout au plus peut-on juger que, légitimement absorbé par son sujet, il a peut-être surévalué l'importance des teutoniques dans l'histoire politique si troublée de la Sicile de la fin du Moyen Âge.

Xavier HÉLARY

BOURDUA (Louise). *The Franciscans and Art Patronage in Late Medieval Italy*. Cambridge, Cambridge University Press, 2004, xiv-242 p., 74 ill. — £ 55.00, \$ 75.00.

Nonostante la genericità del titolo, il volume di Louise Bourdua è dedicato specificamente alle modalità di finanziamento delle opere d'arte e d'architettura utilizzate, tra XIII e XIV secolo, in relazione agli edifici sacri francescani appartenenti alla cosiddetta 'Provincia di Sant'Antonio' (comprendente grossomodo i territori delle attuali regioni italiane del Veneto, del Friuli e del Trentino-Alto Adige). Dopo un'introduzione a carattere metodologico, l'autrice affronta tre studi di caso che prendono in considerazione le chiese di San Fermo Maggiore a Verona, San Lorenzo a Vicenza e Sant'Antonio a Padova, ponendo enfasi soprattutto sulle diverse modalità di interazione tra i conventi e i committenti laici coinvolti nelle iniziative di incremento del decoro dei singoli luoghi di culto.

L'analisi di questi tre contesti (che si rivelano caratterizzati ciascuno da soluzioni differenti) offre l'opportunità di riflettere su alcuni aspetti che sono a tutt'oggi relativamente poco indagati, quali le forme di sostentamento dei conventi mendicanti e la gestione pratica delle spese che venivano sostenute nella costruzione e decorazione di grandi apparati monumentali. Il fenomeno per cui, nel corso del Duecento, l'aspetto povero e dimesso delle primitive sedi minoritiche e le precise disposizioni dell'Ordine contro la propagazione del lusso vengono abbandonate in favore di edifici che, per dimensioni e ricchezza d'arredi, assomigliano sempre più alle tradizionali abbazie, rimane infatti tuttora da indagare sotto diversi punti di vista. Tra le questioni pendenti c'è innanzitutto da considerare in che modo comunità che si dichiaravano mendicanti, ossia nullatenenti sul piano giuridico, erano concretamente in grado di gestire beni mobili e immobili ottenuti in seguito a donazioni *inter vivos* e lasciati testamentari da parte di privati ; in secondo luogo, c'è da chiedersi secondo quali criteri denari e proprietà potevano essere investite nella realizzazione di opere d'arte ; infine, è necessario valutare in virtù di quale motivazione si poteva ritenere tale forma di investimento equivalente a una delle tradizionali opere di misericordia.

La casistica illustrata nel volume pone in evidenza come risposte diverse potessero essere date a contingenze analoghe. L'esempio della decorazione dell'arco trionfale e

del transetto settentrionale della chiesa superiore di San Fermo Maggiore a Verona permette innanzitutto di ridimensionare l'ipotesi espressa nel 1983 da Dieter Blume¹ secondo il quale la decorazione delle parti più nobili delle chiese conventuali francescane del Trecento rispondeva a una precisa volontà di autopromozione da parte dell'Ordine e si caratterizzava ogni volta come una riproduzione o un adattamento della decorazione della Basilica superiore di Assisi. La soluzione veronese, che colpisce per la singolarità della sua articolazione e delle scelte iconografiche, pone in evidenza, per converso, come la concezione del programma dovesse nascere dall'interazione tra soggetti diversi, nella fattispecie un benefattore laico (Guglielmo da Castelbarco) e un frate minore (Daniele Gusmerio), di cui è documentato il ruolo di guardiano del convento nel 1318-1319. Entrambi i personaggi furono raffigurati specularmente sull'arco trionfale, in ginocchio e nell'atto di raccomandarsi alla clemenza divina celebrando al contempo i propri meriti di benefattori, secondo una formula che è spesso utilizzata nel Trecento nella rappresentazione di un testatore e di un suo erede o fedecommissario.

Anche sulla base di questa soluzione figurativa, che esibisce i due principali soggetti del finanziamento dell'impresa decorativa in un punto di massima visibilità all'interno dello spazio sacro, l'autrice si interroga sulla natura del rapporto tra i due personaggi e la utilizza per ridefinire la cronologia del ciclo, che è stata oggetto negli ultimi anni di un ampio dibattito. L'iscrizione *Mille trecente quatorda/vitras, picturam, navem, corum et alia plura offert tibi Criste Daniel pauperculus*, che si leggeva un tempo al di sotto del ritratto di Gusmerio, ha suggerito alternativamente una data 1314 o 1340: tuttavia, la presenza dell'immagine di Ludovico da Tolosa con il capo cinto dall'aureola indica comunque una data successiva al 1317, mentre il 1320, anno di morte del Castelbarco, dovrebbe costituire il *terminus ante quem*. D'altra parte, se fosse possibile dimostrare che tale grandiosa iniziativa di decorazione è stata finanziata per via testamentaria, dovremmo supporre necessariamente un'esecuzione dopo il 1320. L'atto di ultima volontà del committente (dettato il 13 agosto del 1319) non offre tuttavia chiare indicazioni in questo senso: l'elezione di sepoltura privilegia la chiesa dei Domenicani, numerosi lasciti *pro anima* vengono disseminati tra numerose istituzioni della città di Verona e del suo territorio, ma nulla sembra giustificare il suo contributo al ciclo di San Fermo, che per converso è dichiarato esplicitamente dal suo ritratto che offre a Dio il modello della chiesa. L'ostentazione e la disinvoltura della soluzione iconografica adottata fa il pari con l'ardita collocazione della tomba sopra l'ingresso del convento di Sant'Anastasia, che costituiva all'epoca un *unicum* assoluto (il sepolcro che sovrasta il portale di Santa Maria Antica è sicuramente posteriore, giacché la critica lo attribuisce ormai non più ad Alberto I, † 1301, bensì a Cangrande I della Scala, † 1329²). Come si spiega poi il fatto che l'iscrizione sembri indicare piuttosto in fra' Daniele Gusmerio il vero e proprio donatore delle finestre invetriate, degli affreschi e dei lavori architettonici nella navata e nel coro?

Sebbene non si abbiano indizi sufficienti per ricostruire esattamente la vicenda, la mia impressione è che le cose siano andate nel modo che provo qui ad illustrare. Appare evidente che l'insieme dei lavori finanziati in San Fermo deve aver comportato una spesa piuttosto ingente, tanto da rendere possibile l'inserimento della rappresentazione di un privato cittadino in una collocazione così nobile. La testimonianza risalente al 1321, da cui si apprende che i fedecommissari del Castelbarco affidarono a Gusmerio e a un suo confratello l'incarico di recarsi dal Doge di Venezia per ottenere la restituzione di un prestito di 20 000 fiorini che dovevano essere destinati alla riparazione delle *male ablata* (ossia dei guadagni ottenuti con l'usura), indica abbastanza chiaramente da quale fonte si deve essere attinto per l'abbellimento della chiesa

1. Dieter BLUME, *Wandmalerei als Ordenspropaganda. Bildprogramme im Chorbereich franziskanischer Konvente Italiens bis zur Mitte des 14. Jahrhunderts*, Worms, 1983.

2. Maria Monica DONATO, «I signori, le immagini e le città. Per lo studio dell'«immagine monumentale» dei signori di Verona e di Padova», in *Il Veneto nel Medioevo. Le signorie trecentesche*, Verona, 1995, p. 381-454, in part. 389-393.

francescana veronese; era infatti tutt'altro che infrequente che le somme derivanti da prestiti feneratizi, anziché essere restituiti alle persone che erano state vittime dell'usura (come avrebbero previsto le disposizioni canoniche), venissero spese dagli esecutori testamentari per finanziare opere di carità e, forse anche più frequentemente, interventi di abbellimento degli edifici sacri. I singoli conventi avevano spesso ottenuto speciali concessioni papali circa la possibilità di incamerare le *male ablata*, com'era avvenuto ad esempio a Siena già nel 1243 o a Lucca nel 1259, suscitando la reazione risentita del clero secolare; nel caso in cui il denaro fosse stato utilizzato, anziché in una delle tradizionali forme di beneficenza, per opere di edilizia (*pro fabrica*), per la manutenzione di un edificio (*pro reparatione*) o per il suo abbellimento (*pro ornamentis*), la parrocchia di appartenenza del testatore e la curia vescovile non avrebbero potuto reclamare neanche la percentuale che spettava loro come *canonica portio* sulle disposizioni indistinte per *piae causae*, giacché la committenza di opere d'arte e d'architettura rientrava nella categoria dei lasciti destinati all'aumento del culto divino (che, secondo i canonisti mendicanti, non potevano essere soggetti ad alcuna diminuzione). Non è dunque improbabile che, conformemente a questo modello, i guadagni illeciti del Castelbarco siano stati impiegati per la realizzazione di un'opera grandiosa che doveva manifestare agli occhi di Dio e degli uomini i suoi meriti spirituali: il denaro estorto ad usura, anche se non era stato effettivamente restituito (si trattava, del resto, di un'operazione molto difficile da realizzare), era stato indirizzato a un fine nobile come l'incremento del decoro della chiesa di quei santi uomini, e Gusmerio, che era riuscito a recuperare e rendere disponibile la somma, non era meno degno del testatore di essere raffigurato in bella vista nell'edificio³.

Meglio attestata è la committenza testamentaria del portale di San Lorenzo a Vicenza, finanziato con un lascito specifico di Pietro da Marano detto *il Nan* († *ante* 1341), un personaggio influente della signoria scaligera, anch'egli profondamente coinvolto in attività usuarie, che dettò le sue ultime volontà nel 1340 e designò fedecommissari due procuratori di San Marco a Venezia e due frati minori, Pace da Lugo e Tomaso da Camerino. La conservazione dei registri di esecuzione (una tipologia di documento che meriterebbe di essere investigata più a fondo, soprattutto da parte degli storici dell'arte) permette in questo caso di seguire puntualmente le vicende dell'esecuzione e del finanziamento del cantiere scultoreo diretto da Andriolo de' Santi tra il 1 agosto 1342 e il 4 gennaio 1345. La documentazione pone in evidenza il coinvolgimento di numerosi attori nella realizzazione e concezione compositiva e iconografica del portale, ivi compreso un frate minore che partecipò come lavoratore manuale.

Le ultime iniziative di committenza che vengono esaminate nel dettaglio, quelle della Cappella di San Giacomo al Santo di Padova e dell'Oratorio di San Giorgio nelle immediate vicinanze della Basilica, riguardano ambienti architettonici pressoché autonomi e investiti di significati e destinazioni funzionali molto complessi. In questi casi non è più l'ansia di una singola persona per la propria sorte nell'aldilà ad essere espressa, bensì l'intervento di interi gruppi familiari che ambiscono a creare, oltre a un luogo specifico associato con la commemorazione dei propri membri, anche uno spazio di rappresentanza e di autocelebrazione collettiva. Siamo ormai in un momento avanzato del sec. XIV e occorre forse interrogarsi sulla validità della proposta di Samuel K. Cohn⁴, che intravede nel passaggio dall'enfasi sulla commemorazione individuale alla rappresentazione di gruppo tra gli inizi e la fine del Trecento un risultato dell'irrigidimento della struttura familiare in seguito al crollo demografico dovuto alle diverse ondate di peste a partire dal 1348.

3. Su questo punto, mi permetto di rimandare a due miei lavori: Michele Bacci, « *Pro remedio animae* », *Immagini sacre e pratiche devozionali nell'Italia centrale (secoli XIII e XIV)*, Pisa, 2000, p. 240-251, e Id., *Investimenti per l'aldilà. Arte e raccomandazione dell'anima nel Medioevo*, Roma-Bari, 2003, p. 111-120.

4. Samuel K. COHN, *The Cult of Remembrance and the Black Death. Six Renaissance Cities in Central Italy*, Baltimore-London, 1992.

Il volume, nel complesso, fornisce una campionatura interessante delle modalità di coinvolgimento dei frati minori nelle iniziative artistiche e architettoniche. Nelle conclusioni, l'A. si interroga sulla possibilità di adottare questi casi come modelli generali per la comprensione delle forme di committenza in seno alle chiese dell'Ordine. Giustamente si pone in evidenza come l'unico denominatore comune consista in una sostanziale « simbiosi » tra l'apporto dei frati e quello dei laici, che prevede a seconda dei casi diverse modalità di interazione, ora equilibrate, ora sbilanciate verso l'una o l'altra parte : se in alcuni contesti più evidente è l'intervento diretto da parte del clero beneficiario anche relativamente alle scelte programmatiche e iconografiche (Verona e Vicenza), in altri (Padova) il margine di manovra dei privati benefattori sembra molto ampio, se non assoluto. In tutto questo bisogna tener conto, tuttavia, di alcuni fattori : a condizionare l'interesse dei frati nei confronti delle iniziative artistiche erano innanzitutto elementi come l'importanza, la sontuosità e il valore economico delle opere, nonché la posizione che avrebbero occupato in relazione all'articolazione gerarchica che vigeva all'interno degli spazi sacri ; evidentemente la comunità mendicante avrebbe vigilato con più attenzione sui soggetti e sulle decorazioni che dovevano decorare il presbiterio, il coro o il portale maggiore, piuttosto che su quelli che andavano ad abbellire la navata al di qua del tramezzo, ossia la zona riservata ai non chierici. In quest'ultima, a giudicare dal disordine con cui si susseguivano affreschi votivi, altari, edicole, baldacchini, sepolcri, lastre terragne e capelle, ai laici doveva essere lasciata una notevole libertà d'intervento.

Michele BACCI

KRAFL (Pavel). *Synody a statuta olomoucké diecéze období středověku / Middle Age Synods and Statutes of the Diocese of Olomouc*. Prague, Historický ústav Akademie věd České, 2003, 274 p., 24 pl. h.t. (Opera Instituti Historici Pragrae, Series B, vol. 2).

Il n'est pas exagéré de dire que l'historiographie tchèque attendait cette publication depuis plus de deux siècles. La dernière édition des statuts synodaux d'Olomouc, due à A. Th. Fasseau, remontait en effet à 1766 et, depuis lors, leur étude était restée en jachère. Le mérite de Pavel Krafl est de réparer cette injustice et de montrer quel intérêt présente l'histoire de ce diocèse morave trop souvent négligé au profit de ceux, plus prestigieux, de Wrocław ou de Prague.

L'ouvrage se compose de deux parties. L'édition proprement dite est précédée d'une copieuse introduction d'une centaine de pages, qui se propose de cerner les banalités et les singularités des synodes moraves en les replaçant dans la longue tradition synodale du Moyen Âge latin. Le profil d'Olomouc, un diocèse ancien – il fut refondé en 1063 – et vaste puisqu'il comptait quelque 600 paroisses, apparaît à cet égard sensiblement différent de celui de Prague. La pratique synodale s'y révèle d'abord plus précoce : l'A. démontre de manière tout à fait convaincante sur la base d'indications éparses que l'évêque Bruno de Schauenburg fut le premier à en tenir régulièrement dès les années 1250. Cette activité synodale se codifia peu à peu sous l'influence de la métropole, Mayence, dont les statuts inspirent les premiers conservés en Moravie, ceux de 1282. L'intermittence n'en reste pas moins la règle tout au long du XIV^e siècle, au cours duquel les synodes ne sont guère convoqués que tous les trente ans, en général autour de la Saint-Maurice ; les archevêques de Prague, devenus métropolitains d'Olomouc en 1344, s'en émurent, sans parvenir toutefois à y faire introduire le rythme (bi)-annuel en usage dans leur diocèse. Autre originalité morave, une certaine itinérance semble avoir prévalu, en l'absence d'une capitale incontestée : tout autant que le siège de l'évêché, Kroměříž, Vyškov ou encore Brno furent régulièrement choisis pour accueillir les synodes. Enfin, le XV^e siècle si néfaste au diocèse de Prague n'apporta là aucun changement notable. La ville et la région d'Olomouc, dominées qu'elles étaient par le patriciat allemand, refusèrent d'adhérer

au hussitisme, de sorte que des synodes catholiques purent s'y tenir sporadiquement jusqu'au début de l'époque moderne.

Suit l'édition critique des sources, constituées pour l'essentiel des statuts synodaux auxquels l'A. a joint diverses lettres afférentes. Chemin faisant, l'éditeur débusque les faux qui s'étaient glissés dans les éditions anciennes, rectifie des datations erronées ou hasardeuses que l'historiographie tenait jusque-là pour acquises (comme la date de 1312 avancée sans preuve au sujet du synode convoqué au début des années 1310 par l'évêque Pierre II) et porte à notre connaissance au moins trois nouveaux documents (les statuts des synodes de 1282 et de 1461 ainsi que la lettre de convocation pour le synode de 1498). En l'état, cette documentation se révèle trop discontinue pour ne pas être grevée de lacunes ; rien n'y est dit par exemple des sermons ni des autres actes liturgiques qui accompagnaient la tenue de chaque synode. L'ensemble n'en constitue pas moins une mine d'informations d'autant plus précieuse que, pour le reste, on dispose de fort peu de sources normatives concernant l'histoire médiévale de ce diocèse. Sa lecture permet notamment de saisir les voies par lesquelles les règles générales établies plus tôt dans le reste de l'Église latine ont été appliquées en Moravie. Certaines singularités, qu'il s'agisse des problèmes pratiques que posait la coexistence de populations slaves et germanophones aux confesseurs (p. 126) ou de la lutte contre l'hérésie hussite toute proche (p. 176-177), se laissent aussi facilement percevoir et réservent ici ou là quelques surprises ; ainsi de l'obligation faite, en 1461, aux curés d'expliquer à leurs ouailles l'importance et la dignité de la confirmation, indice d'une pastorale adaptée à ce sacrement dont on connaît peu d'équivalents ailleurs. Ce seul exemple montre quel profit on trouvera à se plonger dans un ouvrage que l'index thématique et le résumé en anglais achèvent de rendre parfaitement maniable, ignorât-on la langue de Jean Hus.

Olivier MARIN

BASCHET (Jérôme). *La civilisation féodale. De l'an mil à la colonisation de l'Amérique*. Paris, Flammarion, 2004, 565 p. (Aubier. Collection historique). – 28,50 €.

C'est une puissante fresque que dessine ici l'auteur et sur un temps plus long encore que le titre ne l'annonce. Pour deux raisons. D'abord parce que J. Baschet consacre un vigoureux chapitre au haut Moyen Âge, théâtre de la formation et de l'essor de la chrétienté féodale ; d'autre part et surtout parce que l'A., adoptant l'idée de J. Le Goff d'un long Moyen Âge qui dure en fait jusqu'à la Révolution industrielle, en a lui-même vérifié la pertinence *in situ*, grâce à une longue expérience d'enseignement au Mexique, dans cette Amérique centrale ou méridionale, terres de colonisation européenne au XVI^e siècle où justement ont été exportées les structures mêmes qui se sont transmises, sans bouleversement ni remises en question idéologiques majeurs, jusqu'aux XVIII^e-XIX^e siècles. Deux parties s'individualisent dans l'ouvrage, l'une est plus chronologique, la seconde plus thématique.

L'A. étudie d'abord la mise en place de l'ordre seigneurial et de l'Église chrétienne, institution dominante du féodalisme puis, à partir de 1492, l'exportation du modèle dans le Nouveau Monde. La deuxième partie revient sur les structures fondamentales de la société médiévale autour des grandes catégories de l'entendement humain que sont le temps, l'espace, et celles, plus spécifiques, qu'a progressivement élaborées l'Église d'Occident : la logique du salut, le corps et l'âme, la parenté spirituelle et les attitudes du chrétien devant les images.

C'est dire que sont réexaminées ici, à la lumière des travaux les plus récents et les plus variés, les grandes questions anciennes ou plus récentes débattues par la recherche. Y a-t-il eu une mutation vers l'an mil ? Comment définir le féodalisme ? Le concept est-il adéquat pour couvrir des structures aussi complexes, aussi plastiques et d'aussi longue durée ? Reste-t-il fondé, comme on l'a longtemps pensé, d'en percevoir le déclin aux deux siècles du Moyen Âge ou au moins dès la Renaissance si c'est au prix d'anachronismes graves induits par les postulats du XIX^e siècle. Il est bon de rappeler

en effet les conceptions que la toute jeune histoire de ce siècle avait imposées, ne serait-ce que pour justifier le découpage des grandes périodes de l'Europe. Elle liait la sortie de la barbarie et de l'obscurantisme et le passage aux temps modernes à plusieurs facteurs : à la « montée de la bourgeoisie » et des villes qui se dessine dès les ^x^e-^{xii}^e siècles, à l'affermissement des États perceptible, pour ne parler que de la France, dès les derniers siècles du Moyen Âge, ou encore à la poussée bientôt triomphante de la culture profane voire laïque. Méfions-nous des tentations de la téléologie, nous dit l'A. Qui ne serait d'accord ?

En fin de compte c'est la vieille image d'un Moyen Âge de stagnation et d'obscurantisme qui est de nouveau mise en pièces grâce à une reconsidération de ce que sont vraiment les structures dites féodales, l'Église, la *Christianitas*, l'État, le capitalisme. Il fallait tout embrasser : le politique, le juridique, le social, le technique, l'idéologique, le culturel, l'artistique. La démonstration est d'autant plus convaincante que l'A. reste constamment attentif au jeu complexe des forces en présence. La cohabitation des trois ordres n'exclut ni la complicité ni la concurrence ni les conflits : il serait dérisoire de nier les tensions par exemple entre la monarchie, la noblesse et l'Église qui reste incontestablement « l'opérateur décisif et l'intermédiaire obligé entre les hommes et Dieu » dans un système de représentation où l'on n'avait qu'à attendre la fin du monde et l'au-delà. L'A. suit également pas à pas les procédures d'exclusion de l'institution ecclésiale, au fur et à mesure du renforcement de sa hiérarchie et de sa puissance, à l'égard de tous ceux qui, dans le peuple chrétien, contestent et s'écarternt (les hérétiques ou les sorciers) ou sont exclus d'office (les juifs). Le but était, en évitant de confondre les accidents et la substance, la conjoncture et les structures, de montrer la résultante des forces. Tout prouve au total que les sociétés médiévales sont dynamiques et que les tensions qui les traversent sont gérables. La souplesse, l'adaptation expliquent leur longévité même et finalement leur succès puisque, animé d'une religion à vocation universelle, c'est cet Occident médiéval qui renverse à son profit l'équilibre des premiers siècles entre lui et les autres puissances méditerranéennes qu'étaient le monde byzantin et le monde musulman, et s'élance, toujours animé d'antiques idéaux de croisade et de conversion universelle sous-tendus par les schémas eschatologiques, à la conquête coloniale du monde. Plus tard seulement il se convertit, invente le capitalisme et une nouvelle « configuration du temps » dont découle précisément ce que nous appelons l'Histoire.

Cette vaste synthèse sans notes est accessible à un large public ; elle renvoie à une bibliographie riche et, à la mesure des perspectives elles-mêmes, très curieuse des autres périodes de l'histoire et des autres disciplines. Elle ouvre en particulier sur le Nouveau Monde des échappées peu familières aux médiévistes. Ajoutons que le livre est accompagné d'un dossier de reproductions – de qualité moyenne – mais dont le commentaire est parfaitement intégré dans la démonstration d'ensemble.

Paulette L'HERMITE-LECLERCQ

CHAUVIN (Benoît). *Marquette-lez-Lille. A la découverte de l'abbaye de la comtesse Jeanne*. Marquette-lez-Lille, Ville de Marquette-lez-Lille, 2002, 476 p., 150 ill. – 19 €.

La *Revue Mabillon* ne peut que se réjouir de la qualité exceptionnelle de cette publication due à Benoît Chauvin du CNRS. L'abbaye féminine de Marquette-lez-Lille appartenant à l'ordre de Cîteaux a été fondée *ca* 1228 par la comtesse Jeanne de Flandre. À la mort de son mari, elle s'y est retirée, y est morte sous l'humble habit de novice en 1244 et s'y est fait enterrer aux côtés de son premier mari, Ferrand de Portugal. Ce monastère bien doté, prestigieux, dont les abbesses comptèrent au cours des siècles et jusqu'à la Révolution parmi les plus grands noms de France, a totalement disparu, victime du vandalisme révolutionnaire, puis de la vente des biens du clergé et de l'industrialisation des ^{xix}^e-^{xx}^e siècles, au point que l'ensemble des

bâtiments médiévaux et des beaux aménagements de l'époque moderne se trouve actuellement enseveli sous la zone industrielle qui a exploité le site remarquable d'une plaine en bordure de la rivière navigable de la Deule, dans la zone périurbaine de Lille.

Saluons la conjonction de volontés qui a abouti à la parution de cet ouvrage grand format, de 476 p., pourvu de 150 illustrations. Il n'aurait pu voir le jour sans le soutien moral et financier du maire de la commune de Marquette, du président de la communauté urbaine de la métropole de Lille, de généreux mécènes et surtout du savoir-faire de l'auteur, maître d'œuvre qui avant d'écrire ce livre avait fait paraître, en 2000, une *Étude préalable sur le bâti disparu de l'abbaye de Marquette*, en 4 vol., déposée à la mairie de la commune. Pour donner une idée de l'intérêt de cette publication, suivons le plan.

Le tiers de l'ouvrage est une recension des sources de toute époque – depuis le XIII^e s. donc – et de toute nature : les fonds d'archives (nationales, départementales, communales, privées) familiers des historiens, la bibliographie existante, manuscrite ou imprimée. À côté des sources écrites, les sources orales ou illustrées, notamment les plans dont les premiers datent du tout début du XVII^e siècle et les photos, en particulier aériennes, cartes postales, planches cadastrales et autres. Pour mieux reconstruire le passé, d'admirables photos d'abbayes comparables comme Maubuisson ou le Lys. La deuxième partie intitulée « A la recherche des bâtiments disparus » mobilise toute la documentation accessible pour reconstituer dans la succession des temps l'entour de l'enclos abbatial, les pôles de l'activité économique du monastère : « les lieux de travail » (brasserie, « vacherie », potagers...) et les réaménagements au fil des siècles : nouveaux bâtiments, cimetières, création au XVIII^e siècle des jardins à la française... L'A. pratique ensuite une remontée dans le temps : où en était-on en 1789 quand la Révolution entraîne la destruction de l'abbaye ? Comment peut-on remonter le temps d'un siècle à l'autre jusqu'au noyau primitif des constructions dans le deuxième tiers du XIII^e siècle ? La troisième et dernière partie, « A la découverte des bâtis successifs », revient à la vision historique classique : on repart des temps les plus anciens et on descend les siècles jusqu'à aujourd'hui pour resserrer l'analyse sur ce qui est la préoccupation fondamentale, urgente, immédiate : le passé étant totalement enseveli, que faire dans ce territoire de plusieurs hectares où sont sûrement enfouis bien des vestiges anciens et où chercher ? Où l'archéologue a-t-il des chances de vérifier ses hypothèses de reconstitution abstraite du passé, couche après couche ? Quels secteurs peuvent être prospectés pour le maximum de profit et le minimum de frais et selon quelles techniques ? Nous sommes là dans le quartier réservé des archéologues les plus exigeants et les plus responsables des deniers publics autant que des enjeux scientifiques. Tous les lecteurs de ce magnifique livre y trouveront leur profit : les historiens de l'art, les architectes, les médiévistes et les historiens de l'époque moderne car beaucoup de travaux de prestige sont de peu antérieurs à la Révolution. Tous les documents, médiévaux en particulier, qui y sont parfaitement référencés – et parfois même reproduits en fac-similé ou traduits – ne demandent qu'à être exploités pour reconstituer le passé de cette abbaye féminine de Cîteaux. On connaît les réticences de l'ordre à accepter une branche féminine. Combien Marquette accueillait-elle de nonnes en ses beaux jours ? Quel était le recrutement du monastère ? Pourquoi les converses s'y sont maintenues plus longtemps qu'ailleurs ? Combien rapportait le temporel à son apogée ? Comment a-t-il traversé les crises des XIV^e-XV^e siècles ? Il semble très prospère encore au XVIII^e siècle : a-t-il acquis de nouveaux revenus ? La grande noblesse de ses abbesses lui a-t-elle valu des avantages financiers ? Peut-on au fil des ans évaluer son rayonnement économique, social, spirituel ? Autant de questions qui devraient tenter un jeune historien.

Si l'on avait un petit regret à formuler – même si son absence ne saurait porter un grave ombrage à la rigueur, la qualité et l'élégance du travail – ce serait l'absence d'un petit glossaire : deux pages auraient suffi à guider le lecteur dans la compréhension des termes d'ancien français local. L'A., trop familier de ses sources, pense rarement à en donner le sens. Il le fait pour *drève*, *aucqueyre*, *frotoir* ou *atre*, vocables sous lesquels un lecteur, même cultivé, aurait du mal à reconnaître l'allée, le verger, le

réfectoire et le cimetière. Mais pourquoi ne pas avoir donné, avec leurs variantes – et la liste n'est pas exhaustive –, le sens de *chiens*, *escaille*, *senne*, *querruyer*, *bachiroler*, *mescanche*, *ploing*, *mars*, *molor*, *estrayn*, *estanficque*, *porge*, *ranbrouché* ou *lui-seaux* ? Si une nouvelle édition devait voir le jour, ce mince complément apporterait une perfection de plus à un travail qui mérite nonobstant la plus grande publicité et le plus large succès.

Paulette L'HERMITE-LECLERCQ

Suppliques et requêtes : le gouvernement par la grâce en Occident (XII^e- XV^e siècle), sous la dir. de Hélène MILLET. Rome, École française de Rome, 2003, 434 p., 8 p. de pl. h.t. (Coll. de l'École française de Rome, 310). – 45 €.

Le volume réunit les actes d'un colloque international qui s'est tenu à Rome du 9 au 11 novembre 1998, à l'initiative de l'École française de Rome et du GDR GERSON du CNRS (Groupe d'études et de recherches sur les sources religieuses de l'histoire du Moyen Âge), en collaboration avec l'UMR 9963 du CNRS (Laboratoire de médiévis-tique occidentale de Paris).

Le propos scientifique de la rencontre est né dans le monde de ceux et celles qui, depuis des années, se penchent sur cet ensemble foisonnant de registres pontificaux qui conservent, à partir de 1342, les requêtes adressées aux papes. Ainsi que le rappelle Hélène Millet dans l'introduction, la recherche avait exploité jusqu'alors avant tout le fonds de ces documents riches d'informations sur les carrières individuelles, ce qui en avait fait le pain béni des amateurs de prosopographie. Le colloque s'est donné une autre perspective, complémentaire de la précédente, celle de réfléchir sur le fonctionnement même des mécanismes qui ont conduit à la production et à la conservation des suppliques : comment comprendre la démarche qui en est à l'origine ; les cheminements complexes de la demande, du quémandeur à la source de la décision, en passant par divers relais intermédiaires ; la formalisation, très rigoureuse, du document ; la nature de la réponse apportée ; le sens, enfin, de la relation ainsi nouée entre les parties.

Un premier temps de la réflexion est consacré à l'approche des origines du geste de supplication, dans les rites, les images (à travers les illustrations du *Décret* de Gratien) et la discipline de l'*ars dictaminis*. Les affinités que cette démarche entretient avec la prière n'ont pas échappé. Puis vient l'illustration de divers exemples de suppliques, celles qui ont été adressées au pape Urbain V ou celles qui émanèrent des gens de l'Hôtel de Philippe VI de Valois ou des universitaires parisiens et picards (pour ces derniers, à la faveur d'un rouleau inédit découvert aux Archives nationales).

Il importait ensuite de réfléchir sur le sens que revêt le fait de « gouverner par la grâce », surtout lorsqu'il s'agit du pape, vicaire du Christ, de Dieu, donc de Celui qui, seul, gouverne par la grâce... La réflexion s'articule sur la maîtrise par la papauté de la *plenitudo potestatis*, notion placée au cœur des débats sur le pouvoir et sur les relations entre le Spirituel et le Temporel, avivés par la réforme grégorienne. Mais ce point de vue théorique n'est pas ici envisagé isolément, dans ses dimensions théologique et canonique. Il est également montré de manière très suggestive comment ce mode de gouvernement induit une pratique institutionnelle propre à la papauté (notamment illustrée par la Pénitencerie) et une gestion des archives qui éclaire la réalisation et la conservation, précoces par rapport aux usages des autres pouvoirs, de ces registres qui font les délices des historiens, mais n'ont pas été conçus dans ce but !

Enfin, pour mieux apprécier la singularité et la portée de cette source, il importait de la soumettre à la comparaison. Tout d'abord avec ce que l'on parvient à percevoir des premiers jalons de la politique pontificale de la grâce au XIII^e siècle, considérée ici dans sa dimension bénéficiale. Puis, avec les documents analogues qu'ont pu générer les pouvoirs souverains contemporains, les monarchies (la couronne française, dont la pratique des lettres de rémission est désormais bien connue, celle de Castille et celle

d'Angleterre) ou les cités italiennes (exemple de la ville de Sienne, dans ses relations avec le *contado*, d'où il ressort que la pratique de la supplique dirigée du second vers la première est contemporaine du gouvernement du *popolo*).

L'ouvrage ne manquera pas de permettre à tous ceux qui fréquentent les archives médiévales de la papauté – et ils sont nombreux – d'approfondir leur réflexion. Il apporte également une contribution de poids à l'histoire des pratiques du pouvoir : à cet égard, de nouveau, force est de constater que la papauté, à plus d'un titre, a joué un rôle de pionnier et de modèle pour les monarchies de l'Occident médiéval. Preuve enfin de la fécondité du sujet abordé, ce livre appelle aussi des prolongements, relatifs entre autres aux éléments de ce « gouvernement par la grâce ». En effet, on remarquera que les requêtes auxquelles il est fait allusion sont principalement celles qui ont porté sur des demandes de bénéfices, dans la foulée des entreprises prosopographiques précédemment citées et parce que, de fait, celles-ci ont été très nombreuses. Mais, à en juger par l'exemple des suppliques qui sont parvenues à Urbain V, il apparaît qu'un ensemble non négligeable de requérants (2/5 du total, p. 121-122) ont abordé d'autres domaines qui touchent à la pratique religieuse et pourront faire l'objet d'investigations ultérieures.

On regrettera simplement qu'une conclusion ne réponde pas plus explicitement à la problématique posée dans l'introduction et laisse au lecteur le soin de tirer lui-même, en fonction de ses propres préoccupations, les enseignements des belles leçons d'histoire qui se succèdent au fil de ces pages.

Catherine VINCENT

STAUB (Martial). *Les paroisses et la cité. Nuremberg du XIII^e siècle à la Réforme*. Paris, Éd. de l'EHESS, 2003, 339 p., cartes, ill. (Civilisations et Sociétés, 116). – 35 €.

Il est rare qu'un titre d'ouvrage corresponde aussi peu au contenu de celui-ci, et que la lecture d'une introduction soit aussi importante pour comprendre quel va être le chemin emprunté ensuite par son auteur. A vrai dire, trouver un titre qui rende compte, de façon claire et concise, du projet mené par Martial Staub, chercheur à l'Institut Max Planck de Göttingen, ne serait sans doute guère aisé. Son ouvrage, issu de sa thèse de doctorat, n'est pas une enquête sur la pastorale et la vie religieuse dans le cadre paroissial, encore moins une monographie de Nuremberg à la fin du Moyen Âge. Les hommes y sont singulièrement peu présents, au profit des documents, sur une connaissance minutieuse desquels l'A. entreprend d'examiner comment les institutions qui les produisirent se représentaient à travers eux. Deux des cinq chapitres de l'ouvrage – le deuxième et le troisième – sont ainsi consacrés à une analyse serrée de la documentation conservée pour les cures et fabriques des deux paroisses de la ville, un corpus de 59 documents faisant l'objet d'une présentation sous forme de fiches (p. 64-89). L'objectif, poursuivi dans les chapitres IV et V, est de s'intéresser à la solidarité paroissiale qui s'exerçait par le biais des « surplus aux œuvres », c'est-à-dire du « dépassement systématique de la valeur objectivement reconnue aux œuvres [...] dans le contexte de l'économie du salut » (p. 29) ; et, en dernière analyse, d'étudier l'impact de la norme religieuse et l'incidence de la pastorale sur les « actions sociales » – définies par Max Weber comme des actes dont le sens ne peut être compris que dans le rapport à un autre individu. Fondations d'anniversaires ou de chapellenies, fondations touchant à la prédication ou à la communion, fondations de suppléments à l'office présentent une cohérence qui témoigne de l'existence d'un « projet culturel » du clergé paroissial (p. 230) et donnent lieu, chez l'A., à des analyses parfois très fines – sur l'articulation des rapports entre clercs séculiers et religieux mendiants par exemple (p. 232-233). Un impressionnant souci de précision dans les données comptables ainsi qu'une solide connaissance de la bibliographie allemande confèrent en soi un réel intérêt à toutes les démonstrations, qu'on y adhère ou non.

Il reste que cet ouvrage déconcertera sans doute autant qu'il séduira. La sociologie webérienne y est envahissante, au point de fournir des grilles d'analyse quasi constantes, ce dont l'A. lui-même paraît avoir eu conscience, puisqu'il consacre dès le début un long passage à démontrer le « caractère historique » et non sociologique de sa démarche (p. 24-26). On sera toutefois en droit de juger ces emprunts excessifs, d'autant qu'ils ne contribuent pas à rendre plus concrètes et « charnelles » les réalités étudiées, et que la cohérence d'ensemble du travail ainsi que ses principaux apports ne peuvent être mis en valeur dans une conclusion générale, puisque cette dernière fait défaut.

Le premier chapitre (« Nuremberg à l'âge communal »), assez court – 24 p. –, constitue bien moins une présentation de la ville et de son espace qu'une analyse du « triangle » formé par la municipalité, les paroisses et l'évêché de Bamberg, analyse centrée sur la difficulté, pour l'élite urbaine, de la cohabitation avec la juridiction paroissiale. La municipalité cherche à influencer sur la désignation des cures, car selon M. Staub, la juridiction exercée par les curés « ne pouvait guère qu'être ressentie comme un défi dans le cadre communal » (p. 50). Faut-il envisager ces deux sphères de façon si antagoniste ? L'A. n'est pas un adepte des affirmations gratuites, mais l'on doit avouer que le dossier présenté ici laisse un peu sceptique. Le chapitre suivant (« Une bureaucratie paroissiale sous emprise municipale ») n'offre aucune présentation des institutions, qui sont pourtant au cœur de l'étude – au sens des *Anstalten* webériennes – mais ne paraissent exister que par leurs documents. Le passage sur les « clerics subalternes » (p. 132-140), à propos desquels on apprend bien peu de chose, est révélateur du paradoxe d'une démarche sociologique très ciblée débouchant sur une absence notable : celle des dynamiques sociales permettant aux individus (d'essayer) de vivre ensemble. Peut-être ce manque découle-t-il en partie des contingences de l'édition, qui obligent à aller à l'essentiel. Demeurent toutefois un livre, et son auteur, dont on ne peut nier la constance dans les choix de problématiques et une forme de réel courage intellectuel.

Ludovic VIALLET

MAËS (Bruno). *Le Roi, la Vierge et la Nation. Pèlerinages et identité nationale entre guerre de Cent Ans et Révolution*. Préface par Nicole LEMAITRE. Paris, Publisud, 2003, 633 p. – 60 €.

Partant du constat des liens étroits entre politique et religion au Moyen Âge et à l'époque moderne, l'A. s'efforce de montrer comment les pèlerinages « nationaux » (au sens où leur rayonnement englobe une vaste partie de la France) ont pu servir de support à l'identité nationale grâce à la présence répétée du roi-pèlerin (catholique) venu également « intégrer les périphéries géographiques ».

Le choix des sanctuaires s'est vite porté vers des lieux dédiés à la Vierge où des miracles étaient attestés sur la longue durée comme Notre-Dame de Liesse en Picardie (à l'est de Laon, sur une zone frontrière aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e s.), Notre-Dame des Ardilliers à Saumur (face à l'Académie protestante après 1598) et Notre-Dame du Puy (à proximité des protestants du Vivarais à partir du ^{xvi}^e s.). Pour ces trois sites, les sources présentaient l'avantage d'être nombreuses et variées : recueils rapportant les origines et l'histoire du sanctuaire, expliquant son pouvoir de guérison, statues miraculeuses de la Vierge, espace sacré particulier, récits de pèlerinage, images multiples (tableaux, statues, ex-voto, médailles, estampes...), divers documents sur les pèlerins et miracles mais sans disposer de précieuses comptabilités comme à Compostelle ou à Alise-Sainte-Reine en Bourgogne.

La démonstration insiste sur les secours procurés par la Vierge que les rois viennent rechercher en rassemblant leurs sujets autour d'eux. De la sorte, la quête commune d'une protection contre l'ennemi, l'envahisseur ou l'hérétique accroît la cohésion nationale et, en retour, la dimension identitaire des sanctuaires.

Mais le phénomène n'est pas immobile dans le temps. Avec force, l'A. dégage trois périodes : durant l'époque « flamboyante » (xv^e-xvi^e s.), on assiste à la croissance de la dimension politique de ces pèlerinages où Marie est « mobilisée » contre les hérétiques, particulièrement au temps des guerres de Religion (d'autant que les Guise contrôlent Liesse), puis à l'époque du « pèlerinage baroque » (ca 1600 - ca 1660) s'opère une légère mutation : si les sanctuaires considérés conservent pleinement leur rôle politique, grâce à une présence répétée des souverains, l'Église tout en vivant dans un climat de controverse tend à promouvoir une relation plus affinée, plus intime entre l'homme et Dieu, d'où découle au temps de « la seconde modernité une dissolution de la triade roi, Vierge, nation » : le roi et les élites deviennent hostiles au pèlerinage en général tandis que les fidèles prennent le relais. En conséquence, si Liesse et Le Puy voient toujours affluer de nombreux pèlerins, leur fonction politique finit par disparaître au cours du xviii^e siècle.

Si, dans ses grandes lignes, la thèse de B. Maës peut emporter l'adhésion du lecteur malgré la place privilégiée accordée à Liesse (du fait des recherches antérieures de l'A.), une lecture plus attentive, moins tributaire du patronage (revendiqué) de quelques historiens, donc plus critique et plus ouverte à la réalité historique dans toutes ses dimensions, conduit à émettre quelques réserves et à souhaiter plus de nuances dans l'analyse comme dans l'écriture. Ainsi, par exemple, p. 404-405, où l'affirmation brutale sur le pèlerinage de plus en plus « assimilé au fanatisme et à l'erreur » semble contredite par l'évocation (p. 417) de la venue de Louis XV à Liesse en 1744. De même l'A., insistant sur la désaffection des souverains pour cette pratique, souligne que Marie Leszczynska, malgré son vœu à la Vierge, ne se rend pas à Liesse, en 1728, et en charge l'évêque de Laon (p. 388 et 415-416). Sans doute, mais ne va-t-elle pas à Notre-Dame de Chartres le 28 mai 1732, montrant que le vœu n'est pas forcément attaché à un lieu et que ce sanctuaire a peut-être encore quelque rayonnement ?

On pourrait également rappeler que lorsque Louis XIII met son royaume, face à une crise majeure, sous la protection de Marie en 1638, il se dirige, non vers Liesse, mais vers une chapelle de Notre-Dame desservie par les minimes d'Abbeville. Alors sans doute faudrait-il aussi prendre en compte davantage la *piété personnelle* des souverains qui échappe plus d'une fois à des calculs politiques simples et obéit à des motivations complexes. Le problème dépasse d'ailleurs les souverains. Souligner (p. 191) que Vincent de Paul, en invitant Louise de Marillac à refuser l'autorisation à une fille de la Charité d'aller à Liesse (1636), accorde « peu d'importance à ce type de pratique dévotionnelle » à l'inverse de ses contemporains, risque d'être mal compris par le lecteur, d'autant que la citation sur laquelle il s'appuie est détachée de l'ensemble de la lettre, sans aucun commentaire. Or sa lecture montre que Vincent de Paul insiste dans cette missive en priorité sur la fréquente communion, vivement recommandée aux Filles de la Charité, ce qui a évidemment une autre portée qu'un pèlerinage. En outre la vertu première d'une fille de la Charité est de servir les pauvres...

Regrettons enfin quelques fautes qui subsistent ici et là (ainsi p. 9, l. 2), une trop grande masse, dans la bibliographie, de manuels pour étudiants de première année sans utilité pour le sujet et, au passif de l'éditeur, une qualité d'impression inégale dont souffrent particulièrement plusieurs cartes et graphiques.

Remercions néanmoins B. Maës d'avoir attiré l'attention d'un large public sur les pèlerinages mariaux dans la longue durée, d'avoir publié un beau cahier d'images relatives à ceux-ci et rappelé les liens étroits entre politique et religion à l'époque moderne.

Dominique DINET

Le diocèse. Espaces, représentations, pouvoirs (France, XV^e-XX^e siècle), sous la dir. de Gérald CHAIX. Paris, Le Cerf, 2002, 445 p., cartes (Histoire religieuse de la France, 20). – 45   .

La commémoration du tricentenaire de la naissance du diocèse de Blois (1697) a été l'occasion d'organiser un colloque dont les actes nous sont ici proposés. Ce n'est pas tant l'histoire du diocèse de Blois qui en est l'objet qu'un ensemble de réflexions sur le diocèse et sur l'évolution du cadre diocésain, de la fin du Moyen âge à la période la plus contemporaine. Le diocèse est un espace (géographique, social, politique) et un ensemble de personnes (  v  que, collaborateurs et prêtres, fidèles). Son histoire est, à l'image de l'histoire de l'  glise, celle de rapports enracinés dans une tradition et soumis aux aléas historiques d'espaces et de pouvoirs. Il s'agit des relations entre l'institution ecclésiale (Rome) et le pouvoir royal, impérial ou républicain et de la volont   de maîtriser l'espace pour faire co  incider la carte eccl  sastique et la carte politique (une volont   de rationalisation qui s'accroît au XIX^e siècle avec la départementalisation des diocèses). Ce n'est pas tout car le diocèse, quelle que soit la période considérée, est un espace géographique et humain à gérer : une gestion liturgique, humaine, financière et juridique qui part du centre (le siège diocésain) pour aller vers la périphérie et dans laquelle le rôle des collaborateurs que sont, par exemple, les vicaires généraux, est essentiel. La représentation de cet espace s'appuie aussi sur un sentiment identitaire, qui se nourrit conjointement de l'affirmation plus ou moins érudite et liturgique de son antiquité, du culte des saints évêques médiévaux (N. Lemaître) et des manifestations de la vie du diocèse que sont les visites pastorales, les synodes, les visites *ad limina* mais aussi les pèlerinages diocésains. Ces derniers, en particulier à Blois au XIX^e siècle (J.-J. Loisel), sont essentiels dans la maîtrise pastorale et dans la perception identitaire de l'espace diocésain, tout comme les entrées solennelles des nouveaux évêques, à la fois cérémonies civiles et religieuses, reflètent, à la même période, l'évolution des rapports entre   glise et société (P. d'Hollander).

Plusieurs communications montrent à la fois la définition tridentine du diocèse (A. Tallon, M. Venard, Fr. Lebrun) et la place non négligeable des tentatives de redécoupage du paysage diocésain avant les années 1690 (J. Bergin). Ces analyses mettent en valeur les justifications et les difficultés qui accompagnent la plupart des modifications de la carte diocésaine de la France d'Ancien Régime telles que les créations d'Alès (R. Sauzet) et de Blois (O. Poncet)    la fin du XVII^e siècle. La volont   de faire correspondre frontières diocésaines et frontières politiques ou administratives ne date pas de la progressive mais finalement rapide départementalisation des diocèses au XIX^e siècle (Cl. Langlois, G. Cholvy) ; elle accompagne et justifie l'essentiel des débats des années 1690-1730 autour de la définition des diocèses lorrains (Ph. Martin). Les interdépendances entre espaces politiques, sociaux, économiques et religieux suscitent des transformations importantes à la période contemporaine : la création du diocèse de Lille au début du XX^e siècle (P. Castermans) en est un exemple tout comme les questions difficiles du « diocèse de cour » sous le Second Empire (J.-O. Boudon), de l'union des diocèses de Savoie dans les années 1966-1996 (Ch. Sorrel) et les choix organisationnels et pastoraux des évêques du Massif central et de Blois de la fin du XX^e siècle privilégiant une   glise « intensive » à une   glise « extensive » (G. Chaix).

L'intérêt de plusieurs auteurs pour l'étude des relais et des collaborateurs principaux des évêques constitue un autre apport important de ces actes. Cette thématique, « une enquête à ouvrir » selon les mots de L. Ch  teller, concerne essentiellement les suffragants, les vicaires généraux et les archidiaques comme Jean Deleris    Chartres (M. Bouyssou). Ces relais visent à la fois une gestion politique et religieuse du diocèse en lien avec les pouvoirs séculiers et une volont   de mieux quadriller l'espace géographique diocésain (C. Nubola), deux objectifs confiés à des hommes de confiance des évêques et qui évoluent au XVIII^e siècle parallèlement à l'av  nement de prélats plus administrateurs que pasteurs comme dans les diocèses de Poitiers, de La Rochelle ou d'Angoulême (J. Marcadé) et qui se trouvent parfois confrontés à des

difficultés sérieuses, en particulier lors de la crise janséniste (M.-Cl. Dinet-Lecomte). Dans son ensemble, cet ouvrage permet dorénavant, sur une longue période historique, de mieux situer, dans cette volonté multiple de maîtrise de l'espace diocésain, les différentes manifestations pastorales et le développement des ordres et des congrégations religieuses.

Daniel-Odon HUREL

Santuari cristiani d'Italia : committenze e fruizione tra medioevo e età moderna. Atti del IV Convegno nazionale Perugia, Lago Trasimeno, Isola Polvese, 11-13 Settembre 2001, a cura di Mario TOSTI. Rome, École française de Rome, 2003, xxxiii-394 p., 110 fig. (Coll. de l'École française de Rome, 317). – 25 €.

Ce volume est le fruit du 4^e colloque réuni, les 11-13 septembre 2001, à Isola Polvese (lac Trasimène), dans le cadre du *Censimento dei santuari cristiani d'Italia*, avec le concours de l'université de Pérouse. Ainsi que l'indique le sous-titre, le thème retenu abordait les questions relatives à l'initiative de la fondation des sanctuaires et à leur devenir ultérieur, à travers les pratiques successives dont la trace a été conservée. La démarche ne pouvait donc que s'inscrire dans le long terme : c'est pourquoi plus d'une communication englobe les deux périodes médiévale et moderne, certaines allant même jusqu'à l'époque contemporaine, moins représentée. Les aspects matériels de la vie des sanctuaires sur lesquels s'est portée l'attention (édifices et leur décor, objets de vénération, dons et ex-voto) valent à la publication, réalisée avec le concours de la Province de Pérouse, de nombreuses illustrations. Les quatorze communications, auxquelles s'ajoutent les interventions de la table ronde conclusive, sont réparties en trois thèmes : « Reliques et images », « Commanditaires et dévots », « Aspects artistiques et anthropologiques ». L'ensemble intéresse de nombreuses régions italiennes, à l'exception du Nord. En revanche, la partie centrale de la péninsule (Toscane, Ombrie, Haute vallée du Tibre) est largement représentée, en raison de sa grande richesse en sanctuaires et de l'ampleur des investigations menées par les chercheurs de l'université de Pérouse. Sont également abordées la Sardaigne, la Capitanate, la région napolitaine, celle de Ravenne et la ville de Rome.

D'emblée on rejoint pleinement la remarque de Mario Tosti qui, dans l'introduction, souligne le profond intérêt des contributions et la difficulté d'en dégager les lignes directrices. Tentons de relever le défi dans ces quelques lignes, pour inviter à la lecture de l'ouvrage...

On sera tout d'abord sensible à la manière dont ces études révèlent les affinités qui unissent la géographie des sanctuaires à l'appropriation des espaces par les communautés humaines : le sanctuaire est un marqueur particulièrement éloquent de la territorialisation et de ses mutations. Les cas de figure exposés ici l'illustrent principalement en contexte rural. L'espace des sanctuaires est, par exemple, celui des activités pastorales, à suivre les chapelles qui jalonnent les parcours de transhumance entre les Abruzzes et la Capitanate. Autre espace spécifique des sanctuaires, celui des confins : confins entre lieux d'activité, confins entre communautés d'habitants, confins aussi à l'intérieur d'un monument dévolu à des formes cultuelles plus institutionnelles, comme le montrent l'exemple de la cathédrale de Ravenne qui abrite un sanctuaire (p. 66) ou la lecture proposée de l'émergence des chapelles latérales, à partir du xiii^e siècle, dans les plans des édifices italiens, à l'initiative de groupes privés de dévots. Il y a donc aussi des confins de l'intérieur, si l'on ose dire...

Si le sanctuaire est le lieu de tous les confins, il est, de manière analogue, celui que l'on fréquente de manière « extra-ordinaire », où l'on vient faire l'expérience d'une relation particulière avec le divin. Ce temps, dont la quête semble une constante dans l'histoire des pratiques religieuses, peut s'incarner de manière différente au fil des générations, ce qui explique les phases successives de succès ou de déclin dont est rythmée la vie d'un même lieu, de même que l'émergence ou la disparition de l'un ou

l'autre. Tenir compte de tels phénomènes représente une vraie gageure, mais une exigence scientifique indispensable pour prendre la pleine mesure du phénomène sanctuarial, comme il apparaît pour la région d'Assise, qui fourmillait de sanctuaires avant que l'onde franciscaine ne recouvre l'ensemble.

Le dernier point que l'on souhaiterait souligner relève, lui aussi, de l'anthropologie religieuse. Il s'agit de la place accordée, dans tous les propos, aux objets. La thématique retenue invitait à aller en ce sens. Mais l'on touche ici à un trait constitutif de la pratique sanctuariale. La médiation par les choses, dont la place dans le christianisme mériterait sans doute une étude approfondie, a trouvé dans les sanctuaires « un lieu d'élection » (p. xvii). Plusieurs communications insistent sur la nécessité de ne pas enfermer l'étude de ces « choses » dans celle des seules œuvres d'art. Un riche ensemble se trouve ainsi mis au jour, notamment pour la dévotion à sainte Rita de Cascia (p. 183-194 : publication des inscriptions que portent les tableaux votifs offerts entre 1457 et 1623). Les objets de la pratique sanctuariale ne sont en effet pas uniquement ceux qui ont provoqué le culte : ils ont pu évoluer dans le temps et sont aussi ceux qui prolongent le geste de dévotion, laissés en offrande sur place ou rapportés en souvenir. S'observent ainsi des formes d'appropriation des manifestations divines que l'on décèlerait, toutes choses égales, dans l'édification de sanctuaires *ad instar* (mis ici en évidence pour le culte de saint Michel) : un thème qui, parmi d'autres, mériterait d'être développé pour ce qu'il suggère de rapports originaux à l'espace et au temps du divin.

Devant un tel foisonnement, on conçoit la perplexité des chercheurs. Alors que l'entreprise du recensement des sanctuaires italiens était bien avancée, ils se sont trouvés fort embarrassés pour circonscrire le phénomène, ce que constatent aussi, pour leur part, leurs collègues français, dans les premiers pas de leur propre inventaire. La variation des dévotions dans le temps, celle de leur insertion spatiale, comme celle de la nature des objets médiateurs attestent la vitalité de la démarche qui a conduit (et conduit encore) les fidèles vers les sanctuaires, de même que son profond enracinement anthropologique. Le constat, bien qu'il mette en évidence les limites de toute entreprise d'inventaire, constitue déjà en soi un élément important de la réflexion sur cette forme spécifique de la vie religieuse.

Catherine VINCENT

SARPI (Paolo). *Histoire du Concile de Trente* (Édition originale de 1619). Trad. française de Pierre-François LE COURAYER (1736). Édition introduite et commentée par Marie VIALON et Bernard DOMPNIER. Paris, Éd. H. Champion, 2002, LXXIV-1495 p. (Textes de la Renaissance, 63). – 210 €.

Cet ouvrage, dû à un religieux servite vénitien de premier plan, connut un extraordinaire succès aux XVII^e et XVIII^e siècles, renouvelé à chacune de ses éditions. De la sorte, il était fort répandu dans les bibliothèques privées de quelque importance comme dans de nombreuses collections ecclésiastiques, notamment chez les évêques (Massillon par exemple) et les communautés religieuses masculines, où, du moins en Bourgogne et en Champagne, j'observe plus souvent la traduction antérieure d'Amelot de La Houssaie que celle-ci, qui offre la dernière version française mise sur le marché. Étant donné la longue fortune polémique de ce texte (chaque édition fut mise à l'Index romain !), il est particulièrement heureux de le voir à nouveau disponible en France, doté d'une excellente introduction.

Après l'exposé des vives tensions entre Rome et Venise, plus politiques que religieuses, à la fin du XVI^e siècle et au tout début du XVII^e, et l'examen de la place éminente de Paolo Sarpi dans ces débats, nous comprenons mieux l'attitude de méfiance et d'indépendance de ce dernier vis-à-vis de la Cour de Rome comme la profonde suspicion de celle-ci à son égard, d'autant que l'A., excellent juriste formé à

Padoue, est en relations étroites avec de nombreux adversaires de Rome, des gallicans, des hétérodoxes et même des protestants. De là l'intérêt du roi Jacques I^{er} Stuart et les tentatives (vaines) pour enrôler Sarpi chez les anglicans ou les calvinistes. Il en résulte cependant que l'édition *princeps* de son *Histoire du Concile de Trente* sort des presses anglaises en mai 1619 avant d'être inscrite à l'Index en novembre. Cela vaut à Sarpi d'être un héros dans sa cité (d'autant que deux attentats ont failli mettre fin à ses jours) où il meurt en 1623 et fait vite l'objet d'un culte, récupéré au XIX^e siècle par l'Italie naissante.

Son *Histoire du Concile de Trente* est la première narration complète (et indépendante) des événements du concile. Bien informée, assez critique sur le plan juridique et historique, elle est sans doute moins versée dans le domaine dogmatique ou théologique, encore que Sarpi sache fort bien résumer rapidement les débats. De la sorte, elle est immédiatement devenue une œuvre de référence, maintes fois sollicitée contre la monarchie pontificale. Régulièrement rééditée en Italie (encore en 2000 !), elle le fut à Genève en 1620, 1621 (où Jean Diodati en donne la première traduction française), 1629..., puis en France dès 1655. Elle trouve alors un regain d'intérêt à la suite de sa violente réfutation par le jésuite Pallavicini (1656-1657) et du conflit de la régale en 1673, d'où la seconde traduction par Amelot de La Houssaie (1683, plusieurs fois reproduite).

On sait que la bulle *Unigenitus* ravive les passions gallicanes en 1713. Le contexte est favorable à une nouvelle traduction, œuvre d'un génovéfain, appelant mais en conflit avec Noailles, archevêque de Paris, comme avec son abbé à propos des ordinations anglicanes, Pierre-François Le Courayer. Contraint à la fuite en Angleterre en 1728, son travail est publié en 1736 à la fois à Londres et à Amsterdam. Il fait vite l'objet d'attaques multiples, venues de tous les horizons, du cardinal de Tencin à dom Gervaise (un des héritiers de Rancé). Néanmoins, cette édition s'impose non seulement par la qualité de sa traduction mais davantage encore par la richesse de son appareil critique.

Remercions donc chaleureusement M. Viallon et B. Dompnier, mais aussi le directeur de la collection, Claude Blum, et la librairie Champion, de nous offrir ce texte important, devenu rare, doté de toutes ses notes, de la préface de Le Courayer, de la vie abrégée de Sarpi par ce dernier. Nos collègues y ont ajouté une solide bibliographie et surtout un index ample (plus de 150 p. !) et précieux des personnages (avec une brève notice pour chacun) et des noms de lieux, qui en font un remarquable instrument de travail historique. On sera alors indulgent pour quelques fautes typographiques (p. xxix, 1329, 1343...) et pour le contenu sommaire des différentes parties du texte présenté seulement au début de chacun des huit livres de Paolo Sarpi.

Dominique DINET

DAVY-RIGAU (Cécile). *Guillaume-Gabriel Nivers. Un art du chant grégorien sous le règne de Louis XIV*. Paris, CNRS Éditions, 2004, 516 p., index, bibliogr. (Coll. Sciences de la musique. Série Études) – 59 €.

Nivers (1632-1714) est le compositeur de plain-chant par excellence, à la fois reconnu par les milieux religieux fréquentés (Saint-Sulpice, bénédictins du Saint-Sacrement, prémontrés, Saint-Cyr, Cluny), par ses pairs et par le roi. L'A. de la thèse ici publiée dépasse l'analyse des œuvres en elles-mêmes pour atteindre une analyse globale de l'œuvre de plain-chant du musicien, définissant ainsi une vraie conception de l'art du plain-chant, s'appuyant sur trois ensembles de lois qui définissent, selon Nivers, la « substance grégorienne » : celles du plain-chant, celles du texte et celles de la bienséance ecclésiastique. Mais le musicien d'église sait adapter son art aux nécessités imposées par ses commanditaires, à travers une variabilité dans son écriture musicale (du respect du grégorien à Saint-Sulpice et Cluny à une plus grande proximité de la musique figurée dans le cas des religieuses et de Saint-Cyr).

Le travail de Cécile Davy-Rigaux va bien au-delà des seules questions musicologiques. Son approche contextualisée des œuvres de Nivers est une contribution importante à l'histoire religieuse et monastique du siècle de Louis XIV. Organiste à Saint-Sulpice, Nivers travaille essentiellement pour la paroisse et le séminaire, pour les bénédictines du Saint-Sacrement dont il était aussi l'organiste, pour Saint-Cyr et pour Cluny. Son œuvre renvoie à l'existence de réseaux faits de proximité géographique (les communautés parisiennes proches de Saint-Sulpice), de personnes engagées sur le front de la Réforme catholique française (Picoté, curé de Saint-Sulpice et proche de mère Mectilde de Bar), des liens avec le pouvoir royal (ce qui lui vaut d'être un des organistes du roi, musicien de la reine à la mort de Du Mont et musicien de Saint-Cyr bien entendu) et d'une grande fidélité à ses interlocuteurs (Mectilde de Bar en particulier pour laquelle il accepte de se rendre à Rouen, lors de la fondation du monastère de bénédictines de cette ville en 1677).

L'œuvre musicale proprement dite témoigne de la grande faculté d'adaptation de Nivers à ses destinataires. Aux séminaristes de Saint-Sulpice le musicien offre un plain-chant dans un style conforme au répertoire grégorien. Pour les bénédictines du Saint-Sacrement qui accordent une grande importance au chant dans la liturgie, Nivers écrit un antiphonaire et un graduel qui seront aussi utilisés par les augustines et les annonciades. Il améliore le confort d'utilisation des livres liturgiques, sait s'adapter aux petites communautés, mais surtout offre une vraie différence et originalité par rapport aux chants nouveaux écrits pour les religieuses depuis le début du XVII^e siècle : le respect de la notation grégorienne (quatre lignes et clés d'*ut* et de *fa*), l'usage des modes (à la différence des chants pour le Val-de-Grâce ou celui des calvairiennes), la présentation plus aigüe des chants, une stylistique mélodique grégorienne, tout cela n'excluant pas pour autant l'utilisation de quelques « agréments » mais de façon très modérée. Le cas du travail de Nivers pour la maison de Saint-Cyr est plus exemplaire encore. A la transformation de la Maison Royale en couvent, Nivers répond par des changements dans le répertoire musical, changements directement liés à cette évolution puisque la fixation liturgique crée des besoins en terme de musique et de livres liturgiques (livres d'offices, livres de chant et livres d'heures) : chant régulier dévolu aux dames devenues religieuses et motets de plus en plus musicaux pour les jeunes filles. Le cas de Cluny est différent dans la mesure où Nivers doit répondre à l'audace réformatrice clunisienne. Dans son antiphonaire qui répond au nouveau bréviaire de l'ordre, Nivers conserve très peu de chants du répertoire grégorien, reprend cependant des formules mélodiques grégoriennes pour certains mots ou utilise le figuralisme mélodique, en particulier dans les grands répons qu'il compose.

Bien plus, compositeur, il se fait aussi théoricien et défenseur d'un chant grégorien retrouvé, met en œuvre des méthodes d'analyse inspirées par l'érudition ecclésiastique pour rendre au chant grégorien sa dimension historique et l'histoire de sa transmission. C'est en particulier le cas de son œuvre en matière de révision du chant des prémontrés (1676-1680) et du chant romain (1680-1701). Nivers, dans le contexte des premières réformes liturgiques gallicanes, cherche à renouer avec un état antérieur du chant grégorien en situant historiquement cet idéal du plain-chant (le répertoire grégorien romain comme modèle pour la France depuis la période carolingienne) et en établissant une version de référence du chant grégorien qui pourrait servir de norme stylistique aux révisions des chants grégoriens particuliers de l'Église de France.

L'ouvrage est complété par un inventaire de l'œuvre ecclésiastique et théorique de Nivers et par une série d'index biographiques et musicologiques très précieux mettant en particulier en valeur l'évolution du répertoire chanté des messes et des saluts à Saint-Cyr.

DOMPNIER (Bernard). *Maîtrises et chapelles aux XVII^e et XVIII^e siècles. Des institutions musicales au service de Dieu*. Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2003, 568 p. (Histoires croisées). – 35 €.

La redécouverte du patrimoine musical des XVII^e et XVIII^e siècles ne pouvait que finir par intéresser les spécialistes d'histoire religieuse. Saluons donc l'entreprise engagée depuis quelques années par Bernard Dompnier dans un esprit interdisciplinaire réunissant historiens et musicologues soucieux de mieux comprendre l'ensemble des enjeux culturels (artistiques, religieux, socio-économiques et politiques) de la musique d'église, d'autant plus qu'à cette période, l'Église est sans doute le plus important commanditaire de musique à travers ses différentes institutions, parmi lesquelles les maîtrises capitulaires. Celles-ci constituent la thématique centrale de l'ouvrage collectif qui se décline autour des thématiques suivantes : l'angle économique (moyens financiers et modes d'organisation), leur place dans la vie culturelle et sociale des villes concernées (fonction de création de musique liturgique et fonction éducative), leur rôle dans la vie culturelle proprement dite, l'histoire d'une profession, celle de musicien d'église (des maîtres de musique aux enfants de chœur en passant par les chanteurs et les instrumentistes).

La première partie (« recrutement et vie des maîtrises ») permet, à la suite d'une synthèse particulièrement riche de Ph. Loupès sur la structure des psallettes et la vie des enfants de chœur, d'évoquer différentes maîtrises (Clermont-Ferrand, Cambrai, l'Ouest de la France, Paris, Saint-Quentin), considérées par les parents d'origine souvent modeste comme un lieu d'éducation et de promotion sociale et par les chanoines comme un apport qualitatif au service divin. Mais si les grandes maîtrises réunissent une dizaine d'enfants, d'autres ne réunissent qu'un personnel très limité et témoignent de la fragilité de l'institution comme à Bayonne, dans le Sud-Est de la France, et dans les communautés de prêtres. La troisième partie (« les maîtrises et la cité ») tente de cerner le rôle culturel et politique de l'institution. En pendant à l'article de Ph. Loupès, G. Escoffier propose une typologie des maîtrises capitulaires (nombre d'enfants de chœur et de musiciens, qualité de l'éducation proposée, clôture plus ou moins affirmée entre internat mais aussi externat) dont les responsables principaux, les maîtres de musique, sont de véritables acteurs du champ social. Les communications suivantes analysent les liens entre maîtrises et société (M.-Cl. Muscat) et les interactions entre musique religieuse et musique profane à travers la participation de certaines maîtrises à d'autres manifestations et cérémonies extérieures mais aussi l'introduction de formes musicales profanes dans la musique religieuse (Th. Favier). Enfin, des figures de musiciens d'église sont évoquées montrant l'importance de l'itinérance de la profession (F. Chappée avec l'exemple d'Annibal Gantez) en particulier dans le Centre-Ouest de la France (S. Granger), ce qui n'est pas bien entendu sans conséquences musicales et culturelles.

Seule une fructueuse collaboration entre historiens et musicologues pouvait aboutir à une véritable analyse des liens entre pratiques musicales et liturgie, objet de la quatrième partie. L'A. revient sur l'importance de la liturgie, véritable objet d'étude pour l'historien du religieux puisqu'elle contient à la fois les prescriptions qu'il faut contextualiser (hiérarchisation et solennisation, liturgies particulières comme celles des chapitres de Dames nobles des Pays-Bas méridionaux étudiés par G. Derégnaucourt) et les pratiques cérémonielles dans lesquelles se mêlent traditions et innovations. Ainsi, Fr. Billiet analyse le projet de nouveau cérémonial de la cathédrale d'Amiens, rédigé dans les années 1738-1742, et la place qu'y occupe la maîtrise. Mais encore, si la liturgie devient objet d'étude, cela suppose l'existence de sources parmi lesquelles, au-delà des seuls livres liturgiques manuscrits ou imprimés, les archives capitulaires et les partitions. A titre d'exemple, J. Duron montre à la fois la complémentarité des sources et le paradoxe qui les relie entre elles : alors que les enfants de chœur sont des acteurs du chant liturgique essentiel, on constate une absence quasi totale de pièces musicales écrites pour ces mêmes enfants. Enfin, l'éclairage international (État Pontifical, Italie espagnole, Espagne, Mexique, Portugal mais aussi

Allemagne luthérienne) permet de mieux situer l'institution dans la société d'Ancien Régime, montrant des caractères communs (pratique vocale et éducation, enjeux liturgiques et confessionnels) et des spécificités structurelles.

Daniel-Odon HUREL

Monseigneur Duchesne et les bollandistes. Correspondance. Présentation, édition et commentaire par Bernard JOASSART. Bruxelles, Société des bollandistes, 2002, 252 p., portrait (*Tabularium hagiographicum*, 1). – 50 €.

Von Hügel, Turner et les bollandistes. Correspondance. Présentation, édition et commentaire par Bernard JOASSART. Bruxelles, Société des bollandistes, 2002, 157 p., portraits (*Tabularium hagiographicum*, 2). – 40 €.

Depuis une quinzaine d'années, le R.P. Bernard Joassart de la Société des bollandistes s'est attaché à retracer les rapports que ses prédécesseurs ont entretenus depuis les origines de la Société avec les savants de leur temps en utilisant les archives bollandiennes. Celles-ci, qui sont conservées partie par la Bibliothèque royale de Belgique, partie par la Société elle-même, sont particulièrement riches en correspondances que le P. Joassart a entrepris de publier soit dans diverses revues et en particulier dans les *Analecta bollandiana*, soit dans une nouvelle collection bollandienne, le « *Tabularium hagiographicum* », dont le premier volume est paru en 2002.

Il est consacré à la correspondance échangée entre Mgr Louis Duchesne (1843-1922), qui fut directeur de l'École française de Rome de 1895 jusqu'à sa mort, et les bollandistes ses contemporains : Charles De Smedt, François Van Ortroy, Joseph Van den Gheyn, Albert Poncelet, Hippolyte Delehay et Paul Peeters. L'édition procurée fait connaître quatre-vingts lettres de Duchesne, conservées à Bruxelles, et quarante-quatre lettres de bollandistes, surtout De Smedt et Delehay, classées dans les papiers de Duchesne au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, en tout cent vingt-quatre documents dont les dates s'échelonnent entre 1878 et 1922. Cette période correspond à l'époque qui a vu naître et se développer la crise moderniste, dont Duchesne devait être la victime avec la mise à l'Index de son *Histoire ancienne de l'Église*, tandis que les *Légendes hagiographiques* de Delehay étaient interdites de lecture dans les séminaires italiens.

Informations bibliographiques, état d'avancement des travaux des uns et des autres, nouvelles personnelles nourrissent cette correspondance, mais aussi réaction avec humour et parfois avec humeur devant les attaques des milieux traditionalistes, surtout romains, qui se refusaient à modifier leurs méthodes en matière de recherche historique, tandis que Duchesne et ses correspondants bollandistes, en parfaite adéquation de pensée et de jugement à quelques nuances près, s'efforçaient d'appliquer et de faire triompher les principes d'une saine critique historique, persuadés « de servir l'Église par son histoire consciencieusement étudiée et franchement exposée », comme l'écrivait Duchesne en 1911. Les assurances de soutien mutuel forment la trame de beaucoup de ces lettres.

De la crise moderniste et de ses répercussions il est aussi fréquemment question dans les lettres échangées par le P. Delehay avec deux savants résidant en Angleterre : l'autrichien Friedrich von Hügel et l'anglais Cuthbert Hamilton Turner. L'un et l'autre lui apportèrent réconfort et appui sans défaillance dans les épreuves, n'hésitant pas à manifester leur indignation devant les procédés des congrégations romaines à son égard. Une estime profonde et même une réelle amitié unissaient Delehay et ses deux correspondants, surtout Turner. Rien ne leur faisait plus plaisir que de se rencontrer soit à Bruxelles, soit à Oxford au cours des voyages occasionnés par leurs recherches érudites. A chaque page de cette correspondance apparaissent des hommes d'une profonde sensibilité et d'une grande délicatesse de sentiment. De plus ces savants n'avaient rien d'austère.

On ne peut donc que féliciter le P. Joassart de cette double édition, dont l'abondante annotation ne laisse aucun point dans l'ombre.

Pierre GASNAULT

NOTES DE LECTURE

VOGÜÉ (Adalbert de), o.s.b. *Histoire littéraire du mouvement monastique dans l'Antiquité. Première partie : le monachisme latin*, t. VI. *Les derniers écrits de Jérôme et l'œuvre de Jean Cassien (414-428)* ; t. VII. *L'essor de la littérature lérinienne et les écrits contemporains (410-500)*. Paris, Le Cerf, 2002-2003, 492 et 475 p. (Patrimoines. Christianisme). – 59 et 56 €.

C'est toujours une mine de renseignements que fournissent les tomes successifs de cette Somme qu'est *L'histoire littéraire du mouvement monastique* d'Adalbert de Vogüé. Cette fois, c'est vers le monachisme de Marseille, avec Jean Cassien, et vers le milieu de Lérins qu'ils nous conduisent. Depuis l'ouvrage de Columba Stewart (*Cassian, the monk*, Oxford, 1998), on a rarement eu une présentation aussi complète de l'œuvre de Jean Cassien. L'A. en suit les livres pas à pas. Il rend compte du titre des deux grands ouvrages de Jean Cassien que sont les *Institutiones* et les *Collationes*, il précise l'influence d'Évagre et de Basile de Césarée quant à la présentation du costume des moines dans les *Institutiones*, puis il envisage la prière des moines avant de mettre en évidence cette vertu par excellence du moine qu'est l'humilité. Dans une deuxième partie, Cassien propose la première typologie des vices et de leur origine, ainsi qu'un programme d'ascension spirituelle que reprend A. de Vogüé.

Ensuite, il s'attache à ce classique de la spiritualité que sont les *Conférences* de Jean Cassien et il en fait une présentation magistrale, qui est fort utile compte tenu de la densité du texte et de la diversité des sujets abordés. Il en propose non seulement un guide de lecture, mais aussi et surtout une analyse fouillée. Il en reprend la topographie et les grandes figures, dans la mesure où cela est possible, comme pour Paphnuce qui domine la première série de *Conférences*, sans oublier les principaux thèmes : le discernement, la prière, l'amitié, la science pratique et la science théorétique, la charité, la pureté du cœur, etc.

Il est seulement dommage qu'à l'issue d'une étude aussi fouillée, il n'ait pas l'occasion d'envisager le troisième ouvrage de Jean Cassien : le *De Incarnatione Domini*, mais il est vrai qu'il dépasserait aussi la perspective qu'il s'est fixée : une *Histoire littéraire* [et non dogmatique] *du mouvement monastique* qui, par elle-même, est suffisamment vaste.

Dans le septième tome, après avoir étudié l'affaire Leporius, celle des moines d'Hadrumète et de Provence et la Seconde Règle des Pères, l'A. nous fait pénétrer dans le milieu monastique de Lérins, qui s'est développé principalement au ^ve siècle, qui a été formé pour une part par les *Institutions* cénobitiques et les *Conférences* de Jean Cassien, et qui est devenu une pépinière d'évêques pour la Provence. C'est, alors, une étude inédite sur *L'éloge du désert* et *L'exhortation au mépris du monde* qu'il propose, puis toute une étude sur Honorat et une autre sur Fauste de Riez, pour terminer par l'œuvre de Sidoine Apollinaire et la Règle de Macaire : autant dire qu'il présente tout un ensemble d'études originales sur cette page décisive de l'essor de l'abbaye de Lérins.

Marie-Anne VANNIER

RICHÉ (Pierre). *Abbon de Fleury. Un moine savant et combatif (vers 950-1004)*. Turnhout, Brepols, 2004, 311 p. – 40 €.

A la faveur du millénaire de la mort d'Abbon de Fleury, assassiné à La Réole le 13 novembre 1004, Pierre Riché retrouve l'un de ses personnages préférés. Cet anniversaire, célébré par plusieurs manifestations dont un important colloque, a été l'occasion pour Jacques Dalarun de travailler pour l'avenir en engageant l'IRHT dans une campagne d'édition et de traduction des œuvres d'Abbon ; Pierre Riché, associé à l'entreprise, a manifestement profité de cette dynamique. Les sources sont en effet très présentes dans son livre, traduites en français pour le plus grand confort du lecteur ; comme ces traductions ne sont qu'exceptionnellement attribuées, il faut sans doute penser qu'elles sont de l'auteur lui-même. C'est en tout cas un des points forts du livre que de laisser aussi souvent la parole à son héros. P. Riché, l'un des meilleurs connaisseurs de la France des alentours de l'an mil, est aussi un conteur de talent, qui sait maintenir l'intérêt en déroulant habilement les épisodes biographiques sur la toile de fond historique. Le sous-titre tient ses promesses : la formation et les travaux intellectuels d'Abbon occupent un tiers du livre, les combats en tous ordres les deux autres tiers : attaques, défenses et « affaires » diverses s'enchaînent, l'A. est en empathie avec son héros, le lecteur est tenu en haleine, bref le livre aurait pu être passionnant. Mais, si le lecteur frémit à chaque page, c'est malheureusement aussi d'étonnement, voire d'horreur, devant les kyrielles de fautes d'orthographe, de coquilles et de lapsus. Personne, manifestement, n'a jeté le moindre coup d'œil sur les épreuves avant publication, ce qui repose une fois de plus la question du partage des responsabilités entre auteur et éditeur. On souffre de lire *supra* pour *infra* (p. 6, n. 3), « (les enfants) ont droit au chapitre », « Hucbald commente l'Isagogue de Pophyre », « (Abbon rédige) les Evangiles sur Ezéchiel » ; passons sur le « stage » que fait l'abbé à Saint-Germain-des-Prés : peut-être ce néologisme peut-il contribuer, après tout, au style alerte du livre ; mais que penser de l'affirmation (non étayée, et pour cause !) selon laquelle « le Christ nous enseigne de haïr la femme alors que saint Paul nous commande de l'aimer » ? On est perplexe aussi devant cette expression énigmatique : « Bernard finit sa vie comme évêque de Cahors, qu'il obtint, nous l'espérons, d'une façon régulière ». Que ce soit là négligences d'auteur ou fautes de scribe, il faut souhaiter qu'elles puissent disparaître au plus vite à l'occasion d'une réédition.

Monique GOULLET

Santa Cruz de Coimbra. A cultura portuguesa aberta à Europa na Idade Média. Porto, Biblioteca Pública Municipal do Porto, 2001, 340 p.

Le plus célèbre monastère portugais de chanoines réguliers suivant la règle de saint Augustin, Santa Cruz de Coimbra, a été fondé en 1131 par Telo, qui était archidiacre de la cathédrale. Il est très vite devenu l'un des principaux centres religieux, politiques et culturels de la Péninsule, bénéficiant constamment de la faveur des rois portugais. La plus grande partie de sa bibliothèque fut transférée à Porto, en 1834, sous la responsabilité du grand érudit Alexandre Herculano. Elle était au Moyen Âge l'une des plus riches du Portugal. Ce fonds a récemment fait l'objet d'une description détaillée dans un ouvrage coordonné par Aires Augusto Nascimento et José Francisco Meirinhos, *Catálogo dos códices da Livraria de mão do Mosteiro de Santa Cruz de Coimbra na Biblioteca Pública Municipal do Porto*, Porto, 1997. Le présent volume est un catalogue d'exposition, remarquablement illustré, qui complète le précédent. Cent quatre manuscrits ont été retenus. Les auteurs proposent pour chacun d'entre eux une illustration couleur pleine page, un commentaire bilingue (portugais et anglais), ainsi qu'une bibliographie. En fin de volume, deux chapitres s'intéressent successivement aux manuscrits sur papier (le plus ancien étant le *Ceremoniale*

romanum d'Augustinus Patricius Piccolomineus, ca 1435-1495) et aux collèges dépendant de Santa Cruz qui accueillirent, en 1537, l'université de Lisbonne (le prieur du monastère devenant alors chancelier).

Les manuscrits sont présentés en cinq sections : coutumiers, bibles et exégèse, liturgie, hagiographie et spiritualité, arts libéraux et scolastique. On ne peut évidemment présenter toutes les notices, mais on notera le caractère international de cette bibliothèque, fort justement souligné dans le titre de l'exposition. Il n'y a pas lieu d'être surpris : Santa Cruz a précisément été fondée au moment où la Péninsule ibérique s'ouvrait au reste de l'Europe et subissait une sorte de mutation culturelle. Les manuscrits des XII^e et XIII^e siècles renferment des œuvres de Raban Maur, Florus de Lyon, Haymon d'Auxerre, Hugues et Richard de Saint-Victor, saint Bernard, Hugues de Fouillois, Pierre Comestor, Galand de Reigny, Raoul de Saint-Germer de Fly, la *Vita* de Thomas Becket par Benoît de Peterborough, celle de Marie d'Oignies par Jacques de Vitry, etc. Les coutumes de Santa Cruz s'inspiraient très largement de celles de Saint-Ruf d'Avignon, la *Vita* de Telo expliquant comment, en 1135, en 1136 et en 1139 encore, des chanoines de Coimbra avaient été envoyés en Provence pour copier divers manuscrits. On en possède encore certains : le n° 836 de la Bibliothèque municipale de Porto, qui réunit deux *codices* sous une même reliure, fut ramené à Coimbra en 1138 ou 1139. Il contient des œuvres d'Augustin, d'Ambroise et de Bède. Encore aux origines du monastère, on mentionnera aussi le remarquable *Livro santo*, premier cartulaire de Santa Cruz, qui contient également la *Vita* de Telo et celle du prêtre Martin de Soure (à partir de 1151). La bibliothèque possédait également de précieuses pièces antérieures au XII^e siècle : ainsi quelques textes médicaux en écriture benévontaine et le plus ancien fragment conservé de la *Lex wisigothorum* (XI^e s.).

Patrick HENRIET

GEYBELS (Hans). *'Vulgariter Beghinae'. Eight centuries of Beguine History in the Low Countries*. Turnhout, Brepols, 2004, 181 p. (Brepols Essays in the European Culture, 4). – 30 €.

L'A. offre au lecteur un petit livre très pratique sur les béguines des origines à nos jours dans un cadre historico-géographique précis, celui des anciens Pays-Bas. Il étudie successivement : 1) le contexte historique dans lequel apparaît et se développe ce courant nouveau de vie religieuse, très majoritairement féminin, qui s'oriente de la base et non de la hiérarchie ecclésiastique, se développe en marge de la vie monastique traditionnelle et dont les origines sont très complexes ; 2) la spiritualité et le mysticisme des béguines avec une attention particulière à Hadevich d'Anvers, une des plus importantes d'entre elles par l'œuvre en langue vulgaire qu'elle a laissée à la postérité ; 3) la vie quotidienne au béguinage ; 4) l'A. consacre enfin une brève notice fort bien venue à chacun des treize béguinages qui ont le privilège d'avoir été par décision récente inscrits au patrimoine mondial de l'UNESCO. En appendice une liste des cent cinquante-quatre béguinages de la région considérée et une riche bibliographie.

L'étude, très synthétique, se recommande à de nombreux points de vue. Elle se lit bien ; elle a le très grand mérite de ne pas arrêter l'étude à la fin du Moyen Âge mais de suivre les avatars du mouvement, apparu en 1173 dans le diocèse de Liège, jusqu'à aujourd'hui où les cendres sont refroidies et où les bâtiments subsistants ont changé de fonction ; l'A. a utilisé la bibliographie des érudits locaux très souvent en flamand, langue qui n'est généralement pas pratiquée par les historiens, mettant ainsi leur apport à la disposition de tous ; elle est très joliment illustrée. Ainsi l'intelligence d'un parti pris qui tenait de la gageure recommande-t-il le livre aussi bien aux touristes avertis flânant dans ces villes du Nord qu'aux néophytes qui pourraient croire que la condamnation des béguines au concile de Vienne, en 1311/1312, a sonné le glas de cette efflorescence religieuse, ou qui la croiraient emportée par la Renaissance ou,

plus tard encore, par les Révolutions européennes : on vérifie bien ici que le *grand* siècle des béguinages est le *xvii^e* siècle. On ne saurait donc reprocher à l'A. d'avoir circonscrit son champ d'observation. Un peu plus gênantes en revanche sont ses généralisations : il n'est pas vrai que le mouvement se soit étendu à toute l'Europe occidentale, or l'indifférence au phénomène est plus délicate à interpréter que son succès. Pour ne citer qu'elles, ni l'Angleterre, ni la plus grande partie de la France actuelle, ni la Péninsule ibérique, n'ont eu de béguines. Signalons aussi quelques coquilles malheureuses à corriger dans une seconde édition : p. 28, les dates d'Élisabeth de Hongrie sont *ca* 1293-1336 alors qu'à la page suivante (p. 29, n. 13), sa date de mort est correcte : 1231. On voit mal aussi comment (p. 80) Mechtilde de Magdeburg, née *ca* 1208, aurait pu dès 1215 être forcée à écrire par son confesseur : son œuvre date de *ca* 1250.

Paulette L'HERMITE-LECLERCQ

Lombardia monastica e religiosa, per Maria Bettelli, a cura di Grado Giovanni MERLO. Milano, Ed. Biblioteca Franciscana, 2001, viii-550 p., index (Studi di storia del cristianesimo e delle chiese cristiane, 2). – 30,99 €.

En hommage à Maria Bettelli, spécialiste de l'histoire monastique lombarde du haut Moyen Âge, sont ici réunies une quinzaine de contributions de collègues et amis historiens autour de thématiques médiévales et modernes présentant ainsi certaines spécificités de l'historiographie monastique italienne : la question du monachisme cistercien féminin (l'exemple de Santa Maria di Manerbio) et plus largement de la diffusion du monachisme féminin cistercien dans l'Italie occidentale aux *xii^e* et *xiii^e* siècles est largement abordée. Des analyses qui présentent aussi l'intérêt de montrer les nuances entre innovation et continuité monastique (Santa Maria di Montano et Santa Maria ad Fonticulum) et les conséquences de ces transformations sur le mode de vie monastique et sur le recrutement. D'autres contributions, toujours à propos de la tradition cistercienne, évoquent les liens entre cisterciens et laïcs pour analyser l'insertion de Cîteaux dans le milieu urbain (Acquafredda) et les stratégies économiques de développement d'un territoire en rapport avec l'hospitalité bénédictine (Chiaravalle della Colomba).

Certains auteurs, se rapportant souvent au monachisme féminin, se tournent vers la fin du Moyen Âge et les débuts de l'époque moderne, évoquant la difficile question de rapports entre moniales et société urbaine mais aussi l'apparition et les transformations des nouvelles formes de vie religieuse, autour de l'exemple emblématique des ursulines, entre Angela Merici et Charles Borromée. La dernière contribution, de Paola Vismara, montre à quel point le *xviii^e* siècle religieux, qu'il soit milanais ou tout autre, fait une large place à la diversité religieuse, à la rencontre mais aussi aux tensions entre église officielle et vie spirituelle, entre simplicité et religion trop intellectuelle. Un siècle multiforme qui voit, à Milan en particulier, le recul de la mystique au profit d'une spiritualité salésienne comme le montre la fondation du monastère de la Visitation de Milan en 1713.

Daniel-Odon HUREL

Anges et démons dans la littérature anglaise du Moyen Âge, textes réunis par Leo CARRUTHERS. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2002, 202 p., ill. (Cultures et civilisations médiévales, 19). – 35 €.

Le Centre d'études médiévales anglaises de l'université de Paris IV-Sorbonne a organisé, en 2000, un colloque bilingue sur le thème : « Anges et démons dans la littérature anglaise du Moyen Âge », prolongé dans les deux dernières communications jusqu'aux *xvi^e*-*xvii^e* siècles (avec Marlowe et Shakespeare) et l'époque contem-

poraine par l'utilisation du thème dans la filmographie (à partir de deux films anglo-saxons de 1973 et 1982). Les douze communications ont été réunies avec une préface par Leo Carruthers, professeur à l'université de Paris IV. Le recueil est très varié et fort intéressant, particulièrement pour les historiens qui ne sont pas spécialement familiers de la production du premier millénaire en anglo-saxon, d'accès difficile dans la langue d'origine, ou d'œuvres qui sont peu connues – tel ce poème étrange intitulé *Salomon et Saturne* connu par deux manuscrits incomplets dont le plus ancien est du milieu du x^e s. – ou peu étudiées, comme le *Château d'amour*, son auteur fût-il aussi célèbre que Robert Grosseteste, l'évêque de Lincoln († 1253). Cette attention renouvelée pour l'antique littérature vernaculaire anglo-saxonne ou germanique, souvent éclipsée dans l'historiographie par les sources en latin, et dans des genres aussi variés que l'homilétique, l'hagiographie ou la poésie, produit de beaux fruits. Citons quelques-uns des auteurs ou des œuvres retenus : Caedmon, le plus ancien poète anglo-saxon, Bède le Vénérable, le poème anonyme de Beowulf. A propos de cette dernière œuvre, A. Papahagi reprend la question, importante aussi bien du point de vue religieux que littéraire, des deux images souvent présentées – et par leurs contemporains anglo-saxons d'abord, Alcuin ou Aelfric – comme antagonistes du héros païen et du saint chrétien. Il démontre de manière convaincante qu'il faut réduire les oppositions entre les deux mondes. Comme les saints, les héros sont mus par des valeurs éminemment positives : le bien, l'ordre, notamment social, la vie ; ils luttent contre les forces adverses : mal, désordre, mort. On comprend mieux ainsi que la tradition chrétienne n'ait pas fait disparaître la tradition païenne. M. Messah étudie la place des anges et des démons dans les homélies d'Aelfric, moine de la seconde moitié du ix^e siècle, pleine période de rénovation monastique mais dans laquelle de nouvelles invasions scandinaves compromettent la formation des prêtres et exigent un travail de pédagogie théologique. On voit ainsi s'opposer, dans un camp, les démons incarnés dans les persécuteurs des vierges et martyres des premiers siècles du christianisme, hypostasiés en filles du diable, ou faisant valoir leurs droits sur les âmes dans le *Château d'amour*, omniprésents dans les sermons des hérétiques lollards ; dans l'autre, les anges inspireurs du poète, anges gardiens, médiateurs comme les saints... Sous l'angle iconographique, D. Calvert montre la variété des partis pris théologico-artistiques dans la représentation de l'ange Gabriel et de Marie des Annonciations médiévales ou modernes. L'analyse des figures et des fonctions respectives des anges et des démons et des procédés cinématographiques, à la lumière de la réflexion sur le cinéma d'E. Morin ou de G. Deleuze, ouvre dans l'art d'étranges perspectives sur le brouillage contemporain des catégories angélique/démoniaque dans un décor de ville américaine, devenue métaphore de l'enfer... Au total un recueil original et stimulant.

Paulette L'HERMITE-LECLERCQ

MATZ (Jean-Michel), COMTE (François). *Diocèse d'Angers. Répertoire prosopographique des évêques, dignitaires et chanoines de France de 1200 à 1500*. Turnhout, Brepols, 2004, xiv-391 p. (Fasti ecclesiae Gallicanae, 7). – 60 €.

La collection « Fasti ecclesiae Gallicanae », dirigée par Hélène Millet, a pour objet de recenser par diocèse les évêques, les dignitaires et les chanoines des églises cathédrales qui ont vécu entre 1200 et 1500, de publier une biographie de chaque évêque en quelques pages et de rassembler les données essentielles de celle des chanoines. Depuis 1996, six tomes consacrés aux diocèses d'Agen, d'Amiens, de Besançon, de Reims, de Rodez et de Rouen ont vu le jour. En voici un septième qui traite du diocèse d'Angers¹. Il contient les biographies de seize évêques, de

1. Depuis cette date ont également paru les t. 8 et 9 consacrés respectivement aux diocèses de Mende et de Sées.

Guillaume de Chemillé (1197-1200) à François de Rohan (1499-1532), et d'un évêque administrateur du ^{xv}^e siècle, Auger de Brie (1479-1482). S'y ajoutent les notices brèves d'environ sept cents chanoines.

Les sources utilisées sont essentiellement conservées à Angers, soit aux Archives départementales de Maine-et-Loire, soit à la Bibliothèque municipale. Les Archives vaticanes, très riches pour le ^{xiv}^e et le ^{xv}^e siècle, ont été aussi sollicitées, soit directement, soit à travers les nombreuses publications qui ont contribué à les faire connaître depuis le ^{xix}^e siècle. Il nous semble cependant, d'après notre propre expérience de ces archives, que la récolte aurait pu être plus abondante, que le nombre des chanoines d'Angers aurait pu être augmenté de quelques unités et surtout que leurs notices auraient pu être plus développées. Il ne paraît pas non plus que les sources parisiennes, conservées principalement aux Archives nationales et au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, aient été systématiquement utilisées. Il est certain toutefois que l'abondance et la dispersion de la documentation ne permettent pas qu'un tel répertoire soit d'emblée parfait. Il faut bien un jour lier la gerbe et envoyer la moisson à l'impression, tout en sachant que l'un des intérêts de la publication est de susciter additions et mises au point. Les systèmes informatifs mis en œuvre permettront de les intégrer dans la base de données qui est consultable au Centre Augustin-Thierry de l'Institut de recherche et d'histoire des textes à Orléans.

Le répertoire proprement dit est précédé de plusieurs chapitres dus soit aux deux auteurs principaux (J.-M. Matz et Fr. Comte), soit à deux historiennes de l'art (Marie-Pasquine Subes et Karine Boulanger). Y sont principalement étudiés le trésor et les reliques de la cathédrale d'Angers, la bibliothèque capitulaire et les livres possédés individuellement par des chanoines, le cycle consacré à la vie de l'évêque saint Maurille qui a été peint sur les murs de l'abside de la cathédrale au ^{xiii}^e siècle et qui a été découvert en 1984, la réalisation et l'entretien des vitraux du monument entre le ^{xiii}^e et le ^{xv}^e siècle, enfin le quartier canonial d'Angers. L'histoire de la cathédrale angevine retracée par l'érudit Louis de Farcy au début du ^{xx}^e siècle se trouve ainsi renouvelée et notablement enrichie.

Pierre GASNAULT

Retour aux sources. Textes, études et documents d'histoire médiévale offerts à Michel Parisse. Paris, Éditions Picard, 2004, 1024 p. – 90 €.

Ce volume appartient à un genre académique convenu mais il le transcende. D'abord, par son ampleur : une centaine de participants qu'on ne peut citer tous ici. Mais parmi ceux-ci, le fait est assez rare pour le souligner, le propre initiateur de Michel Parisse à l'histoire médiévale, le doyen Jean Schneider, décédé il y a peu, plus que centenaire.

Mille pages réparties en sept thèmes illustrent les nombreux domaines sur lesquels M. Parisse a travaillé et reflètent aussi son cheminement historique mené depuis plus de quarante ans. D'abord, « Les documents de la pratique », les sources qui lui sont chères, font l'objet de seize études où chacun transmet le plaisir qu'il a eu à manipuler, scruter, expertiser, exploiter un document sur son support original, charte ou sceau.

Comme M. Parisse avait travaillé aussi bien sur son village meusien de Void que sur l'Empire, le second thème, « Pouvoirs et territoires : de l'Empire au village », avec seize contributions, illustrent par des études de cas les relations complexes entre un lieu et une institution.

« Nobles et chevaliers », socle de ses travaux, ont suggéré un troisième thème (sept études) qui, dans une perspective comparée, élargit l'espace géographique et chronologique avec, outre des exemples lorrains, des cas normands, auvergnats, dauphinois, alsaciens.

Le quatrième thème, les « Femmes médiévales » (dix études), présente, par l'être et le paraître, quelques figures féminines à travers leur rôle ou leur influence.

La « Vie de l'Église : acteurs, institutions, rituels », cinquième thème (vingt contributions), étudie différentes facettes de cette Église à travers des exemples significatifs : évêques, moines, synodes, évangélisation, rituels conformes ou déviants.

« Parler, enseigner, écrire », sixième thème, reflète la carrière de M. Parisse, soucieux de faire progresser et de transmettre un savoir en renouvellement. Douze contributions illustrent cet aspect : études de sermon, de psautier, réflexions sur le savoir, sur la mort.

Le dernier et huitième thème, « Historiographie et représentations du passé » (douze articles), offre une autre dimension à l'étude des sources : l'imaginaire, les mythes, les constructions de la mémoire.

Au total, un volume passionnant dans lequel chaque intervenant, malgré la place mesurée (dix pages), a voulu rendre hommage à l'éminent et affable médiéviste français qui a su renouveler et élargir les champs d'investigation historiques.

Jean-Pierre GERZAGUET

Liber Largitorius. Études d'histoire médiévale offertes à Pierre Toubert par ses élèves, réunies par Dominique BARTHÉLEMY et Jean-Marie MARTIN. Genève, Droz, 2003, XVIII-654 p. (École pratique des hautes Études, Sciences historiques et philologiques, V. Hautes études médiévales et modernes, 84). – 83,23 €.

Ce volume dédié par ses élèves à leur maître Pierre Toubert rassemble trente contributions d'une rare unité, reflétant l'existence d'une véritable école formée à la lecture des travaux de P. Toubert (rappelés aux p. XI-XVII), mais aussi au fil des discussions dans le cadre d'un séminaire poursuivi avec assiduité de 1964 à 1996.

Les contributions, réparties dans quatre grandes unités géographiques (les Italies, les Gaules, les Espagnes et les Antipodes), embrassent un vaste ensemble thématique s'inspirant des principales directions de recherche (de celle qui eut le plus de succès, l'*incastellamento*, à d'autres non moins fécondes comme le régime domanial, le mariage, la réforme ecclésiale, etc.), mais aussi des méthodes de prédilection (notamment l'histoire structurelle et anthropologique, la réflexion sur le document) de P. Toubert.

Signalons pour les lecteurs de cette revue les contributions portant plus spécifiquement sur l'histoire des mouvements et des ordres religieux. Si l'on ne compte qu'une seule contribution qui prenne à bras le corps les destinées d'une expérience de vie religieuse (celle des ermites du Val de Loire dont l'idéal d'imitation du Christ s'enracine, au tournant des XI^e et XII^e siècles, dans l'alliance entre solitude et pauvreté volontaire), le monde des religieux est pourtant omniprésent. Partons d'ailleurs du titre du recueil, *Liber largitorius*, qui reprend celui de l'un des cartulaires de l'abbaye de Farfa, source majeure des *Structures du Latium médiéval*. Or, et il n'y a guère lieu de s'en étonner compte tenu de la chronologie de la majorité des contributions (IX^e-XIII^e s.), la documentation produite dans et/ou pour des établissements monastiques – des plus importants tels Farfa, le Mont-Cassin, Saint-Vincent-au-Volturne, Fulda, Saint-Denis ou Ripoll, à des centres d'importance plus régionale voire locale tels S. Fiora dans le diocèse d'Arezzo, Noyers en Touraine, S. Sepolcro d'Astino près de Bergame ou Saint-Pierre de Gand – fournit le point de départ de nombreuses études portant aussi bien sur l'économie monastique, les structures sociales des groupes des bienfaiteurs et leurs comportements, la fonction sociale du don aux religieux, le rôle politique des moines (ou de certains d'entre eux) dans le règlement des conflits, la formation d'une idéologie chevaleresque, voire la promotion de certains groupes dirigeants en ville (quand ce ne sont pas ces groupes qui s'appuient sur les fondations religieuses, monastiques et plus encore hospitalières, pour asseoir leur prestige social et politique) : bref, et fondamentalement, l'histoire structurelle de l'Occident médiéval.

Ajoutons, pour finir, la place centrale occupée par la figure épiscopale dans ce recueil : en Italie du Nord (Parme et Milan) où l'évêque (du temps présent ou du passé

revisitée) est au cœur des processus d'affirmation politique des communes, ou en Italie centrale, berceau du modèle épiscopal grégorien ou, plus tard, de la colonisation bénéficiale de la Chrétienté jusqu'aux rives de l'Escaut.

Cécile CABY

JEAN DE SAINT-VICTOR. *Traité de la division des royaumes. Introduction à une histoire universelle*, introd., éd. critique et traduction par Isabelle GUYOT-BACHY et Dominique POIREL. Turnhout, Brepols, 2002, 321 p. (Sous la Règle de saint Augustin, 9). – 42 €.

Jean, chanoine de Saint-Victor de Paris, personnalité peu connue, rédige au début du XIV^e siècle (entre 1302 et 1326) une histoire universelle, le *Memoriale historiarum*, dont deux rédactions ont été conservées. Cette œuvre, vraisemblablement collective, avait fait l'objet quelques années auparavant d'une étude approfondie de I. Guyot-Bachy (*Le Memoriale historiarum de Jean de Saint-Victor : un historien et sa communauté au début du XIV^e siècle*, Turnhout, 2000)¹.

Accompagnée de D. Poirel, elle a décidé de donner l'édition de la première partie du texte : le *Traité de la division des royaumes*. Sorte d'introduction historico-géographique, de présentation du décor dans lequel vont se dérouler les événements ensuite racontés ou, pour reprendre les mots de l'A., simple trame dont l'histoire est la toile (p. 279), cette partie de l'œuvre se retrouve dans les deux rédactions, mais a connu une importante amplification dans la seconde. Elle y gagne aussi en autonomie et sa place vis-à-vis du reste de l'œuvre est clarifiée. Les deux versions sont ici éditées l'une après l'autre. Jean de Saint-Victor ouvre son traité par la présentation des quatre royaumes originels (Scythes, Assyriens, Égyptiens et Sicyoniens) et retrace de façon chronologique leurs divisions successives donnant naissance à de nouvelles entités, pour aboutir à un tableau des différents royaumes existant à son époque. Pour chacun des royaumes, Jean donne le nom du ou des premier(s) roi(s) fondateur(s), les circonstances de leur apparition et, éventuellement, de leur disparition.

L'intérêt de l'ouvrage réside aussi dans l'analyse des sources mises en œuvre par l'A., qui éclaire l'histoire de la bibliothèque de Saint-Victor à un moment où l'abbaye n'apparaît plus sur le devant de la scène. Mais elle est riche de tous les apports des grands maîtres du XII^e et du début du XIII^e siècle. Il n'est pas étonnant de trouver Hugues et Richard de Saint-Victor parmi les auteurs les plus cités. La liste des sources utilisées par Jean de Saint-Victor peut laisser apparaître un certain conservatisme, notamment par rapport à d'autres chroniques contemporaines, mais l'A. n'est pas pour autant fermé aux nouveautés puisque, dans la seconde version de son texte, il intègre le *Speculum historiae* du dominicain Vincent de Beauvais.

Il faut, pour terminer, souligner la qualité de l'édition du texte ainsi que de sa traduction, présentée en regard. Le repérage et l'analyse des sources ont aussi été faits avec une grande finesse.

Christine GADRAT

Monastica et humanistica. Scritti in onore di Gregorio Penco O.S.B., a cura di Francesco G. B. TROLESE. Cesena, Badia di Santa Maria del Monte, 2003, 2 vol., xviii-1088 p., index, ill. (Italia benedettina. Centro storico benedettino italiano, 23). – 90 €.

Près d'une quarantaine de contributions italiennes de chercheurs religieux, moines et universitaires sont ici réunies autour de l'œuvre importante de Gregorio Penco dont

1. Cf. la recension de M. Chazan dans *Revue Mabillon*, n.s., 13 (t. 74), 2002, p. 365-366.

la bibliographie, forte de plus de 500 numéros sur la période 1948-2003, est rappelée en une introduction mettant en valeur les trois axes de l'activité scientifique du bénédictin italien : le monachisme médiéval, l'histoire de l'Église en Italie et la spiritualité monastique. Une première partie de l'ouvrage réunit une vingtaine d'articles autour du monachisme, essentiellement médiéval, de ses institutions, de ses réformes, presque exclusivement celle de Sainte-Justine de Padoue au ^{xv}^e siècle, et de sa spiritualité qui englobe les périodes moderne et contemporaine. Ces contributions accordent une large place à la publication de textes inédits (inventaires de mobilier, extraits de cartulaires, textes spirituels, lettres, décrets de visites, textes liturgiques...), ce qui n'est pas sans intérêt. La seconde partie aborde les liens entre religion et société, bien au-delà de la question monastique : une vingtaine d'articles dont plusieurs sont consacrés à des évêques médiévaux ou contemporains, à des manifestations religieuses spécifiques de la fin de la période moderne (les chanoinesses du chapitre noble séculier de Reggio Emilia), à des exemples de censure ecclésiastique des années 1780-1830 (le cas intéressant du célibat ecclésiastique étudié par P. Visмара) et enfin à des aspects d'histoire culturelle. Le volume se conclut par la transcription, et non l'édition critique, de deux catalogues de la bibliothèque de l'abbaye de Pontida à la fin du ^{xviii}^e siècle, soit plus de onze cents titres (G. Spinelli), une contribution non négligeable à l'étude des bibliothèques bénédictines d'Ancien Régime.

Daniel-Odon HUREL

Inquisition d'Espagne, sous la dir. d'Annie MOLINIÉ et Jean-Paul DUVIOLS. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, 185 p., 16 p. de pl. h.t. (Iberica, 14) – 20 €.

La publication de cet ouvrage collectif est à replacer dans la préparation du concours du CAPES et de l'agrégation d'espagnol des années 2003 et 2004 dont la question de civilisation portait sur « l'Inquisition espagnole et la construction de la monarchie confessionnelle (1478-1561) ». Il est l'œuvre de neuf hispanistes, pour la plupart spécialistes de la question, mais ne se prétend pas exhaustif : l'objectif est de montrer dans quelle mesure le Saint-Office a pu constituer un instrument de contrôle sur la société espagnole. Soulignons le souci de s'inscrire dans les courants actuels de l'historiographie inquisitoriale, par des études de cas précises souvent issues de thèses de doctorat, et d'utiliser des sources originales, pour certaines inédites. C'est le cas notamment des articles de J. Gil sur la place des juifs et des judéoconvers dans les « fausses » chroniques de Román de la Higuera au début du ^{xvii}^e siècle (p. 21-43) et d'A. Conde sur la sorcellerie dans le diocèse de Cuenca au ^{xvi}^e siècle (p. 95-107).

La vocation pédagogique des textes se manifeste par des définitions de vocabulaire souvent fort utiles (cf. B. Perez, p. 47) ainsi que par des annexes documentaires iconographiques (en couleurs) et textuelles particulièrement fournies (cf. M. Escamilla, p. 128 et 131-144 ou encore A. Testino-Zafropoulos, p. 175-183).

Cette visée nuit cependant parfois à la rigueur scientifique du propos par une simplification excessive. Ainsi, l'analyse de B. Perez sur l'inquisition en basse Andalousie occidentale (p. 45-62) repose-t-elle, par exemple, sur l'affirmation un peu abrupte que les spécialistes des nouveaux-chrétiens « n'ont abordé qu'incidemment les implications sociales et politiques qui découlaient du fonctionnement de ces systèmes d'exclusion, sans questionner suffisamment le sens et la nature d'une action inquisitoriale souvent réduite à sa seule expression religieuse » (p. 45), passant sous silence la riche tradition historiographique inaugurée par Jaime Contreras au cours des années 1980. En outre, l'approche de l'institution inquisitoriale est principalement centrée sur ses victimes et leurs délits, n'évoquant ni les structures ou le fonctionnement du tribunal ni, ce qui est plus ennuyeux dans l'optique de l'ouvrage, ses nombreux représentants (inquisiteurs, familiers, etc.) pourtant pleinement inté-

grés à la société espagnole. On regrettera également la surreprésentation de la question des judéoconvers et des juifs, qui occupe un tiers des contributions ; à l'inverse, la bigamie, les « illuminés » (*alumbrados*) et les cryptoprotestants, abondamment étudiés par la bibliographie spécialisée, sont absents de l'ouvrage. Il est enfin dommage que les rapports complexes entre les pouvoirs temporels et le Saint-Office (concurrence de juridictions, interpénétration des instances inquisitoriales et municipales, etc.), pourtant au cœur de la question du concours, n'aient pas fait l'objet d'un traitement spécifique.

Natalia MUCHNIK

SCHWARZFUCHS (Lyse). *Le livre hébreu à Paris au XVI^e siècle. Inventaire chronologique*. Paris, Bibliothèque nationale de France, 2004, 268 p., 33 ill. – 55 €.

Un hébraïsme chrétien s'était développé à Paris au début du xvi^e siècle et fut renforcé par la création d'une chaire d'hébreu au Collège royal dès 1530 ; le premier titulaire en fut François Vatable. Parallèlement on commença à imprimer en hébreu à Paris, le premier texte publié étant la grammaire hébraïque de François Tissard qui sortit des presses de Gilles de Gourmont, le 29 janvier 1509. En prenant pour point de départ le fichier des impressions parisiennes du xvi^e siècle établi autrefois par Philippe Renouard et à la suite d'une vaste enquête menée en France et l'étranger, Lyse Schwarzfuchs a établi un inventaire chronologique des livres imprimés, entièrement ou partiellement, en hébreu à Paris durant le xvi^e siècle. Elle arrive au total de quatre cent trente-neuf impressions, dont une dizaine ne sont représentées que par une mention sans que l'on ait pu jusqu'à présent en retrouver un exemplaire. Ces livres sont pour une part des bibles hébraïques ou des bibles polyglottes comprenant le texte hébreu, des commentaires bibliques, mais aussi des alphabets, des grammaires et, en règle générale, tout texte comportant des caractères hébraïques, comme les recueils d'épithames de grands personnages, tels le roi Henri II ou le connétable Anne de Montmorency, qui comportent des éloges funèbres en hébreu.

Les notices descriptives établies par L. Schwarzfuchs sont précises. De plus l'A. a présenté dans l'introduction les principaux auteurs dont les œuvres sont recensées, comme Jean Cinquarbres, Nicolas Cleynaerts, Gilbert Genebrard, Guillaume Postel, et les imprimeurs parisiens ayant utilisé des caractères hébraïques avec une étude de leurs différentes fontes.

Pierre GASNAULT

Vêtue et pouvoir, XIII^e-XX^e siècle. Actes du colloque des 19 et 20 octobre 2001, Centre universitaire d'Albi. Textes réunis par Christine ARIAUD et Sylvie MOUTYSET. Toulouse, Maison de la Recherche de l'université Toulouse II-Le Mirail, 2003, 180 p., 30 pl. en coul. h.t. (Médiennes, 11) – 24 €.

Paru judicieusement en même temps que *Textiles sacrés du Tarn* (voir *infra*), cet ouvrage rassemble les actes du colloque sur « Vêtue et pouvoir » et constitue le numéro 11 de la collection « Médiennes » de l'UMR 5136 FRAMESPA (France méridionale/Espagne). D'emblée, soulignons le caractère novateur, original et fécond de l'entreprise menée sur la longue durée qui réunit des spécialistes du costume, des images, des villes ainsi que des archivistes et des ethnologues appartenant à des aires géographiques de recherche différentes. Ordonnées autour de quatre thèmes, douze communications abordent successivement : « Vêtue et pouvoir, trames de recherche », « Le vêtement signe de pouvoir », « Vêtement, scénographie et pouvoirs », « Corps de ville, corps visible ».

En guise d'introduction (ou de conclusion ?), N. Pellegrin qui a déjà beaucoup écrit sur le sujet rappelle que le vêtement est « un fait social total » qui mérite encore approfondissement. Consciente avec les auteurs que l'étude est loin d'être exhaustive, elle suggère d'autres pistes du côté des formes de prise d'habit, à la fois solennelles et distanciatrices, le travestissement masculin ou féminin... En effet, la robe masculine est ici à l'honneur, scrutée sous tous ses aspects : celle des capitouls de Toulouse (F. Bordes), celle des consuls du Sud-Ouest qui inspire crainte et respect (S. Mouysset) ou la robe rouge des magistrats du présidial de Poitiers, obligés en 1634 de reconnaître la prééminence de celle des juges parisiens des Grands Jours (A. Cou-telle).

Les autres textes restent dans la sphère publique ; celui d'O. Blanc explore l'ampleur et la signification des manteaux de l'Occident médiéval ; D. Turrel montre comment l'écharpe blanche des protestants est devenue par la malice d'Henri IV la marque officielle du pouvoir royal en France ; Th. Lüttenberg reconsidère la portée des lois vestimentaires à Augsbourg en 1582 ; quant à celui de Ch. Lamarre consacré aux rutilances festives des chevaliers de l'arquebuse en Bourgogne, il fait ressortir le goût pour l'uniforme chamarré, comparable à celui de la noblesse militaire. En revanche, la casquette plate des prolétaires arborée par les grévistes de Mazamet en 1909 est le symbole, parmi d'autres, d'un monde du travail dressé contre les chapeaux melons des patrons selon R. Cazals. Les recherches menées sur les costumes de scène par C. Joannis et sur les habilleuses par A. Paradis nous introduisent dans les coulisses et nous éclairent sur la représentation du pouvoir et sur la théâtralisation du corps qui en résulte.

En fait, il n'y a que la contribution de Ch. Aribaud qui aborde les habits religieux à travers « la chasuble et ses pouvoirs : le visible et l'invisible ». Les lecteurs de la *Revue Mabillon* comprendront l'importance du sujet dans la société chrétienne et la nécessité d'encourager des recherches dans ce sens, non seulement sur les habits sacerdotaux mais aussi sur cet immense vestiaire des moines et des moniales, à la fois si semblable et si différent dans les formes et les couleurs ! Grâce à ces jalons et à la pertinence des approches, les historiens des ordres religieux peuvent se mettre au travail ; en fin d'ouvrage, figure une solide bibliographie qui met en évidence l'insuffisance des travaux sur le costume monastique.

Marie-Claude DINET-LECOMTE

Textiles sacrés du Tarn, XVII^e-XX^e siècle. Paris, Somogy, 2003, 117 p., 24 fig. en coul. et 44 + 4 ill. en coul. – 22 €.

Publié à l'occasion de l'exposition « Textiles sacrés du Tarn », présentée au Musée du textile de Labastide-Rouairoux (du 1^{er} juillet au 31 octobre 2003), cet ouvrage est le fruit d'une heureuse collaboration entre Christine Aribaud (maître de conférences à l'université de Toulouse-Le Mirail) et Sylvie Desachy (conservateur des Antiquités et des Objets d'art du Tarn). Superbement illustré, il comprend d'abord une savante mise au point sur « l'étoffe des solennités : la soie en service dans les églises du Tarn (xv^e-xx^e siècle) », p. 11-46. À partir des archives du Tarn (série G, État civil, notaires et archives communales) et des inventaires de sacristie, Ch. Aribaud parvient à retrouver les commandes effectuées auprès des brodeurs (Albi, Castres, Toulouse), des marchands et des communautés religieuses ; elle réussit à remonter les filières d'approvisionnement jusqu'à Lyon. Les contraintes d'ordre liturgique et artisanal et même la standardisation de la production chasublière au xix^e siècle n'ont pas bridé la créativité dans ce domaine. Les visitandines, les carmélites, les augustines et les clarisses se sont toujours adonnées à ces travaux de broderie avec ferveur, considérant que ce sont des activités tout à la fois manuelles, collectives et spirituelles.

Ensuite, le lecteur découvre le catalogue des 46 pièces retenues, chacune étant présentée avec soin et accompagnée d'une notice très fouillée. Une subtile classifica-

tion permet de distinguer tour à tour les « broderies et les cuirs des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles », « la stylisation florale de 1690 à 1860 », influencée par l'art oriental, « les naturalismes imaginaires de 1740 à 1800 », avec une propension marquée pour les rocailles, les rivières et les bouquets, « les tissus d'Église des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles » produits en grande quantité à Lyon et pour finir les plus beaux exemples de « la broderie récente », provenant notamment des clarisses de Mazamet (la chasuble n° 39 ayant déjà été exposée à Paris, en 1994, pour « Beauté et pauvreté. L'art chez les clarisses de France »).

Un lexique des mots techniques, un index des brodeurs et des noms de lieux, un état des sources et une bibliographie complètent ce ravissant petit ouvrage et en font une référence indispensable pour tous ceux qui s'intéressent à l'art sacré, à l'histoire économique et sociale des tissus et à toutes les formes de mécénat. On ne peut lui souhaiter qu'une grande diffusion et qu'il fasse école dans d'autres régions.

Marie-Claude DINET-LECOMTE

CUÉNIN (Micheline). *Antoinette d'Orléans (1572-1618). Princesse et fondatrice (marquise de Belle-Isle, en religion Sœur Antoinette de Sainte-Scholastique, fondatrice de la Congrégation des Bénédictines de Notre-Dame du Calvaire)*. Bouzy-la-Forêt, Monastère Notre-Dame, 2003, 242 p., bibliographie, index, ill. – 26 €.

Faire une nouvelle biographie de la fondatrice des bénédictines du Calvaire était sans doute nécessaire. Le présent ouvrage a le mérite de rappeler l'itinéraire d'Antoinette d'Orléans (1572-1618), veuve de Charles de Gondi, devenue feueillantine en 1600, envoyée après de multiples pressions politiques, religieuses et pontificales comme coadjutrice de sa tante Éléonore de Bourbon, abbesse de Fontevraud, réussissant à en sortir par la réforme de Lenclôître et la fondation d'un monastère à Poitiers, décédée quelques semaines après son installation dans une fondation qu'elle souhaitait feueillantine et qui deviendra, à cause des pressions de la nouvelle abbesse de Fontevraud et du refus du chapitre général feillant, une nouvelle congrégation, œuvre du père Joseph. La biographie s'appuie sur des sources extrêmement limitées, aucune œuvre de la fondatrice, lettre ou conférence spirituelle n'ayant été gardée de son itinéraire monastique, alors qu'elle fut prieure du monastère des feuellantines de Toulouse et réformatrice de Lenclôître. Ce silence des sources est contrebalancé par l'utilisation de travaux récents restés manuscrits mettant en valeur l'identité feuellantine d'Antoinette d'Orléans et ses liens avec les feuellants de Toulouse puis de Poitiers, contribuant ainsi à enrichir l'histoire des feuellants entre 1598 et 1618.

Daniel-Odon HUREL

Jean Chapeville (1551-1617) et ses amis. *Contribution à l'historiographie liégeoise*. Édition critique du texte latin, traduction française et notes philologiques de René HOVEN. Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2004, 265 p., ill., index, bibliogr. (Anciens auteurs belges). – 27 €.

Dans son *Voyage littéraire*, dom Martène fait de Chapeville l'auteur des *Gesta pontificum Leodiensium*, l'une des deux sources imprimées de référence pour l'histoire de Liège avec les *Flores Ecclesiae Leodiensis* de Fisen (1647). Le présent volume est essentiellement consacré à la publication en français des épîtres dédicatoires et préfaces des différents volumes de ces *Gesta*, publiées entre 1612 et 1616, qu'encadrent une vie de l'érudit, rédigée au lendemain de sa mort, et une série de petits textes en l'honneur de Chapeville et de son œuvre (épigrammes, élégies, poèmes...) dont les

auteurs appartiennent au milieu de la cathédrale Saint-Lambert, à la Compagnie de Jésus et au monde juridique liégeois. Ce n'est pas tout car les auteurs de ce travail ont eu la bonne idée de publier non seulement quelques courtes vies de saints liégeois mais aussi son traité de l'origine de la Fête-Dieu, tiré du second tome des *Gesta*. L'ensemble de cette publication met en valeur plusieurs éléments : la vie de l'auteur permet de suivre l'œuvre du chanoine liégeois, à la fois historien et vicaire général pour les affaires spirituelles. C'est sans doute ce rôle dans la formation des prêtres et dans la défense du catholicisme face au protestantisme qui explique en partie son œuvre, une œuvre historique qui ne doit pas faire oublier d'autres ouvrages, parmi lesquels, par exemple, une *Explication du catéchisme romain*. Ainsi, les épîtres dédicatoires de ses *Gesta* énoncent clairement les liens entre érudition et controverse tandis que les préfaces décrivent une méthode, celle des érudits des années 1600. Plus encore, à la lecture des commentaires poétiques de ses « amis » liégeois, son œuvre apparaît comme l'éloge de la « patrie » liégeoise, de sa piété, de ses valeurs combattives et de son respect de la religion ancestrale.

Daniel-Odon HUREL

PENNEC (Hervé). *Des Jésuites au Royaume du Prêtre Jean (Éthiopie). Stratégies, rencontres et tentatives d'implantation (1495-1633)*. Paris, Centre culturel Calouste Gulbenkian, 2003, 373 p., ill., cartes, bibliogr., index.

Ce livre, thèse de l'auteur, analyse la rencontre de deux royaumes chrétiens entre la fin du xv^e siècle et l'année 1633, date de l'expulsion des jésuites du royaume du Prêtre Jean : le Portugal et l'Éthiopie. Certes, il s'agit de l'histoire globale d'un phénomène missionnaire mais dans le cadre d'une étude de l'alliance politique recherchée par le Portugal à la fin du Moyen Âge et relancée au xvi^e siècle puis au début du xvii^e : obtenir le rattachement de l'Éthiopie à Rome (projet missionnaire d'Ignace de Loyola) pour mieux combattre l'Islam par un appui militaire. L'étude de ce projet missionnaire s'accompagne d'un second champ d'investigation, celui des relations entre le pouvoir politique éthiopien et les mouvements monastiques, fin xvi^e et début xvii^e siècle. Ce travail s'appuyant sur des sources européennes (écrits des missionnaires jésuites, correspondances...) et éthiopiennes (chroniques royales) montre le glissement qui s'opère d'une alliance diplomatique entre le Portugal et l'Éthiopie vers un projet d'alliance subordonné à la question religieuse. L'implantation d'un espace catholique (géographie des résidences jésuites, identification des 37 jésuites missionnaires, aspects matériels et financiers, constructions provisoires puis durables, pôle romain structurant) devient alors subordonnée à l'obtention de terres accordées par le pouvoir royal et local qui contrôle et instrumentalise cette activité missionnaire au profit d'une consolidation de la monarchie éthiopienne, en particulier sous le règne de Susneyos, rallié à Rome (1621-1633). La question monastique mériterait sans doute d'être plus encore exploitée, par exemple, à travers une analyse comparée du monachisme éthiopien et des congrégations catholiques romaines telles que la Compagnie de Jésus. En effet, l'A. montre comment le roi Susneyos ajoute, aux deux maisons mères monastiques éthiopiennes dont dépendait l'essentiel des monastères, la Compagnie de Jésus, non sans créer une concurrence et des tensions. Une bibliographie et des annexes complètent utilement l'ouvrage.

Daniel-Odon HUREL

Science et présence jésuites entre Orient et Occident. Journée d'études autour de Fronton du Duc. Paris, Médiasèvres, 2004, 197 p., bibliogr., index (Collection Patristique, 127). – 19 €.

L'étude de la vie et de l'œuvre de Fronton du Duc, né en 1559, jésuite en 1577 et décédé en 1624, justifiait l'organisation d'une journée d'études – organisée le 9 février 2002, au Centre Sèvres – dont les actes nous sont ici proposés : sept contributions qui présentent le personnage et son œuvre sans oublier le contexte religieux, politique (celui, difficile, de la Compagnie de Jésus à la fin du ^{xvi}^e siècle et du début du ^{xvii}^e) et intellectuel. Un parcours érudit bien entendu mais qui s'enracine dans les nécessités de la Compagnie et qui s'inscrit dans l'Europe des Lettres. Contemporain de Richeome, Maldonado, Sirmond et Petau, son activité s'inscrit dans son appartenance à la Compagnie et en lien avec les nécessités que lui imposent les aléas de son histoire. Ainsi, de Pont-à-Mousson à Paris en passant par Bordeaux, Fronton du Duc fut régent de rhétorique, professeur d'Écriture sainte, très tôt éditeur de Jean Chrysostome, tout en collaborant quelque temps à la révision du bréviaire de Toul lors de son premier séjour à Pont-à-Mousson, puis professeur, missionnaire et controversiste lors de son passage en Guyenne dans les années 1600-1604, enfin professeur de théologie positive, bibliothécaire et éditeur de Jean Chrysostome dans les vingt dernières années de sa vie, à Paris. Comme le montre E. Bury, Fronton du Duc apparaît, en particulier à travers le *De Interpretatione* de Pierre-Daniel Huet (1661), comme un des membres de référence de la République des Lettres, déployant ses pratiques érudites dans le cadre d'une véritable amitié savante, collaborant à la recherche de manuscrits pour de nombreux savants parmi lesquels Baronius, mêlant à la fois relations scientifiques et commerce spirituel et religieux. Une activité qui se situe dans la filiation de l'humanisme jésuite et qui explique à la fois la publication par Fronton du Duc de *L'Histoire tragique de la Pucelle de Dom-Remy* (1580) et l'attrait pour la théologie positive (A. Tuilier). Bien entendu, son édition gréco-latine des œuvres de Jean Chrysostome retient toute l'attention. Si D. Bertrand s'attache à comparer celle-ci avec sa concurrente directe, celle d'Henry Savile, L. Brottier, très finement, expose le travail d'éditeur, de traducteur et d'annotateur dont fait preuve Fronton du Duc qui fut, toute sa vie de jésuite ou presque, un lecteur érudit de ce Père de l'Église sans pour autant dédaigner Grégoire de Nysse, Athanase, Jérôme. Enfin, le jésuite étend ses travaux à d'autres auteurs orientaux, parallèlement aux recherches de manuscrits menées dans l'entourage de l'ambassade de France à Constantinople (Fr. Richard). Ainsi, s'appuyant sur les échanges épistolaires et une contextualisation politique précise, Fr. Pélisson-Karro reconstitue l'édition de l'histoire ecclésiastique de Nicéphore Calliste, revue par Fronton du Duc mais parue après sa mort, en 1630. Des annexes bibliographiques dont la liste des œuvres du jésuite complètent très utilement ce volume.

Daniel-Odon HUREL

Port-Royal et le peuple d'Israël (Chroniques de Port-Royal, n° 53), Paris, Bibliothèque Mazarine, 2004, 407 p., index, ill.

En introduisant ce volume collectif, issu d'un colloque tenu à Blois en septembre 2003, R. Hermon-Belot évoque la nécessité de répondre à deux interrogations principales. L'une est théologique : l'École de Port-Royal a-t-elle suscité une manière spécifique d'aborder la proposition classique selon laquelle l'alliance nouée par Dieu avec son nouveau peuple aurait rendu caduque la première alliance avec les hébreux ? L'autre vise à définir les liens entre Port-Royal et les juifs aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Cette double interrogation imposait une série d'approches à la fois chronologiques et thématiques : le retour à l'Écriture sainte, l'attention portée à l'antériorité des hébreux dans la Révélation, les effets du sentiment de Port-Royal d'être devenu

lui-même objet de persécution et enfin les rapports entre figure biblique et figure contemporaine des juifs, en particulier à la fin du XVIII^e siècle. Grâce à la qualité des contributions, à l'introduction de Ph. Sellier et aux conclusions de D. Julia, l'ensemble du volume s'équilibre autour d'articulations entre études spirituelles et théologiques d'une part et données politiques et sociales d'autre part. Quelques aspects retiennent cependant l'attention. Tout d'abord l'examen des travaux bibliques de Port-Royal, la typologie et l'évolution des lectures de la Bible telle qu'elle apparaît dans les préfaces de la Bible de Sacy (J. Lesaulnier, B. Chedozeau), dans les œuvres de Saint-Cyran (D. Donetzko) ou dans les prières de Jean Hamon (G. Basset). Viennent ensuite la vision des historiens port-royalistes du peuple juif, en particulier G. Hermant, S. Le Nain de Tillemont et J.-J. Du Guet (H. Savon) et les références à la Bible et à la Jérusalem céleste dans la mémoire liturgique de Port-Royal à travers la transformation de l'abbaye des champs en lieu de pèlerinage et la rédaction d'offices propres (M.-Ch. Gomez-Géraud). L'interaction entre érudition, persécution et perception contemporaine du peuple d'Israël aboutit à différents éléments : ainsi, le thème du « retour » d'Israël à la fin du monde constitue pour les figuristes un enjeu polémique (C. Maire) que l'on peut confronter aux quelques exemples de « conversions » de juifs par des jansénistes entre 1720 et 1789 (N. Lyon-Caen) dans un contexte socio-professionnel parisien particulier (milieu des marchands). Même confrontation enrichissante, celle qui met en perspective la vision presque ethnologique de l'abbé Fleury dans ses *Mœurs des Israélites* (A. Régent) et les rivalités jansénistes au cœur de la Révolution à travers les figures du juif dans la presse janséniste (M. Cottret). Comme le souligne D. Julia dans ses conclusions, ce colloque montre toute la complexité du rapport qui unit Port-Royal à l'histoire du peuple d'Israël. Des liens qui ont pour socle une théologie augustinienne de l'histoire, qui s'expriment dans une « pédagogie » destinée au laïc chrétien, mais qui ne sont pas figés dans le temps comme le montre le figurisme du XVIII^e siècle, véritable « remodelage du dispositif apologétique » né de la pression en pleine croissance de la critique historique et philologique, de la persécution contre Port-Royal et des conséquences de la Bulle *Unigenitus*.

Daniel-Odon HUREL

Un lieu de mémoire, Port-Royal des Champs (Chroniques de Port-Royal, numéro spécial). Paris, Bibliothèque Mazarine, 2004, 200 p., ill.

Ce petit volume synthétique se veut une présentation générale de l'histoire de Port-Royal des Champs, dans le contexte de la donation à l'État, en 2004, par la Société de Port-Royal, du Domaine de l'abbaye. L'histoire médiévale de ce monastère cistercien est bien entendu rappelée tout comme le devenir des bâtiments après la destruction, y compris au XIX^e siècle. L'ensemble des contributions met en valeur le caractère exceptionnel de l'histoire de Port-Royal au XVII^e siècle et sa place en tant qu'un des mythes politico-religieux et littéraires de l'histoire de France (M.-J. Michel). Si les grandes phases de cette histoire sont rappelées, les grandes figures monastiques, religieuses et laïques ne sont pas oubliées ni l'histoire de l'organisation du domaine, entre monastère, bâtiments agricoles et petites écoles, mettant en valeur la notion de réseau y compris au cœur de l'agonie de Port-Royal (M. Cottret) et chez les dernières moniales (Fr. de Noirfontaine). D'accès aisé, ce volume se veut aussi être un reflet de l'historiographie récente avec une attention particulière pour la question musicale et liturgique, si essentielle dans la vie monastique (C. Davy-Rigaux).

Daniel-Odon HUREL

Itinéraires pèlerins de l'ancienne Provence. La Sainte-Baume, Notre-Dame de Moustiers, Notre-Dame de Laghet, Notre-Dame du Laus, sous la dir. de Marie-Hélène FROESCHLÉ-CHOPARD. Marseille, La Thune, 2002, 281 p., 50 ill., cartes, bibliogr.

Cet ouvrage entreprend de situer tout simplement les pèlerinages provençaux dans une histoire générale des pèlerinages de l'époque moderne, un travail rendu nécessaire par la rareté des travaux d'ensemble et non monographiques. M.-H. Froeschlé-Chopard, dans une substantielle introduction, rappelle les grandes lignes de l'histoire des pèlerinages et du vécu intérieur des pèlerins. Aux critiques bien connues de la *devotio moderna*, de l'humanisme et de la Réforme (que l'on retrouve aussi au XVIII^e siècle avec la critique rationnelle), Trente oppose une forte réaffirmation de sa valeur tandis que le pèlerinage trouve sa place dans la polémique entre catholiques et protestants et que la dévotion gagne du terrain au détriment du recours. La typologie des sources n'est pas oubliée : les livrets fournissent à la fois une histoire et des textes méditatifs destinés à édifier et à convertir. Et même si le miracle quitte les manuels au Siècle des lumières, il reste présent dans les ex-voto, d'où la nécessaire analyse croisée des différentes sources archivistiques, iconographiques, voire même architecturales. Si l'analyse des *romérages* et des liens entre religieux et profane qui les constituent permet d'illustrer la question de la définition même d'un pèlerinage, les quatre lieux choisis illustrent ces propos introductifs : la Sainte-Baume avec la publication d'un récit de pèlerinage inédit, celui d'un minime aixois, Jérôme Durant, en 1586 ; Notre-Dame de Beauvoir à Moustiers-Sainte-Marie, l'occasion d'une analyse très fine de ce sanctuaire à répit (Jacques Gélis) autour d'une source exceptionnelle, un « Livre des mort-nez » des années 1640-1670 ; Notre-Dame du Laghet qui rend possible la mise en valeur, pour la période moderne essentiellement, des liens entre miracle et apologétique catholique ; enfin Notre-Dame du Laus qui préfigure le statut des saintes « voyantes » du XIX^e siècle avec la place qu'y occupe Benoîte Rencurel, une notoriété rapide dont se fait encore l'écho l'érudit mauriste dom Martène dans son *Voyage littéraire* (I, p. 269). Une bibliographie générale et consacrée à chacun de ces lieux complète très utilement l'ouvrage.

Daniel-Odon HUREL

SORREL (Christian). *La République contre les congrégations. Histoire d'une passion française (1899-1914)*. Paris, Le Cerf, 2003, 265 p., index, bibliogr. (Le Cerf-Histoire). – 23 €.

Si les années 2000-2002 ont été l'occasion de bilans historiographiques sur l'histoire religieuse en France et en Europe, ce dont témoigne encore le récent centenaire de la *Revue Mabillon*, certains historiens se sont aussi penchés sur une période essentielle pour l'histoire de la France contemporaine, mais aussi pour l'histoire des ordres et des congrégations religieuses, les années 1900-1904. Dans cette double perspective, Christian Sorrel rappelle tout d'abord l'importance du mouvement congréganiste au XIX^e siècle, réunissant ainsi en un même ensemble hommes et femmes. Une puissance répondant à des nécessités à la fois spirituelles et sociales qui suscitent des résistances et des attaques s'amplifiant après la chute du second empire et dans le contexte de la conquête progressive des pouvoirs publics par la république. Dans une deuxième partie, l'A. rappelle le contenu de la loi de 1901, montre la diversité des réactions selon les ordres religieux, analyse finement le rôle des composantes politiques et sociales dans la violence anticléricale de l'été 1902 et jusqu'à la loi interdisant l'enseignement congréganiste (1904). Enfin, dans une troisième partie, l'A. décrit ce qu'il appelle les « destins congréganistes ». Il dresse une sorte de typologie des situations et des choix devant les fermetures et les expulsions. Les réactions sont très différentes selon les caractères propres des congrégations, leur

place dans le secteur enseignant, hospitalier ou contemplatif, et leur importance numérique. Ainsi, le refus de s'expatrier aboutit pour beaucoup à la sécularisation, un choix qui fait débat au sein même des grands ordres religieux, d'autant plus que ces sécularisations, nombreuses côté masculin, sont parfois jugées, en particulier dans le secteur enseignant, fictives par le pouvoir. Ces événements ne sont pas sans conséquence sur les individus eux-mêmes bien entendu mais aussi sur les congrégations en question : précarité, vieillissement, transformation ou accentuation missionnaire en relation avec les installations en Europe ou au-delà, stratégies de relance de recrutement, raidissement de nombre de religieux vers l'Action française. La compréhension de cette période prend bien entendu en compte la question des lieux d'exil des religieux et religieuses. L'A. met l'accent sur les différents modes d'acquisition et d'installation des religieux à l'étranger, non sans rappeler l'hostilité des gauches européennes mais aussi la méfiance de certains dirigeants à accueillir ces 30 000 congréganistes dont 600 communautés pour la seule Belgique. Ce refuge religieux est d'abord celui des contemplatifs mais aussi l'accueil de maisons mères et de pensionnats. L'A. suggère ainsi de mieux étudier la vie de ces religieux en exil même si l'accès aux sources, le plus souvent privées, reste aléatoire : tensions possibles entre fidélité à l'héritage « français » et d'éventuelles sollicitations locales ? Relations avec le clergé et les fidèles autochtones ? Maintien de réseaux relationnels en France ? etc. Une bibliographie et différents tableaux complètent très utilement un ouvrage qui contribue à faire de la période 1880-1920 une page parmi les plus importantes de l'histoire des ordres religieux au XX^e siècle, au moins jusqu'aux années 1950.

Daniel-Odon HUREL

BESSE (Jean-Paul). *Dom Besse, Un bénédictin monarchiste*. Versailles, Éd. de Paris, 2005, 96 p. – 10 €.

En cette année du centenaire de la *Revue Mabillon*, J.-P. Besse réédite à l'identique sa brochure de 1989, sous une présentation bien plus agréable, en ajoutant quatre photos, le fac-similé d'une lettre et en couverture la gravure de Robert Bonfils. La dédicace est remplacée par un sommaire. Trois parties : 1) « Une grande figure du renouveau bénédictin » : le petit séminariste de Servières, qui s'était donné pour modèle dom Pitra, devient moine de Solesmes, un an après l'expulsion de 1880. En 1885, il passe à Ligugé où il fait profession solennelle en 1887 et s'initie à l'histoire sous la conduite de dom Chamard. Son projet d'attirer des artistes à Saint-Wandrille ayant échoué en 1894, exilé à Silos, il mûrit l'esquisse d'une histoire bénédictine. Rentré à Ligugé en 1897, il comprend qu'il lui faut chercher des collaborateurs et un organe, ce qui mènera à la fondation de 1905 et au détour par les austères répertoires que sont les « Abbayes et prieurés ». Aimant la liturgie comme Huysmans, il fonde en 1905 *La vie de la paroisse* et en 1913 *La vie et les arts liturgiques*. La période de l'exil fut féconde en publications ; il fit revivre *L'Univers* de Louis Veuillot pendant la guerre. 2) « L'apôtre de la renaissance catholique » accompagna le renouveau catholique dans les lettres ; il attira Huysmans dans l'oblation restaurée par Léon XIII. Huysmans découvrit (ici p. 48) d'après les dates de ses apparitions à Bernadette que l'Immaculée faisait preuve d'un sens liturgique inconnu depuis à Lourdes. Belles pages (49-51) sur mère Geneviève Gallois. 3) « Cité de Dieu et royaume de France » : convaincu, contrairement à Maurras, que tout était religieux, dom Besse fut conseiller et publiciste sans cesser d'être moine. Il soutint l'action de Pie X et, comme le cardinal Merry del Val, s'allia à l'agnostique Maurras contre les catholiques libéraux et le Sillon. Il combattit les modernistes Blondel, Laberthonnière. Il était très lié au cardinal de Cabrières. Parmi les prélats hostiles à l'Action française, le cardinal Andrieu refusait comme Pie X que la foi catholique soit instrumentalisée par un mouvement qui lui paraissait anticatholique par son positivisme et son culte de la

nation. Dom Besse ne devina pas le désaveu papal de l'équivoque maurassienne et mourut en paix.

Cette étude sympathique à son héros cite de nombreux textes et rend bien la cohérence de l'homme et l'atmosphère du temps. Par rapport à la première édition, le prénom Jean-Martial est justement rétabli, p. 9 ; p. 21, il faut encore restituer 1880 comme date de la restauration de Silos ; l'institution qui publie « aujourd'hui » la *Revue Mabillon* aurait dû être mise à jour, p. 27.

Vincent DESPREZ, o.s.b.

PERRET (Marie-Antoinette). *Une vocation paradoxale. Les instituts séculiers féminins en France (XIX^e-XX^e siècle)*. Avant-propos de Mgr Paul-Marie GUILLAUME, préface de Claude LANGLOIS. Paris, Le Cerf, 2000, 414 p., bibliogr., index (Cerf-Histoire). – 29 €.

Ce livre constitue une synthèse sur une des manifestations les plus importantes du catholicisme contemporain, les instituts séculiers qui visent à la sanctification personnelle en vue de l'apostolat dans le monde. L'A. s'emploie à analyser les origines et les débuts de ces groupements nés à partir des années 1880, influencés par le renouveau dominicain, carmélitain et jésuite, marqués par l'essor de l'œuvre des catéchismes en lien avec la laïcisation de l'enseignement, par le service des prêtres, le soin des malades et des prisonniers. Dans une seconde partie, sont énumérées les grandes étapes de la reconnaissance de ces instituts, une trentaine en France : une évolution qui part des réserves de Rome à l'égard de ce type de vocation laïque jusqu'à la reconnaissance de Pie XII en 1947 et leur intégration comme instituts de vie consacrée dans le code de droit canon de 1983, aux côtés des ordres religieux et des congrégations religieuses. Dans cette évolution, les années 1930 furent centrales : admission entre l'état religieux et non religieux d'un autre état, celui de laïque, et définition d'un cadre juridique. Pie XII reconnaît donc l'institut séculier comme différent des autres associations catholiques : célibat et chasteté, vœu ou promesse d'obéissance et de pauvreté, lien stable et plénier, vie fraternelle, discrétion pour ne pas dire secret. Enfin, comme toute association ou congrégation, des textes normatifs sont nécessaires : la procédure de reconnaissance d'un groupe comme institut séculier est longue, s'appuyant sur des années d'expérience, la rédaction de constitutions, la mise en place de structures puis de coordinations nationales et internationales. Une bibliographie générale et particulière touchant vingt-cinq instituts séculiers accompagne l'ouvrage ainsi qu'une longue série d'annexes présentant différents textes clés de cette histoire.

Daniel-Odon HUREL

LIVRES REÇUS

AELRED DE RIEVAULX, *Sermons pour l'année*, 4. *Collection de Durham : Sermons 47 à 64* ; *Sermons pour l'année*, 5. *Collection de Durham : Sermons 65 à 84*. Introd., trad., notes et index par Gaëtane DE BRIEY. Oka (Québec), Abbaye Notre-Dame-du-Lac, 2005 (Coll. Pain de Cîteaux, série 3, 23-24).

ANDENNA (Cristina), « *Kanoniker sind Gott für das ganze Volk verantwortlich* ». *Die Regularkanoniker Italiens und die Kirche im 12. Jahrhundert*. Paring, Augustiner-Chorherren-Verlag, 2004 (Schriftenreihe der Akademie der Augustiner-Chorherren von Windesheim, 9).

- Atlas des villes et des réseaux de villes en Région Centre*, sous la dir. de Henri GALINÉ et Manuel ROYO. Lailly-en-Val, Association en Région Centre pour l'Histoire et l'Archéologie, 1997.
- BAUDOUIN DE FORDE, *Beauté de la vie monastique et autres sermons*, t. I. Introd., trad. et notes de Pierre-Yves ÉMERY. Oka (Québec), Abbaye Notre-Dame-du-Lac, 2005 (Coll. Pain de Cîteaux, série 3, 21).
- Id., *Grâce et beauté de la Vierge Marie et autres sermons*, t. II. Trad., notes et index de Pierre-Yves ÉMERY. Oka (Québec), Abbaye Notre-Dame-du-Lac, 2005 (Coll. Pain de Cîteaux, série 3, 22).
- Bibliotheca Portucalensis*, II^e série, n^o 15-16. Porto, Biblioteca Pública Municipal do Porto, 2000-2001.
- BOVE (Boris), *Dominer la ville. Prévôts des marchands et échevins parisiens de 1260 à 1350*. Paris, Éditions du CTHS, 2004 (CTHS-Histoire, 13).
- BUBENICEK (Michelle), *Quand les femmes gouvernent. Droit et politique au XIV^e siècle : Yolande de Flandre*. Paris, École des chartes, 2002 (Mémoires et documents de l'École des chartes, 64).
- BUNGE (Gabriel), *Perfectio conversationis. Riflessioni per un rinnovamento del monachesimo occidentale secondo lo spirito e la lettera della Regula Benedicti*. Seregno (MI), Abbazia San Benedetto, 2003 (Orizzonti monastici, 32).
- CALVET (Antoine), *Les Légendes de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem. Textes, traductions, notes et commentaires*. Préf. d'Anthony LUTTRELL. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000 (Centre d'Enseignement et de Recherche d'Oc, 11).
- DEMURGER (Alain), *Jacques de Molay. Le crépuscule des Templiers*. Paris, Payot et Rivages, 2002 (Biographie Payot).
- Dom Rivet et l'Histoire littéraire de la France. Actes du colloque du Mans, Abbaye Saint-Vincent, octobre 1999*, sous la dir. de Daniel-Odon HUREL et André LÉVY (= *La Province du Maine*, t. 104, 5^e s., t. 15, fasc. 61-62, 2002). Le Mans, Société historique de la Province du Maine, 2002.
- FERNÁNDEZ (Dom Gonzalo María), *Dieu seul ! L'ardent désir d'un jeune moine. Biographie spirituelle du Bienheureux Rafael*. Oka (Québec), Abbaye Notre-Dame-du-Lac, 2005 (Coll. Voix monastiques, 13).
- GÉRARD ZERBOLT DE ZUTPHEN, *Manuel de la réforme intérieure. Tractatus devotus de reformatione virium anime*. Introd. par José VAN AELST. Éd. critique et traduction par sœur Francis Joseph LEGRAND. Turnhout, Brepols, 2001 (Sous la Règle de Saint Augustin, 8).
- HENEL (Yvette), *Les recluses du cimetière de Sainte-Catherine à Lille* (= Supplément au *Bulletin de l'Association des Amis de l'église Sainte-Catherine*). Mons-en-Barœul, Amis de l'église Sainte-Catherine de Lille, 1998.
- IOGNA-PRAT (Dominique), *Études clunisiennes*. Paris, Picard, 2002 (Les Médiévistes français, 2).
- PELLETIER (Monique), *Les cartes des Cassini. La science au service de l'État et des régions*. Paris, Éditions du CTHS, 2002 (CTHS - Format, 50).
- Regula Sancti Augustini. Normative Grundlage differenter Verbände im Mittelalter. Tagung der Akademie der Augustiner-Chorherren von Windesheim und des Sonderforschungsbereichs 537, Projekt C « Institutionelle Strukturen religiöser Orden im Mittelalter » vom 14. bis zum 16. Dezember 2000 in Dresden*, hrsg. von Gert MELVILLE und Anne MÜLLER. Paring, Augustiner-Chorherren-Verlag, 2002 (Publikationen der Akademie der Augustiner-Chorherren von Windesheim, 3).
- Relations (Les) culturelles entre chrétiens et musulmans au Moyen Age. Quelles leçons en tirer de nos jours ? Actes du Colloque organisé à la Fondation Singer-*

Polignac, Paris, le 20 octobre 2004, éd. par Max LEJBOWICZ. Turnhout, Brepols, 2005 (Rencontres médiévales européennes, 5).

RIVA (Franco), *Ascesi, mondo e società. Monachesimo e cultura contemporanea*. Seregno (MI), Abbazia San Benedetto, 2003 (Orizzonti monastici, 33).

SUIRE (Éric), *Vocabulaire historique du christianisme*. Paris, Armand Colin, 2004 (Cursus-Histoire).